



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

WIDENER LIBRARY



HX JRUB 8

25225.3



Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH,

(Class of 1789),

LATE LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE.

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME SIXIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

LES FÉES, CONTES DES CONTES, par Mademoiselle de LA FORCE.

S A V O I R :

**Plus belle que Fée. — Perfinette. — L'Enchanteur. —
Tourbillon. — Vert & Bleu. — Le Pays des Délices. —
La Puissance d'Amour. — La Bonne Femme. —**

LES CHEVALIERS ERRANS ET LE GÉNIE FAMILIER, par Madame la Comtesse D'AULNOY.

LE CABINET DES FÉES,

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME SIXIÈME.



A G E N È V E ,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie ,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à P A R I S ,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXV.

252253

1646
1647

BOUND 12 APR 1912

PLUS BELLE QUE FÉE.

C O N T E.

IL y avoit une fois dans l'Europe un roi, qui, ayant eu déjà quelques enfans d'une princesse qu'il avoit épousée, eut envie de voyager & d'aller d'un bout à l'autre de son royaume. Il s'arrêtoit agréablement de province en province, & comme il fut dans un beau château, qui étoit à l'extrémité de ses états, la reine sa femme y accoucha, & donna la vie à une fille, qui parut si prodigieusement belle au moment de sa naissance, que les courtisans, soit pour sa beauté, ou par envie de faire leur cour, la nommèrent Plus Belle que Fée : l'avenir fit bien voir qu'elle méritoit un nom si illustre. A peine la reine fut-elle relevée de couche, qu'il fallut qu'elle suivît le roi son mari, qui partit en diligence pour aller défendre une province éloignée que ses ennemis attaquoient.

On laissa la petite Plus Belle que Fée avec sa gouvernante, & les dames qui lui

A iij

6 PLUS BELLE QUE FÉE.

étoient nécessaires; on l'éleva avec beaucoup de soin, & comme son père eut à soutenir une longue & cruelle guerre, elle eut le loisir de croître & d'embellir. Sa beauté se rendit fameuse par tous les pays circonvoisins; on ne parloit d'autre chose, & à douze ans on l'eût plutôt prise pour une divinité que pour une personne mortelle. Un frère qu'elle avoit la vint voir pendant une trêve, & se lia avec elle d'une parfaite amitié.

Cependant la renommée de sa beauté & le nom qu'elle portoit irritèrent tellement les fées contr'elle, qu'il n'y eut rien qu'elles ne pensassent pour se venger de l'orgueil de son nom, & pour détruire une beauté qui leur causoit tant de jalousie.

La reine des fées n'étoit pas une de ces bonnes fées qui sont les protectrices de la vertu, & qui ne se plaisent qu'à bien faire. Après le cours de plusieurs siècles, qu'elle étoit parvenue à la royauté par son grand savoir & par son artifice, le nombre de ses ans l'avoit rendue fort petite, & on ne l'appeloit plus que Nabote.

Nabote assembla donc son conseil, & lui fit savoir qu'elle avoit résolu de venger tant de belles personnes qu'elle avoit dans sa

cour, & toutes celles qui étoient par toute la terre ; qu'elle vouloit s'absenter, & aller elle-même voir & ravir cette beauté qui faisoit un bruit si défavantageux à leurs charmes : ainsi fut dit, ainsi fut fait. Elle partit, & prenant des vêtemens simples, elle se transporta au château qui renfermoit cette merveille. Elle s'y rendit bientôt familière, & engagea, par son esprit, les dames de la princesse à la recevoir parmi elles. Mais Nabote fut frappée d'un grand étonnement quand, après avoir considéré le château, elle reconnut, par la force de son art, qu'un grand magicien l'avoit construit, & qu'il y avoit attaché telle vertu, que, de toute son enceinte & de ses promenades, on n'en pouvoit sortir que volontairement, & qu'il n'étoit pas possible de se servir d'aucunes sortes de charmes contre les personnes qui l'habitoient. Ce n'étoit pas un secret ignoré de la gouvernante de Plus Belle que Fée, qui, connoissant bien le trésor sans prix qui étoit confié à ses soins, vivoit pourtant sans crainte, sachant que personne au monde ne pouvoit lui ôter cette jeune princesse, tant qu'elle ne sortiroit pas du château ni des jardins. Elle lui avoit défendu expressément

PLUS BELLE QUE FÉE.

de le faire, & Plus Belle que Fée, qui avoit déjà beaucoup de prudence, n'avoit garde de manquer à cette précaution. Mille amans, qu'elle avoit, tentoient des efforts inutiles pour l'enlever; mais vivant assurée, elle ne redoutoit point leur violence.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Nabote pour s'insinuer dans ses bonnes grâces; elle lui apprenoit à faire de beaux ouvrages, & pendant un travail qu'elle rendoit divertissant, elle lui faisoit des hystoriettes agréables, elle n'oublioit rien pour la divertir, & elle lui plaisoit si naturellement, qu'on ne les voyoit plus l'une sans l'autre.

Nabote, dans tous ses soins, n'étoit pas moins occupée de sa vengeance; elle cherchoit le moyen de séduire Plus Belle que Fée, & de l'obliger, par finesse, à mettre seulement le pied hors du seuil des portes du château; elle étoit toujours préparée à faire son coup & à l'enlever.

Un jour, qu'elle l'avoit menée dans le jardin, où de jeunes filles, après avoir cueilli des fleurs, en ornoient la belle tête de Plus Belle que Fée, Nabote ouvrit une petite porte qui donnoit sur la campagne, & l'ayant passée, elle faisoit cent singeries,

PLUS BELLE QUE FÉE. 9

qui faisoient rire la princesse & la jeune troupe qui l'environnoit , quand tout-d'un-coup la méchante Nabote fit semblant de se trouver mal , & le moment d'après elle se laissa tomber comme évanouie. Quelques jeunes filles coururent à son secours , Plus Belle que Fée y vola , & à peine la malheureuse fut-elle hors de cette fatale porte , que Nabote se releva , la saisit d'un bras puissant , & faisant un cercle avec sa baguette , il se forma un brouillard épais & noir , qui s'étant aussitôt dissipé , la terre s'ouvrit : il en sortit deux taupes avec des ailes de feuilles de roses , qui traînoient un char d'ébène , & se mettant dedans avec Plus Belle que Fée , elle s'éleva en l'air , & le fendit avec une vitesse incroyable , se perdant incontinent aux yeux des jeunes filles , qui , par leurs pleurs & leurs cris , annoncèrent bientôt dans tout le château la perte qu'on venoit de faire.

Plus Belle que Fée ne revint de son étonnement , que pour tomber dans un plus épouvantable ; la rapidité avec laquelle ce char voloit en l'air l'avoit tellement étourdie , qu'elle en avoit presque perdu la connoissance : enfin , reprenant ses esprits , elle baissa les yeux. Qu'elle fut effrayée de ne

A v

10 PLUS BELLE QUE FÉE.

trouver au-dessous d'elle que l'étendue prodigieuse de la vaste mer ! elle fit un cri perçant , se tourna , & voyant près d'elle sa chère Nabote , elle l'embrassa tendrement , & la tenoit serrée entre ses bras , comme on a coutume de faire pour se rassurer. Mais la fée la repoussant rudement : retirez - vous , petite effrontée , lui dit-elle , reconnoissez en moi votre plus mortelle ennemie ; je suis la reine des fées , vous m'allez payer l'insolence du nom orgueilleux que vous portez.

Plus Belle que Fée , plus tremblante à ces paroles que si la foudre fût tombée à ses pieds , en eut plus de frayeur encore que de l'horrible route qu'elle tenoit. Le char fondit enfin au milieu de la cour magnifique du plus superbe palais qui se soit jamais vu.

L'aspect d'un si beau lieu rassuroit un peu la timide princesse , surtout quand , à la sortie de ce char , elle vit cent jeunes beautés qui vinrent toutes courtoisement faire la révérence à la fée. Un si riant séjour ne sembloit pas lui annoncer d'infortune ; elle eut même une consolation , qui ne manque guères de flatter dans un aussi grand malheur que le sien : elle remarqua

PLUS BELLE QUE FÉE. 11

que toutes ces belles personnes étoient frappées d'admiration en la regardant, & elle entendit un murmure confus de louange & d'envie, qui la fatisoit merveilleusement.

Mais que ce petit moment de vanité dura peu ! Nabote ordonna impérieusement qu'on ôtât les beaux habits de Plus Belle que Fée, croyant lui dérober une partie de ses charmes. On la dépouilla donc, mais la fureur de Nabote n'eut par-là que plus à croître. Que de beautés parurent au jour ! & que de confusion pour toutes les fées du monde ! On la vêtit de méchans haillons ; on eût dit dans cet état que la beauté simple & naïve vouloit triompher de la sorte sur l'étalage des plus grands ornemens ; jamais elle ne fut plus charmante. Nabote commanda qu'on la conduisît au lieu qu'elle avoit ordonné, & qu'on lui donnât sa tâche.

Deux fées la prirent, & la firent passer par les plus beaux & les plus somptueux appartemens que l'on sauroit jamais voir. Plus Belle que Fée les considéroit, malgré la vue de sa misère ; elle disoit en elle-même : quelques tourmens qu'on me prépare, le cœur me dit que je ne serai pas

A vj

oujours malheureuse dans ces beaux lieux.

On la fit descendre par un grand escalier de marbre noir, qui avoit plus de mille marches : elle crut aller aux abîmes de la terre, ou plutôt qu'on la conduisoit aux enfers. Enfin elle entra dans un petit cabinet tout lambrissé d'ébène, où on lui dit qu'elle coucheroit sur un peu de paille, & il y avoit une once de pain & une tasse d'eau pour son souper. De là on la fit passer dans une grande galerie, dont les murailles de haut en bas étoient de marbre noir, & qui ne recevoit de clarté que par celle qui venoit de cinq lampes de jais, qui jetoient une lueur sombre, capable plutôt d'épouvanter que de rassurer. Ces tristes murailles étoient tapissées de toiles d'araignées, depuis le haut jusqu'en bas, dont la fatalité étoit telle, que plus on en ôtoit, & plus elles se multiplioient. Les deux fées dirent à la princesse, qu'il falloit que cette galerie fût nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui feroit souffrir des supplices effroyables ; & posant une échelle à deux mains, & lui donnant un balai de jonc, elles lui dirent de travailler, & la laissèrent. Plus Belle que Fée soupira ; & ne sachant point le sort de ces

toiles d'araignées ; quoique la gallerie fût fort grande , elle se résolut avec courage d'obéir. Elle prit son balai , & monta légèrement sur l'échelle. Mais , ô Dieu ! quelle fut sa surprise ! lorsque pensant nettoyer ce marbre , & ôter ces toiles d'araignées , elle trouva qu'elles ne faisoient qu'augmenter. Elle se laissa quelque temps ; & voyant avec tristesse que c'étoit vainement , elle jeta son balai , descendit , & s'asseyant sur le dernier échelon de l'échelle , elle se mit tendrement à pleurer , & à connoître tout son malheur. Ses sanglots se précipitoient si fort les uns sur les autres , qu'elle n'avoit plus la force de soutenir son beau corps , quand levant un peu la tête , ses yeux furent frappés d'une vive lumière. Toute la gallerie fut dans un instant éclairée , & elle vit à genoux devant elle un jeune garçon si beau & si agréable , qu'à l'habillement près , elle le prit pour l'amour : mais elle se souvint qu'on peignoit l'amour tout nud , & ce beau garçon avoit un habit tout couvert de pierreries. Elle douta aussi si toute cette lumière ne parloit pas du feu de ses yeux , qu'elle voyoit si beaux & si brillans. Ce jeune homme la confidéroit toujours à genoux ; elle s'y

14 PLUS BELLE QUE FÉE.

vouloit mettre aussi. Qui êtes vous , lui dit - elle , toute étonnée ? Etes - vous un Dieu ? Etes-vous l'amour ? Je ne suis pas un Dieu , lui répondit-il ; mais j'ai plus d'amour moi seul qu'il n'y en a dans le ciel ni sur la terre. Je suis Phraates , le fils de la reine des Fées , qui vous aime & qui veut vous secourir. Alors prenant le balai qu'elle avoit jeté , il toucha toutes ces toiles d'araignées , qui devinrent aussitôt un tissu d'or d'un ouvrage merveilleux , le feu des lampes demeura vif & lumineux ; & Phraates donnant une clef d'or à la princesse : vous trouverez une serrure , lui dit-il , au grand quarré de votre cellule , ouvrez-la tout doucement. Adieu , je me retire , de peur de me rendre suspect : allez vous reposer ; vous trouverez tout ce qui vous est nécessaire ; & mettant un genou à terre , il lui baisa respectueusement la main.

Plus Belle que Fée , plus étonné de cette rencontre que de tout ce qui lui étoit arrivé dans la journée , rentra dans la petite chambre ; & cherchant à trouver cette serrure dont on lui avoit parlé , en s'approchant du lambris , elle entendit une voix la plus aimable du monde , qui sembloit se plaindre avec

douleur : elle crut que c'étoit quelque misérable comme elle qu'on vouloit tourmenter. Elle prêta curieusement l'oreille. Hélas , que ferai-je , disoit cette voix ? On veut que je change les glands qui sont dans ce boisseau , en des perles orientales. Plus Belle que Fée , moins surprise qu'elle ne l'auroit été deux heures auparavant , frappa deux ou trois petits coups contre les ais , & dit assez haut : si l'on donne des peines ici , il s'y fait en même temps des miracles ; espérez. Mais contez - moi je vous prie qui vous êtes , je vous dirai qui je suis. Il m'est plus doux de vous satisfaire , reprit l'autre personne , que de continuer mon emploi. Je suis fille de roi ; on dit que je naquis charmante : les fées n'assistèrent point à ma naissance ; vous savez qu'elles sont cruelles à ceux dont elles n'ont pas pris la protection en naissant. Ah ! je le fais trop , reprit Plus Belle que Fée : je suis belle comme vous , fille de roi , & malheureuse , parce que je suis aimable sans le secours de leurs dons. Nous voilà donc compagnes , reprit l'autre. Mais êtes - vous amoureuse ? Il ne s'en faut guères , dit assez bas Plus Belle que Fée ; continuez , reprit-elle tout haut , & ne me questionnez plus. Je fus estimée ,

pour suivit l'autre, la plus charmante chose qu'il y ait jamais eu, & tout le monde m'aima & me voulut posséder ; on m'appelle Désirs : toutes les volontés m'étoient soumises, & j'avois place dans tous les cœurs. Un jeune prince, plus rempli de moi qu'aucun autre, s'attacha uniquement à moi ; je le comblai d'espérance & de satisfaction. Nous allions nous unir pour toujours l'un à l'autre, quand les fées, jalouses de me voir la passion universelle, & ne pouvant souffrir les agrémens qu'elles n'ont pas donnés, m'enlevèrent un jour au milieu de ma gloire, & m'ont mise ici dans un vilain lieu. Elles m'ont dit qu'elles m'étoufferoient demain matin, si je n'ai pas exécuté un ordre ridicule qu'elles m'ont imposé : dites-moi présentement qui vous êtes. Je vous ai tout dit, reprit Plus Belle que Fée, à mon nom près. On m'appelle Plus Belle que Fée. Vous devez donc être bien belle, reprit la princesse Désirs ; j'ai grande envie de vous voir. J'en ai bien autant de mon côté, répartit Plus Belle que Fée. Y a-t-il une porte qui donne ici ; car j'ai une petite clef qui, peut-être, ne vous seroit pas inutile ? Lors cherchant, elle en trouva une, qu'elle pouvoit effectivement ouvrir. Elle la poussa ;

& paroissant tout-d'un-coup , elles se surprirent beaucoup l'une & l'autre , par la beauté merveilleuse qu'elles avoient toutes deux. Après s'être fort embrassées & s'être dit bien des choses obligeantes , Plus Belle que Fée se mit à rire de voir que la princesse Désirs frottoit continuellement ses glands avec une petite pierre blanche , comme on lui avoit ordonné. Elle lui conta la tâche qu'on lui avoit donnée à faire , & comme je ne fais quoi de si aimable l'avoit assistée miraculeusement. Mais qui peut-ce être , lui dit la princesse Désirs ? Je crois que c'est un homme , reprit Plus Belle que Fée. Un homme ! s'écria Désirs ; vous rougissez ; vous l'aimez. Non pas encore , reprit-elle : mais il m'a dit qu'il m'aime ; & s'il m'aime , comme il le dit , il vous assistera. A peine eut-elle proféré ces paroles , que le boisseau frémit , & agitant ces glands , comme le chêne sur lequel ils avoient été cueillis auroit pu faire , ils se changèrent tout-d'un-coup dans les plus belles perles en poires , & de la première eau : ce fut une de celles-là , dont la reine Cléopâtre fit un si riche banquet à Marc-Antoine. Les deux princesses furent très-contentes de ce changement ; & Plus Belle que Fée , qui

18 PLUS BELLE QUE FÉE.

commençoit à s'accoutumer aux prodiges , prenant Désirs par la main , repassa dans sa chambre ; & trouvant le quarré où étoit la serrure dont on lui avoit parlé , elle l'ouvrit avec la clef d'or , & entra dans une chambre , dont la magnificence la surprit & la toucha , parce qu'elle y vit partout des soins de son amant. Elle étoit jonchée des plus belles fleurs , elle exhaloit un parfum divin. Il y avoit à un des bouts de cette charmante chambre , une table couverte de tout ce qui pouvoit contenter la délicatesse du goût , & deux fontaines de liqueurs , qui couloient dans des bassins de porphyre. Les jeunes princesses s'affirent dans deux chaises d'ivoire enrichies d'émeraudes ; elles mangèrent avec appétit , & quand elles eurent soupé , la table disparut , & il s'éleva à la place où elle étoit , un bain délicieux , où elles se mirent toutes deux. A six pas de là on voyoit une superbe toilette , & de grandes mannes d'or trait , toutes pleines de linge d'une propreté à donner envie de s'en servir. Un lit d'une forme singulière & d'une richesse extraordinaire terminoit cette merveilleuse chambre , qui étoit bordée d'orangers dans des caisses d'or garnies de rubis , & des colonnes

de cornaline soutenoient tout autour la voûte somptueuse de cette chambre : elles n'étoient séparées que par de grandes glaces de crystal, qui prenoient depuis le bas jusques en haut. Quelques consoles de matières rares portoient des vases de pierreries pleins de toutes sortes de fleurs.

La princesse Désirs admiroit la fortune de sa compagne ; & se tournant vers elle : Votre amant est galant, lui dit-elle, il peut beaucoup, & il veut tout pouvoir pour vous ; votre bonheur n'est pas commun. Une pendule, sonnant minuit, leur fit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus Belle que Fée rougit, & se jeta dans son lit ; elle crut prendre un repos, qui fut troublé par l'image de Phraates.

Le lendemain il y eut un grand étonnement dans la cour des fées, de voir la galerie si richement parée, & les belles perles à plein boisseau. Elles avoient cru punir les jeunes princesses ; leur cruauté fut déconcertée, elles les trouvèrent retirées chacune dans sa petite chambre. Agitant de nouveau leur conseil pour leur donner des emplois où elles les vissent succomber, elles dirent à Désirs d'aller sur le bord de la mer écrire sur le sable, avec ordre exprès

20 PLUS BELLE QUE FÉE.

que ce qu'elle y mettroit ne s'effaçât jamais ; & commandèrent à Plus Belle que Fée de se rendre au pied du mont Avantureux , de voler au haut , & de leur apporter un vase-plein d'eau de vie immortelle. Pour cet effet , elles lui donnèrent des plumes & de la cire , afin que se faisant des aîles , elle se perdit comme un autre Icare. Désirs & Plus Belle que Fée se regardèrent à cet affreux commandement , & s'embrassant tendrement , elles se quittèrent , comme en se disant le dernier adieu. On en conduisit une près du rivage , & l'autre au pied du mont Avantureux.

Quand Plus Belle que Fée se vit ainsi seule , elle prit les plumes & la cire , & les accommodoit fort mal ; après avoir travaillé très-inutilement , elle tourna sa pensée vers Phraates. Si vous m'aimiez , dit-elle , vous viendriez encore à mon secours. A peine eut-elle achevé le dernier mot , qu'elle le vit devant ses yeux , plus beau mille fois que la nuit dernière. Le grand jour lui étoit fort avantageux. Doutez - vous de mon amour , lui dit-il ? est-il rien de difficile pour qui vous aime ? Lors il la pria d'ôter une partie de ses habits , & ayant pris sa récompense ordinaire , qui étoit un baiser sur sa

main : il se transforma tout-d'un-coup en aigle. Elle eut quelque chagrin de voir changer ainsi cette aimable figure, qui, se mettant à ses pieds en étendant les ailes, lui fit aisément comprendre son dessein. Elle se baissa sur lui, & ferrant son col superbe avec ses beaux bras, il s'éleva doucement en haut. On ne sauroit dire quel étoit le plus content, ou d'elle d'éviter la mort, en exécutant les ordres qu'on lui avoit donnés, ou lui d'être chargé d'un fardeau si précieux.

Il la porta doucement au haut du mont, où elle entendit une agréable harmonie de mille oiseaux qui vinrent rendre hommage au divin oiseau qui l'avoit portée. Le haut de ce mont étoit une plaine fleurie, entourée de beaux cédres, au milieu desquels étoit un petit ruisseau, qui rouloït ses eaux argentées sur un sable d'or semé de diamans brillans. Plus Belle que Fée se courba sur le genouil, & avant toutes choses, elle mit dans sa main de cette eau précieuse & en but. Après, elle remplit son vase, & se tournant vers son aigle. Ah ! dit-elle, que je voudrois que Désirs eût de cette eau ! A peine eut-elle dit cette parole, que l'aigle vola en bas, prit une des pantoufles de

22. PLUS BELLE QUE FÉE.

Plus Belle que Fée, & revenant il puisa de l'eau dedans , & en alla porter à la princesse Désirs au bord de la mer , où elle étoit inutilement occupée à écrire sur l'arène.

L'aigle revint trouver Plus Belle que Fée, & reprit sa belle charge : hélas ! dit-elle, que fait Désirs ? mettez-nous ensemble. Il lui obéit ; ils la trouvèrent écrivant toujours, & à mesure qu'elle écrivoit, une onde venoit qui effaçoit ce qu'elle avoit écrit. Quelle cruauté, dit cette princesse à Plus Belle que Fée, d'ordonner ce qu'on ne peut faire ! Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que vous avez réussi. Plus belle que Fée descendit, & touchée du malheur de sa compagne, elle prit ainsi la parole en se tournant vers son amant. Faites-moi voir votre toute-puissance ; ou plutôt mon amour, repartit ce prince, en reprenant sa forme ordinaire. Désirs voyant la beauté & les grâces de sa personne fit briller de la surprise & de la joie dans ses yeux. Plus Belle que Fée en rougit, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, & se mettant devant lui, pour le cacher à sa compagne : Faites ce qu'on vous dit, continua-t-elle, avec une inquiétude charmante ; Phraates connaît



*Je juge a l'étrange monture que je vous vois, que
vous avez réussi.*

PLUS BELLE QUE FÉE. 23

son bonheur, & voulant terminer promptement sa peine; lisez, lui dit-il, en disparaissant plus vite qu'un éclair.

Au même instant une vague vint se briser aux pieds de Plus Belle que Fée, & en s'en retournant laissa voir une table d'airain, aussi enchassée dans l'arène que si elle y eût été de toute éternité; & comme y devant demeurer jusqu'à la fin du monde, & à mesure qu'elle la regardoit, elle appercevoit des lettres qui se formoient profondément gravées, qui composoient ces vers:

La foi des vulgaires amans,
Leur ardeur & tous leurs sermens,
Ne s'écrivent que sur l'arène,
Mais ce qu'on sent pour vos beaux yeux,
En caractère d'astre est écrit dans les Cieux;
Qui voudroit l'effacer, la peine en seroit vaine.

Je le comprends, s'écria Désirs; qui vous aime, vous doit toujours aimer: que votre aimable amant sâit bien exprimer sa tendresse! & lors elle embrassa Plus Belle que Fée, qui dissipant entre ses bras sa confusion sur la petite jalousie qu'elle venoit d'avoir, l'avoua à son amie sur la guerre qu'elle lui en fit, & toutes deux satisfaites de leur amitié, s'abandonnèrent à la douceur d'un entretien agréable & plein d'amitié.

24 PLUS BELLE QUE FÉE.

La reine Nabote envoya au pied du mont, pour favoir ce que Plus Belle que Fée feroit devenue. On trouva les plumes éparfées, & une partie de fes habits : on jugea qu'elle étoit écrasée, comme on le déſiroit.

Dans cette penſée, les fées coururent au bord de la mer ; elles s'écrièrent à la vue de la table d'airain, & furent épouvantées d'appercevoir les deux princeſſes qui ſe jouoient tranquillement ſur la pointe d'un rocher ; elles les appelèrent. Plus Belle que Fée donna ſon cau de vie immortelle, & rioit tout doucement avec Déſirs de la fureur de ces fées.

La reine n'entendoit pas raillerie ; elle connut qu'un art auſſi grand que le ſien les aſſiſtoit, & ſa rage en crut à tel point, que ſans héſiter, elle conclut leur ruine totale par la dernière & la plus cruelle des épreuves.

Déſirs fut condamnée à aller le lendemain à la foire des temps, chercher le fard de jeuneſſe, & Plus Belle que Fée, de ſe rendre dans la forêt des merveilles, pour prendre la biche aux pieds d'argent.

La princeſſe Déſirs fut conduite dans une grande plaine, au bout de laquelle étoit un bâtiment prodigieux, tout partagé en ſalles
&

& en galeries pleines de boutiques si superbes, qu'il n'y a, pour y trouver une comparaison, qu'à se souvenir des magnifiques banquets de Marly. A chacune de ces boutiques, il y avoit de jeunes & d'agréables fées, & auprès d'elles, pour les aider, les personnes qu'elles aimoient le mieux.

Aussitôt que Désirs parut, ses agrémens charmèrent tout le monde; elle prit possession de tous les cœurs. Aux premières boutiques où elle s'adressa, elle fit grande pitié en demandant le fard de jeunesse; aucune ne lui voulut dire où il se trouvoit, parce que quand ce n'étoit pas une fée qui le venoit chercher, il désignoit un suplice pour la personne qui étoit chargée de cette dangereuse commission.

Les bonnes fées disoient à Désirs qu'elle s'en retournât, & qu'elle ne demandât plus ce qu'elle cherchoit. Elle étoit si belle, qu'on couroit au-devant d'elle aux lieux où elle passoit. Son malheur la mena à la boutique d'une mauvaise fée. A peine eut-elle demandé le fard de jeunesse de la part de la reine des fées, que, lui lançant un regard terrible, elle lui dit qu'elle l'avoit, & qu'elle le lui donneroit le lendemain, & lui commanda de passer dans une chambre pour atten-

16 PLUS BELLE QUE FÉE.

dre qu'il fût préparé. Mais on la mena dans un lieu ténébreux & puant , où elle ne voioit goutte. Elle fut atteinte de quelque terreur : ah ! dit-elle , aimable amant de Plus Belle que Fée , hâtez-vous de me secourir , ou je suis perdue-

Il fut sourd à sa voix , ou dans l'impossibilité d'agir dans ce lieu - là comme il avoit fait dans les autres. Désirs se tourmenta une partie de la nuit , elle dormit l'autre , & se sentit réveillée par une agréable fille , qui lui vint dire , en lui portant un peu de nourriture , que c'étoit de la part du favori de la fée sa maîtresse , qui étoit résolu de la secourir ; qu'elle seroit heureuse si cela étoit , parce que la fée avoit envoyé chercher un méchant esprit , afin qu'il vînt lui souffler au nez de sa laideur , & qu'en cet état difforme & plein d'ignominie , elle la renverroit à la reine des fées , afin qu'elle servît au triomphe de leurs ressentimens. La princesse Désirs pensa mourir de frayeur à cette menace de perdre tout d'un coup tous ses charmes , & elle souhaita de mourir.

Son tourment étoit horrible ; elle se promenoit à tâtons dans sa noire demeure , quand on la prit par le bras ; elle sentit en son cœur une émotion fort douce. On la

mena vers un peu de lumière , & quand sa vue fut rassurée , elle l'eut frappée de l'objet de tous le plus charmant , elle reconnut ce cher prince qui l'aimoit tant , & de qui on l'avoit séparée la veille de ses noces. Ses transports & sa joie furent extrêmes ; est-ce vous , lui dit-elle cent fois ? Enfin , quand elle en fut bien persuadée , oubliant tous ses malheurs présens : mais est-ce vous qui êtes le favori de cette malheureuse fée , continua-t-elle ? est-ce avec ce beau titre que je vous vois ? N'en doutez point , lui répondit-il , & nous lui devons la fin de nos peines & notre bonne fortune.

Alors il lui conta , qu'au désespoir de son enlèvement , il étoit allé trouver un sage , qui lui avoit appris où elle étoit , & qu'il ne la recouvreroit jamais qu'au royaume des fées , qu'il lui avoit donné le moyen de le trouver , mais qu'il avoit été arrêté d'abord par cette cruelle fée , qui étoit devenue amoureuse de lui ; que , suivant le conseil de son sage , il l'avoit amusée , & que par sa douceur il s'étoit si bien rendu maître de son esprit , qu'il gardoit tous ses trésors , & qu'il étoit ministre de toutes ses volontés ; qu'elle venoit de partir pour un voyage de six mille lieues , qu'elle ne reviendrait de

28 PLUS BELLE QUE FÉE.

douze jours , qu'ainsi il falloit se sauver ; qu'il alloit dans son cabinet prendre une partie de la pierre de l'anneau de Gigès , qu'elle le mettroit sur elle , qu'ainsi étant invisible elle passeroit par tout ; que pour lui il pouvoit se montrer librement. N'oubliez pas , lui-dit-elle , le fard de jeunesse , j'en veux mettre & en donner à une compagne que j'ai.

Le prince rit. Où irons-nous , continuait-elle ? Chez la reine des fées , reprit-il. Non pas cela , s'écria-t-elle , nous y péririons. Le sage qui me conseille , poursuivit-il , m'a dit de vous remener au dernier lieu d'où vous seriez partie , si je voulois être assuré de mon bonheur ; il ne m'a jamais menti en quoi que ce soit. A la bonne heure , dit Désirs , allons donc.

Le prince lui donna une précieuse boîte , dans laquelle étoit le fard de jeunesse , & dans l'envie de paroître plus belle aux yeux de son amant , elle s'en frotta précipitamment tout le visage , oubliant qu'elle étoit invisible par la pierre qu'il lui avoit donnée. Elle le prit sous le bras. Ils traversèrent de la sorte toute la foire , & furent ainsi jusqu'auprès du palais de la reine.

Là , le prince reprit la pierre de Gigès. L'ai-

mable Désirs se montra , & il se rendit invisible au grand regret de la princesse , qu'il prit sous le bras à son tour , & ils se rendirent devant Nabote & sa cour.

Toutes les fées se regardèrent avec un merveilleux étonnement , en voyant Désirs de retour avec le fard de jeunesse , & la reine fronçant le sourcil ; qu'on la garde sévèrement , dit-elle , nos adresses sont vaines ; il faut la faire mourir sans y plus chercher tant de façons.

Voilà l'arrêt prononcé. Désirs en trembla de crainte ; son amant la rassura autant qu'il le put.

Mais revenons à Plus Belle que Fée. On l'avoit conduite jusques dans la forêt des Merveilles ; & voici le sujet pourquoi on l'exposoit à courre la biche aux pieds d'argent.

Il y avoit eu autrefois une reine des fées , qui avoit succédé naturellement à ce grand titre ; elle étoit belle , bonne & sage ; elle avoit eu plusieurs amans , dont l'amour & les soins se perdoient auprès d'elle ; uniquement occupée à protéger la vertu , elle ne s'amusoit point à écouter les soupirs des amans. Elle en avoit un que ses rigueurs

30 PLUS BELLE QUE FÉE.

rendirent le plus malheureux , parce qu'il l'aimoit mieux qu'aucun autre.

Un jour , voyant qu'il ne pouvoit la fléchir , il lui protesta dans son désespoir qu'il se tueroit ; elle ne fut point émue de cette menace , & la considéra comme une de ces folies , dont l'esprit est souvent atteint ; mais qui ne passeroit pas plus avant. Cependant elle fut quelque temps après qu'il s'étoit précipité dans la mer.

Un sage qui avoit élevé ce jeune homme , se plaignit aux intelligences supêmes ; & la chaste fée fut condamnée à être biche , cent ans durant , pour faire pénitence de sa rigueur ; excepté qu'une beauté accomplie , qui voudroit s'exposer à la courre durant dix jours dans la forêt des Merveilles , pourroit la prendre & lui redonner sa première forme. Il y avoit déjà près de quarante ans qu'elle païssoit ainsi transformée.

Au commencement , plusieurs beautés s'étoient risquées , pour tenter une si belle aventure , & qui promettoit tant de gloire : chacune croyoit être la plus heureuse ; mais comme elles se perdoient , & qu'au bout des dix jours , on n'en entendoit plus parler , cette ardeur s'étoit refroidie , & l'on ne voyoit plus depuis très-long-temps aucune

belle qui s'offrit, de manière que celles qu'on y conduisoit depuis, n'y alloient que par l'ordre des fées, pour les abandonner à une perte assurée.

C'étoit aussi pour se défaire de Plus Belle que Fée, qu'on la mena dans la forêt des Merveilles. On lui donna une légère provision de vivres, pour la forme seulement, un cordon de soie à la main avec un nœud coulant, pour arrêter la biche. Voilà tout son équipage de chasse.

Elle mit ce qu'on lui donna au pied d'un arbre, & quand elle se vit seule, elle porta sa vue dans cette vaste forêt, où elle n'aperçut dans ce profond silence & dans cette solitude qu'un objet de désespoir.

Elle voulut demeurer au bord de la forêt, & ne s'engager pas plus avant; & pour se reconnoître, elle marqua l'endroit d'où elle partoît. Mais qu'elle étoit abusée! on étoit toujours égaré dans cette forêt, sans en pouvoir sortir. Elle aperçut dans une route la biche aux pieds d'argent qui marchoit gravement: elle alla après elle avec son cordon à la main, croyant la prendre; mais la biche, se sentant poursuivie, couroit, & de temps en temps s'arrêtant, elle tournoit la tête vers Plus Belle que Fée. Elles furent

32 PLUS BELLE QUE FÉE.

ensemble tout le jour sans s'approcher , & la nuit les sépara.

La pauvre chasseur se trouva très-lasse & avoit beaucoup faim ; mais elle ne savoit plus où étoit la petite provision qu'on lui avoit donnée , & de repos , elle n'en pouvoit prendre que sur la terre dure. Elle se coucha donc sous un arbre bien tristement ; elle ne put dormir de long-temps ; elle avoit peur , la moindre chose l'épouvantoit , une feuille qui s'agitoit la faisoit frémir ; elle tourna , dans cet état misérable , sa pensée vers son amant , elle l'appela plusieurs fois , & voyant qu'il lui manquoit dans un si grand besoin , ah ! dit-elle , en répandant quelques larmes , Phraates , Phraates , vous m'abandonnez ? Elle commençoit à s'endormir , quand elle sentit quelque agitation sous elle ; & il lui sembla qu'elle étoit dans le meilleur lit du monde. Son sommeil fut long , sans être interrompu ; elle fut réveillée le matin par le chant de mille rossignols , & tournant ses beaux yeux , elle se vit à deux pieds de terre , l'herbe avoit poussé sous son beau corps , & avoit pris la vertu de faire une couche délicieuse. Un grand oranger jetoit ses branches sur elle , pour lui servir de pavillon ; elle étoit couverte de ses fleurs. A

côté d'elle deux tourterelles lui annonçoient , par leur amour , ce qu'elle devoit espérer de celui de Phraates. La terre étoit tout autour couverte de fraises , & de toute sorte des plus excellens fruits ; elle en mangea , & se trouva aussi rassasiée & aussi forte que si c'eût été des meilleurs viandes. Un ruisseau qui couloit tout auprès , servit à la désaltérer. O soins de mon amant ! s'écria-t-elle , quand elle se trouva satisfaite , que vous m'étiez nécessaires ; je ne murmure plus ; mais ne me donnez pas tant , & montrez-vous.

Elle eût poursuivi , si elle n'eût apperçû la biche aux pieds d'argent qui étoit sur son cul , & qui la regardoit tranquillement. Elle crut à cette fois la tenir ; elle lui présenta d'une main une poignée d'herbe , & de l'autre elle tenoit son cordon ; mais la biche s'éloigna à petits bonds , & quand elle avoit un peu couru , elle s'arrêtoit & la regardoit. Elles firent cet exercice toute la journée. La nuit vint , & elle se passa comme l'autre. Le réveil fut pareil au premier , & quatre jours & quatre nuits se passèrent de la même façon. Enfin la cinquième matinée , Plus Belle que Fée , en ouvrant les yeux , crut voir une clarté plus brillante que celle

B v

34 PLUS BELLE QUE FÉE,

du jour, quand elle apperçut dans les yeux de son amant tout l'amour qu'elle lui avoit inspiré. Il étoit assis auprès d'elle, & baisoit le bout de son pied. Sa présence & son action respectueuse lui plurent fort.

C'est donc vous, lui dit - elle ? si je ne vous ai point vu tous ces jours-ci, j'ai au moins reçu des marques de votre bonté. Dites de mon amour, Plus Belle que Fée, reprit-il ; ma mère se doute que c'est moi qui vous assiste, elle m'a gardé, je m'échappe un moment par le moyen d'une fée de mes amies : adieu, je viens seulement vous rassurer ; vous me verrez ce soir, & si Fortune le veut, demain nous serons heureux.

Il s'en alla, & elle courut encore toute la journée. Quand la nuit fut venue, elle apperçut près d'elle une petite lumière, qui suffisoit pour lui faire reconnoître son amant.

Voilà ma baguette allumée, dit-il, mettez - la devant vous, & allez, sans vous effrayer, partout où elle vous conduira. Lorsqu'elle s'arrêtera, vous rencontrerez un grand amas de feuilles sèches, mettez-y le feu, entrez dans le lieu que vous verrez, & si vous y trouvez la dépouille de quelque bête, brûlez - la ; les Astres nos amis feront le reste. Adieu,

Plus Belle que Fée auroit bien voulu recevoir une plus ample instruction ; mais voyant qu'il n'y avoit plus de remède, elle posa devant elle la baguette, qui lui montra le chemin. Elle marcha près de deux heures, assez ennuyée de ne faire que cela. Elle s'arrêta enfin, & effectivement elle aperçut un grand amas de feuilles sèches, auxquelles elle ne manqua pas de mettre le feu. La clarté fut bientôt si grande, qu'elle put remarquer une assez haute montagne, où elle aperçut une ouverture à demi-cachée par des broussailles ; elle les écarta avec sa baguette, & entra dans un lieu obscur ; mais un peu après elle se trouva dans un grand salon, orné d'une admirable architecture, éclairé de plusieurs lumières ; mais ce qui la frappa de quelqu'étonnement, ce fut de voir les peaux de plusieurs bêtes sauvages & terribles, pendues à des crochets d'or, qu'elle prit d'abord pour les bêtes mêmes. Elle détourna ses yeux avec quelque horreur, & les arrêta sur le milieu du salon, où il y avoit un beau palmier ; & sur une de ses branches la peau de la biche aux pieds d'argent.

Plus Belle que Fée fut ravie de la voir, & la prenant avec sa baguette, elle la porta

36 PLUS BELLE QUE FÉE.

promptement dans le feu qu'elle avoit allumé à l'entrée de l'autre. Elle fut consumée au même instant ; & rentrant toute joyeuse dans le salon , elle pénétra dans plusieurs magnifiques chambres. Elle s'arrêta dans une , où elle vit sur des tapis de Perse , plusieurs petits lits dressés , & un plus beau que tous les autres , sous un pavillon de drap d'or. Mais elle n'eut pas le loisir de considérer long - temps une chose qui lui paroissoit si singulière , elle entendit de grands éclats de rire , & parler fort haut diverses personnes.

Plus Belle que Fée tourna ses pas de ce côté - là. Elle entra dans un lieu merveilleux , où il y avoit quinze jeunes personnes , d'une beauté divine.

Elle ne les surprit pas moins qu'elle fut surprise ; l'excellence de sa personne les charma toutes , & il se fit en elles une suspension de tous leurs sens. Un silence attentif avoit succédé à des cris d'admiration. Mais une de ces belles personnes , & plus belle que toutes les autres , s'avança d'un air riant & gai vers notre charmante princesse. Vous êtes ma libératrice , lui dit - elle , je n'en saurois douter : nulle personne n'entre ici qui ne soit revêtue de la peau d'un de ces

animaux que vous avez vus à l'entrée de cette caverne : c'a été le sort de toutes ces belles personnes que vous voyez auprès de moi. Après dix jours de course inutile pour me prendre , elles étoient changées en autant d'animaux durant le jour , & la nuit nous reprenons nos figures humaines ; & vous , charmante princesse , si vous ne m'eussiez délivrée , vous auriez été changée en lapin blanc. En lapin blanc , s'écria Plus Belle que Fée ! Ah ! madame , il vaut mieux que j'aie conservé ma forme ordinaire , & qu'une si merveilleuse personne que vous ne soit plus biche. Vous nous rendez à toutes notre liberté , reprit la Fée ; passons joyeusement le reste de la nuit , & demain nous irons au palais remplir toute la cour d'étonnement.

On ne fauroit exprimer l'allégresse dont retentissoit cette charmante demeure , & le ravissement où toutes ces belles personnes étoient d'aller jouir de la douceur de revivre , pour ainsi dire ; elles étoient toutes dans le même âge auquel elles avoient commencé leur course dans la forêt des Merveilles , & la plus âgée n'avoit pas vingt ans.

La fée voulut se mettre au lit pour trois

ou quatre heures ; elle fit coucher Plus Belle que Fée avec elle , & désira savoir son aventure. Elle la lui conta d'un ton de voix si touchant , son discours étoit si simple & si plein de vérité , qu'elle l'engagea sans réserve à servir ses amours , & à la rendre heureuse. Elle n'oublia pas de lui parler de Désirs , & d'abord la fée lui fut favorable.

Elles s'endormirent après un entretien assez long , & qu'elles interrompoient agréablement par les charmantes caresses qu'elles se faisoient.

Le lendemain elles prirent toutes le chemin du palais , voulant surprendre agréablement les fées. Elles quittèrent sans regret la forêt des Merveilles , & arrivèrent sans bruit au palais. Quand elles furent près de la dernière cour , elles ouïrent mille sons harmonieux , qui composoient une excellente musique. Voici quelque fête , dit la fée , nous arriverons à propos , & avançant , elles trouvèrent cette cour toute remplie d'une foule incroyable.

La fée la fit ouvrir & passa avec sa troupe. Les premiers qui la connurent poussèrent des cris jusqu'au ciel , & bientôt on fut le sujet d'une si grande joie ; mais en avançant toujours , elle fut frappée par un étrange

spectacle. Elle vit une jeune fille, plus charmante que les Grâces, & faite comme Vénus, qui étoit attachée à un poteau, près d'un bucher, où apparemment on l'alloit brûler.

Plus Belle que Fée fit un grand cri, reconnoissant Désirs; mais elle fut bien surprise quand au même moment elle ne la vit plus, & qu'il parut en sa place un jeune homme, si beau & si bien fait, qu'on ne pouvoit se lasser de le regarder. A cette vue, Plus Belle que Fée fit encore un cri plus grand, & courant sans garder nulle mesure, elle se jeta à son cou, en disant mille fois : c'est mon frère.

C'étoit son frère aussi qui étoit cet heureux amant de la princesse Désirs, & qui, craignant qu'on ne la fît mourir, venoit de lui donner la pierre de Gigès, pour la soustraire à la cruauté de la reine Nabote; il s'étoit ainsi par ce moyen découvert.

Le frère & la sœur se donnoient cent témoignages de tendresse; l'invisible Désirs y mêloit les siens, & sa voix se faisoit entendre quand son corps ne paroissoit pas, tandis que toutes les fées dans un étonnement sans pareil, donnoient en mille manières différentes, d'éclatantes marques de

leur joie, de revoir leur vertueuse reine. Les bonnes fées venoient se jeter à ses pieds, lui baïser la main & ses habits. Elles pleuroient, elles perdoient la parole : chacune s'exprimoit selon son caractère. Les mauvaises fées, ou les partisans de Nabote faisoient aussi les empressées, & la politique donnoit un air de sincérité à leurs fausses démonstrations.

Nabote elle-même, au désespoir de ce retour, se contraignit avec un art dont elle seule étoit capable. Elle voulut d'abord céder son pouvoir à la véritable reine, qui d'un air grave & majestueux, demanda pourquoi la jeune fille qu'elle avoit vue méritoit un pareil supplice, & depuis quel temps on solemnisoit une mort cruelle par des fêtes & des jeux ? Nabote s'excusoit fort mal, & la reine l'écoutoit impatiemment, quand l'amant de Désirs prenant la parole : On punit cette princesse, dit-il, parce qu'elle est trop aimable : On tourmente de même la princesse ma sœur. Elles sont nées toutes deux, telles que vous les voyez. Il pria alors sa maîtresse d'envelopper la pierre de Gigès, & elle parut. Désirs reparoissant, charma tout ce qui la vit. Elles sont belles, poursuivit-il, elles ont

PLUS BELLE QUE FÉE: 41
mille vertus qu'elles ne tiennent point des fées : voilà ce qui les soulève & les oblige à les persécuter. Quelle injustice, de vouloir étendre un pouvoir tyrannique sur tout ce qui ne dépend point de vous ?

Le prince se tut. La reine se tourna vers l'assemblée d'un air agréable. Je demande, leur dit-elle, qu'on me donne ces trois personnes; elles auront le sort le plus heureux que des mortels puissent avoir. Je dois assez à Plus Belle que Fée, & je récompenserai ce qu'elle a fait pour moi par le bonheur le plus constant.

Vous régnerez, Madame, poursuivit-elle, en se tournant vers Nabote; cet empire est assez grand pour vous & pour moi. Allez dans les belles isles qui vous appartiennent. Laissez-moi votre fils, je l'associe à mon pouvoir, & je veux qu'il épouse Plus Belle que Fée : cette union nous réconciliera tous.

Nabote enrageoit de tout ce qu'ordonnoit la reine. Mais quoi ? elle n'étoit pas la plus forte; elle n'avoit qu'à obéir. Elle l'alloit faire de mauvaise grâce, quand on vit arriver le beau Phraates, suivi d'une galante jeunesse, qui composoit sa cour; il venoit rendre ses hommages à la reine,

42 PLUS BELLE QUE FÉE.

& se réjouir de son retour. Mais en passant il attachait sa vue sur Plus Belle que Fée, & lui fit voir, par des regards passionnés, que c'étoit son premier devoir.

La reine l'embrassa, & lui présenta Plus Belle que Fée, le priant de la recevoir de sa main. Il ne faut pas demander s'il obéit avec joie, s'écriant avec transport :

Dieu des amans, vous payez la constance
De mille travaux amoureux ;
Vous allez devenir, pour combler tous mes vœux,
Mon plaisir & ma récompense.

Les deux mariages se célébrèrent dès le même jour ; ils furent si heureux, qu'on dit que ce sont les seuls époux qui ont gagné la vigne d'or, & que ceux dont on a parlé depuis, n'ont été que des idées.

Ainsi la vertu triomphe des malheurs qu'on lui suscite. L'envie & la jalousie ne servent qu'à la faire briller, & souvent la justice du ciel permet qu'elle soit heureuse.

Il est une destinée qui veille à la conduite des hommes, & qui leur fait surmonter tout ce que l'on veut opposer à leur bonheur.

Naïflez sous un astre prospère ,
Sans être façonné par l'art ;

Tout vous réussira , la plus cruelle affaire
Se rendra bonne un jour par un coup du hafard.

La fortune un temps nous accable ,
Mais c'est après pour nous mieux affister ;

Le bonheur se fait bien goûter
A qui se reflouvient d'un état misérable.

Mauvaife fée étale son pouvoir ,
A la vertu toujours elle fait des obstacles ,
Fée en ce temps se fait encore voir ,
Mais on ne voit plus de miracles.

P E R S I N E T T E ,

C O N T E .

DEUX jeunes amans s'étoient mariés ensemble , après une longue poursuite de leurs amours ; rien n'étoit égal à leur ardeur ; ils vivoient contens & heureux , quand pour combler leur félicité , la jeune épouse se trouva grosse , & ce fut une grande joie dans ce petit ménage ; ils fouhaitoient fort un enfant , leur désir se trouvoit accompli.

Il y avoit dans leur voisinage une fée , qui surtout étoit curieuse d'avoir un beau jardin ; on y voyoit avec abondance de

toutes sortes de fruits , de plantes & de fleurs.

En ce temps-là le persil étoit fort rare dans ces contrées ; la fée en avoit fait apporter des Indes , & on en eût pu trouver dans tout le pays que dans son jardin.

La nouvelle épouse eut une grande envie d'en manger ; & comme elle savoit bien qu'il étoit mal-aisé de la satisfaire , parce que personne n'entroit dans ce jardin , elle tomba dans un chagrin qui la rendit méconnoissable aux yeux même de son époux. Il la tourmenta pour savoir la cause de ce changement prodigieux qui paroissoit dans son esprit , aussi bien que sur son corps ; & après lui avoir trop résisté , sa femme lui avoua enfin qu'elle voudroit bien manger du persil. Le mari soupira , & se troubla pour une envie si mal-aisée à satisfaire : néanmoins , comme rien ne paroît difficile en amour , il alloit jour & nuit autour des murs de ce jardin pour tâcher d'y monter ; mais ils étoient d'une hauteur qui rendoit la chose impossible.

Enfin , un soir il apperçut une des portes du jardin ouverte. Il s'y glissa doucement , & il fut si heureux , qu'il prit à la hâte une poignée de persil. Il ressortit comme il étoit

entré, & porta son vol à sa femme, qui le mangea avec avidité, & qui deux jours après se trouva plus pressée que jamais de l'envie d'en remanger encore.

Il falloit que dans ce temps-là le persil fût d'un goût bien excellent.

Le pauvre mari retourna ensuite plusieurs fois inutilement. Mais enfin sa persévérance fut récompensée; il trouva encore la porte du jardin ouverte. Il y entra, & fut bien surpris d'appercevoir la fée elle-même, qui le gronda fort de la hardiesse qu'il avoit de venir ainsi dans un lieu dont l'entrée n'étoit permise à qui que ce fût. Le jeune homme confus se mit à genoux, lui demanda pardon, & lui dit que sa femme se mourait, si elle ne mangeoit pas un peu de persil; qu'elle étoit grosse, & que cette envie étoit bien pardonnable. Eh bien, lui dit la fée, je vous donnerai du persil tout autant que vous en voudrez, si vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera.

Le mari, après une courte délibération; le promit; il prit du persil autant qu'il en voulut.

Quand le temps de l'accouchement fut arrivé, la fée se rendit près de la mère,

qui mit au monde une fille , à qui la fée donna le nom de Perfinette : elle la reçut dans des larges de toile d'or , & lui arrosa le visage d'une eau précieuse qu'elle avoit dans un vase de crystal , qui la rendit , au moment même , la plus belle créature du monde.

Après ces cérémonies de beauté , la fée prit la petite Perfinette , l'emporta chez elle , & la fit élever avec tous les soins imaginables. Ce fut une merveille , avant qu'elle eût atteint sa douzième année : & comme la fée connoissoit sa fatalité , elle résolut de la dérober à ses destinées.

Pour cet effet elle éleva , par le moyen de ses charmes , une tour d'argent au milieu d'une forêt. Cette mystérieuse tour n'avoit point de porte pour y entrer ; il y avoit de grands & beaux appartemens aussi éclairés que si la lumière du soleil y fût entrée , & qui recevoient le jour par le feu des escarboucles dont toutes ces chambres brilloient. Tout ce qui étoit nécessaire à la vie s'y trouvoit splendidement ; toutes les raretés étoient ramassées dans ce lieu. Perfinette n'avoit qu'à ouvrir les tiroirs de ses cabinets , elle les trouvoit pleins des plus beaux bijoux ; ses garderobes étoient

magnifiques , autant que celles des reines d'Asie , & il n'y avoit pas une mode qu'elle ne fût la première à l'avoir. Elle étoit seule dans ce beau séjour , où elle n'avoit rien à désirer que de la compagnie ; à cela près , tous ses desirs étoient prévenus & satisfaits.

Il est inutile de dire qu'à tous ses repas les mets les plus délicats faisoient sa nourriture ; mais j'assurerais que , comme elle ne connoissoit que la fée , elle ne s'ennuyoit point dans sa solitude ; elle lisoit , elle peignoit , elle jouoit des instrumens , & s'amusoit à toutes ces choses qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point.

La fée lui ordonna de coucher au haut de la tour , où il y avoit une seule fenêtre ; & après l'avoir établie dans cette charmante solitude , elle descendit par cette fenêtre , & s'en retourna chez elle.

Perfinette se divertit à cent choses différentes dès qu'elle fut seule. Quand elle n'auroit fait que fouiller dans ses cassettes , c'étoit une assez grande occupation ; combien de gens en voudroient avoir une semblable !

La vue de la fenêtre de la tour étoit la plus belle vue du monde ; car on voyoit la mer d'un côté , & de l'autre cette vaste forêt ; ces deux objets étoient singuliers &

48 P E R S I N E T T E.

charmans. Perfinette avoit la voix divine ; elle se plaçoit fort à chanter , & c'étoit souvent son divertissement , surtout aux heures qu'elle attendoit la fée. Elle la venoit voir fort souvent ; & quand elle étoit au bas de la tour , elle avoit accoutumé de dire : Perfinette, descendez vos cheveux, que je monte.

C'étoit une des grandes beautés de Perfinette que ses cheveux , qui avoient trente aunes de longueur sans l'incommoder. Ils étoient blonds comme fin or , cordonnés avec des rubans de toutes couleurs ; & quand elle entendoit la voix de la fée , elle les détachoit , les mettoit en bas & la fée montoit.

Un jour que Perfinette étoit seule à sa fenêtre , elle se mit à chanter le plus joliment du monde.

Un jeune prince chassoit dans ce temps-là ; il s'étoit écarté à la suite d'un cerf ; en entendant ce chant si agréable , il s'en approcha & vit la jeune Perfinette ; sa beauté le toucha , sa voix le charma. Il fit vingt fois le tour de cette tour fatale , & n'y voyant point d'entrée , il pensa mourir de douleur ; il avoit de l'amour , il avoit de l'audace , il eût voulu pouvoir escalader la tour.

Perfinette ;

Perfinette, de son côté, perdit la parole quand elle vit un homme si charmant; elle le considéra long-temps toute étonnée; mais tout-à-coup elle se retira de sa fenêtre, croyant que ce fût quelque monstre, se souvenant d'avoir ouï dire qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux, & elle avoit trouvé les regards de celui-ci très-dangereux.

Le prince fut au désespoir de la voir ainsi disparaître; il s'informa aux habitations les plus voisines de ce que c'étoit, on lui apprit qu'une fée avoit fait bâtir cette tour, & y avoit enfermé une jeune fille. Il y rodoit tous les jours; enfin, il y fut tant qu'il vit arriver la fée, & entendit qu'elle disoit : Perfinette, descendez vos cheveux, que je monte. Au même instant il remarqua que cette belle personne défaisoit les longues tresses de ses cheveux, & que la fée montoit par eux : il fut très-surpris d'une manière de rendre visite si peu ordinaire.

Le lendemain, quand il crut que l'heure étoit passée, que la fée avoit accoutumé d'entrer dans la tour, il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience; & s'approchant sous la fenêtre, il contrefit admirablement la voix de la fée, & dit : Perfinette, descendez vos cheveux que je monte.

La pauvre Persinette, abusée par le son de cette voix, accourut & détacha ses beaux cheveux, le prince y monta ; & quand il fut au haut, & qu'il se vit sur la fenêtre, il pensa tomber en bas, quand il remarqua de si près cette prodigieuse beauté. Néanmoins, rappelant toute son audace naturelle, il sauta dans la chambre ; & se mettant aux pieds de Persinette, il lui embrassa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la persuader. Elle s'effraya d'abord ; elle cria : un moment après elle trembla, & rien ne fut capable de la rassurer, que quand elle sentit dans son cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du prince. Il lui disoit les plus belles choses du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance au prince. Enfin, devenu plus hardi, il lui proposa de l'épouser sur l'heure : elle y consentit sans savoir presque ce qu'elle faisoit ; elle acheva de même toute la cérémonie.

Voilà le prince heureux : Persinette s'accoutume aussi à l'aimer ; ils se voyent tous les jours, & peu de temps après elle se trouve grosse. Cet état inconnu l'inquiéta fort, le prince s'en douta, & ne le lui voulut pas expliquer, de peur de l'affliger. Mais la

fée l'étant allée voir, ne l'eut pas sitôt considérée qu'elle connut sa maladie. Ah, malheureuse ! lui dit-elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en ferez punie, les destinées ne se peuvent éviter, & ma prévoyance a été bien vaine. En disant cela elle lui demanda d'un ton impérieux, de lui avouer toute son aventure : ce que la pauvre Persinette fit, les yeux trempés de larmes.

Après ce récit, la fée ne parut point touchée de tout l'amour dont Persinette lui racontoit des traits si touchans, & la prenant par ses cheveux, elle en coupa les précieux cordons ; après quoi elle la fit descendre, & descendit aussi par la fenêtre. Quand elles furent au bas, elle s'enveloppa avec elle d'un nuage, qui les porta toutes deux au bord de la mer, dans un endroit très-solitaire, mais assez agréable. Il y avoit des prés, des bois, un ruisseau d'eau douce, une petite hutte, faite de feuillages toujours verts ; & il y avoit dedans un lit de jonc marin, & à côté une corbeille, dans laquelle il y avoit de certains biscuits, qui étoient assez bons, & qui ne finissoient point. Ce fut en cet endroit que la fée conduisit Persinette, & la laissa, après lui

avoir fait des reproches, qui lui parurent cent fois plus cruels que ses propres malheurs.

Ce fut en cet endroit qu'elle donna naissance à un petit prince & à une petite princesse, & ce fut en cet endroit qu'elle les nourrit, & qu'elle eut tout le temps de pleurer son infortune.

Mais la fée ne trouva pas cette vengeance assez pleine, il falloit qu'elle eût en son pouvoir le prince, & qu'elle le punît aussi. Dès qu'elle eut quitté la malheureuse Persinette, elle remonta à la tour, & se mettant à chanter du ton dont chantoit Persinette, le prince, trompé par cette voix, & qui revenoit pour la voir, lui redemanda ses cheveux, pour monter comme il avoit accoutumé : la perfide fée les avoit exprès coupés à la belle Persinette, & les lui tendant, le pauvre prince parut à la fenêtre; où il eut bien moins d'étonnement que de douleur de ne trouver pas sa maîtresse. Il la chercha des yeux; mais la fée le regardant avec colère : téméraire, lui dit-elle, votre crime est infini, la punition en sera terrible. Mais lui, sans écouter des menaces qui ne regardoient que lui seul : où est Persinette, lui répondit-il ? Elle n'est plus pour vous, répliqua-t-elle. Alors le prince, plus

agité des fureurs de sa douleur, que contraint par la puissance de l'art de la fée, se précipita du haut de la tour en bas. Il devoit mille fois se briser tout le corps : il tomba sans se faire d'autre mal que celui de perdre la vue.

Il fut très-étonné de sentir qu'il ne voyoit plus; il demeura quelque temps au pied de la tour, à gemir & à prononcer cent fois le nom de Persinette.

Il marcha comme il put, en tâtonnant d'abord, ensuite ses pas furent plus assurés; il fut ainsi, je ne sais combien de temps, sans rencontrer qui que ce fût qui pût l'assister & le conduire : il se nourrissoit des herbes & des racines qu'il rencontroit quand la faim le pressoit.

Au bout de quelques années, il se trouva un jour plus pressé de ses amours & de ses malheurs qu'à l'ordinaire, il se coucha sous un arbre, & donna toutes ses pensées aux tristes réflexions qu'il faisoit. Cette occupation est cruelle à qui pense mériter un meilleur sort; mais tout-à-coup il sortit de sa rêverie par le son d'une voix charmante qu'il entendit. Ces premiers sons allèrent jusqu'à son cœur; ils le pénétrèrent, & y portèrent de doux mouvemens, avec les-

quels il y avoit long-temps qu'il n'avoit plus d'habitude. O dieux ! s'écria-t-il, voilà la voix de Perfinette.

Il ne se trompoit pas ; il étoit insensiblement arrivé dans son désert. Elle étoit assise sur la porte de sa cabane, & chantoit l'histoire malheureuse de ses amours. Deux enfans qu'elle avoit, plus beaux que le jour, se jouoient à quelques pas d'elle ; & s'éloignant un peu, ils arrivèrent jusques auprès de l'arbre sous lequel le prince étoit couché. Ils ne l'eurent pas plutôt vu, que l'un & l'autre, se jetant à son cou, l'embrassèrent mille fois, en disant à tout moment, c'est mon père. Ils appelèrent leur mère, & firent de tels cris, qu'elle accourut, ne sachant ce que ce pouvoit être ; jamais jusqu'à ce moment-là sa solitude n'avoit été troublée par aucun accident.

Quelle fut sa surprise & sa joie, quand elle reconnut son cher époux ? C'est ce qu'il n'est pas possible d'exprimer. Elle fit un cri perçant auprès de lui ; son saisissement fut si sensible, que par un effet bien naturel elle versa un torrent de larmes. Mais ô merveille ! à peine ses larmes précieuses furent-elles tombées sur les yeux du prince, qu'ils reprirent incontinent toute leur lumière ; il vit

clair comme il faisoit autrefois , & il reçut cette faveur par la tendresse de la passionnée Perfinette , qu'il prit entre ses bras , & à qui il fit mille fois plus de caresses qu'il ne lui en avoit jamais fait.

C'étoit un spectacle bien touchant de voir ce beau prince , cette charmante princesse , & ces aimables enfans dans une joie & une tendresse qui les transportoit hors d'eux-mêmes.

Le reste du jour s'écoula ainsi dans ce plaisir ; mais le soir étant venu , cette petite famille eut besoin d'un peu de nourriture. Le prince croyant prendre du biscuit , il se convertit en pierre : il fut épouvanté de ce prodige & soupira de douleur ; les pauvres enfans pleurèrent ; la désolée mère voulut au moins leur donner un peu d'eau , mais elle se changea en crystal.

Quelle nuit ! Ils la passèrent assez mal ; ils crurent cent fois qu'elle seroit éternelle pour eux.

Dès que le jour parut ils se levèrent , & résolurent de cueillir quelques herbes ; mais , quoi ! elles se transforment en crapaux , en bêtes venimeuses ; les oiseaux les plus innocens devinrent dragons , des harpies qui voloient autour d'eux , & dont la vue cau-

soit de la terreur. C'en est donc fait , s'écria le prince ; ma chère Perfinette , je ne vous ai trouvée que pour vous perdre d'une manière plus terrible. Mourons , mon cher prince , répondit-elle en l'embrassant tendrement , & faisons envier à nos ennemis même la douceur de notre mort.

Leurs pauvres petits enfans étoient entre leurs bras , dans une défaillance qui les mettoit à deux doigts de la mort. Qui n'auroit pas été touché de voir ainsi mourante cette déplorable famille ? aussi se fit-il pour eux un miracle favorable. La fée fut attendrie ; & rappelant dans cet instant toute la tendresse qu'elle avoit sentie autrefois pour l'aimable Perfinette , elle se transporta dans le lieu où ils étoient : elle parut dans un char brillant d'or & de pierreries ; elle les y fit monter , se plaçant au milieu de ces amans fortunés ; & mettant à leurs pieds leurs agréables enfans , sur des carreaux magnifiques , elle les conduisit de la sorte jusqu'au palais du roi , père du prince. Ce fut là que l'allégresse fut excessive ; on reçut comme un dieu ce beau prince , que l'on croyoit perdu depuis si long-temps ; & il se trouva si satisfait de se voir dans le repos , après avoir été si agité de l'orage , que rien au monde ne fut

comparable à la félicité dans laquelle il vécut avec sa parfaite épouse.

Tendres époux , apprenez par ceux-ci ,
 Qu'il est avantageux d'être toujours fidelles ;
 Les peines , les travaux , le plus cuisant souci ,
 Tout enfin se trouve adouci ,
 Quand les ardeurs sont mutuelles :
 On brave la fortune , on surmonte le sort ,
 Tant que deux époux sont d'accord.

L'ENCHANTEUR, (*)

C O N T E.

IL y eut autrefois un roi , que l'on appeloit le bon roi , parce qu'il étoit vertueux & juste , aimé de ses sujets , cheri de ses voisins.

Comme sa renommée étoit répandue par

(1) Ce Conte est pris d'un ancien livre gothique , nommé *Perseval*. On y a retranché beaucoup de choses qui n'étoient pas suivant nos mœurs. On en a ajouté bien d'autres aussi. Quelques noms sont changés. C'est le seul Conte qui ne soit pas tout entier de l'Auteur ; tous les autres sont purement de son invention.

C v

toute la terre , un autre roi vint dans ses états pour lui demander une femme. Le bon roi , honoré d'une telle confiance , choisit la plus charmante de toutes ses nièces , & la lui promit : on l'appeloit Isène la Belle.

On fit savoir par toute la terre un si illustre mariage , afin que chacun le vit célébrer par des fêtes & des jeux : il y vint tant de monde , que c'étoit merveille.

Entre tant de princes , le seigneur des Isles Lointaines se fit extrêmement remarquer. Il étoit bien fait , & grand enchanteur.

Dès qu'il vit Isène la Belle , il en devint amoureux , & fut très-fâché de voir qu'elle alloit être à un autre ; il se flatoit que s'il fût arrivé plutôt , & qu'il l'eût demandée au bon roi , il l'auroit obtenue.

Dans cette pensée , il s'affligeoit , & tourmentoit son esprit sur les expédiens dont il pourroit se servir , pour avoir la possession d'une beauté si accomplie.

Le mariage se fit enfin , à son grand regret ; mais il disposa si bien de son art , que la nuit des noces , quand on eut couché la mariée , on la laissa seule , selon la coutume de ce temps-là ; & elle , par une puissance secrète , ne put demeurer dans son lit ; elle en sortit , & entra dans son cabinet , qui

étoit à côté de sa chambre. Elle s'affit sur un petit lit de repos , s'amusant à regarder les raretés de ce beau lieu , ce cabinet étant tout éclairé ; mais elle eut bientôt une autre occupation , quand elle vit entrer le seigneur des Isles Lointaines.

Il se mit à genoux devant elle , lui dit qu'il l'aimoit ; & elle sentit une si grande inclination pour lui , que toute la magie ne peut former rien de semblable , s'il n'est pris dans un sentiment naturel.

Il dit à la reine les plus belles choses du monde ; elle y répondit si bien qu'il se crut heureux , & il lui avoua qu'il avoit mis dans le lit du roi une esclave , qu'il prendroit pour elle. Isene en rit , & passa la nuit à se moquer de son mari : & le jour étant venu , elle parut comme si de rien n'étoit.

Le roi , fort charmé de la bonne fortune qu'il avoit eue , se trouvoit le plus content de tous les hommes ; mais l'Enchanteur étoit le plus amoureux & le plus satisfait. Il remporta tous les prix des tournois , il donna cent marques d'amour à Isene la Belle , à quoi personne ne prit garde ; ils se regardoient à la dérobée ; s'ils dansoient ensemble , ils se ferroient la main ; ils buvoient à table dans le même verre ; rien n'est com-

parable à la félicité des commencemens de cet amour.

La seconde nuit , l'Enchanteur fut encore avec la reine ; & il mit son esclave dans le lit du roi. La journée se passa en témoignages d'amour , qui , bien que donnés mystérieusement , ont un charme infini pour les ames délicates.

La troisième nuit fut semblable aux deux autres : si l'Enchanteur eut les mêmes douceurs , le roi en crut trouver aussi auprès de celle qu'il avoit mise au côté de ce prince.

Les fêtes finies , chacun se retira , & ce roi prit congé du bon roi , & mena sa nouvelle épouse dans ses états.

Peu de temps après elle s'aperçut qu'elle étoit grosse ; & le terme étant venu , elle accoucha du plus beau prince qu'on eût jamais vu : il se nommoit Carados.

Le roi l'aimoit passionnément , parce qu'il en croyoit être le père , & la reine le chérissoit avec une grande tendresse.

Il grandissoit à vue d'œil , & devenoit plus beau de jour en jour ; on eût dit à douze ans qu'il en avoit dix-huit. Dès qu'on lui montrait quelque chose , il la favoit le moment d'après mieux que ses maîtres ; il dansoit bien , il chantoit de

même , montoit bien à cheval , faisoit dans la perfection tous ses exercices : savoit l'histoire , & n'ignoroit rien de ce qu'un grand prince doit savoir.

Il entendoit si souvent parler de la cour du bon roi , qu'il lui prit une forte envie d'y aller ; il la témoigna au roi & à la reine , qui la blâmèrent , ne pouvant consentir à voir éloigner un enfant si aimable.

Mais le jeune Carados ne put souffrir la résistance qu'on lui faisoit , il en tomba malade de chagrin ; & son père & sa mère voyant qu'il empirait de jour à autre , se résolurent à le contenter. Ils lui firent un bel équipage , & après l'avoir embrassé mille fois , ils le laissèrent partir.

Je ne dirai point comment il fut reçu à la cour du bon roi , cela se doit entendre ; on lui fit cent caresses , & tout le monde étoit étonné de le voir si bien fait , si beau & si charmant.

Il acheva de se perfectionner dans cette cour , il fut à la guerre , & fit des actions si belles qu'on ne parloit que de sa valeur.

Il avoit dix-huit ans quand la fête du roi arriva ; c'étoit le jour de sa naissance , qu'il avoit accoutumé de célébrer avec beaucoup de splendeur.

Il tenoit une cour plénière , accordoit ordinairement tout ce qu'on lui demandoit. Son trône étoit élevé dans une salle prodigieusement grande , dont le devant qui donnoit dans la campagne , étoit fait en grande arcade , qui prenoit depuis le haut jusqu'en bas ; ainsi l'on pouvoit aisément voir ceux qui venoient ; & c'étoit-là qu'une belle assemblée entouroit le trône du roi.

Il avoit une fort belle femme qui étoit auprès de lui , avec un très-grand nombre de princesses & de dames.

On ne songeoit qu'à se réjouir , & tous les esprits étoient disposés à la joie. Carados brilloit dans cette assemblée comme la rose au-dessus des autres fleurs , quand on apperçut dans la plaine un cavalier sur un beau cheval blanc , à crins Isabelle , qui s'avançoit de la meilleure grâce du monde.

Etant assez près pour être discerné , on remarqua qu'il étoit vêtu de verd , ceint d'une magnifique écharpe , à laquelle pendoit une épée si brillante de pierreries , qu'on n'en pouvoit supporter l'éclat. Ce jeune homme étoit divinement beau ; cent boucles de cheveux blonds lui couvroient toutes les épaules ; il avoit une couronne de fleurs sur sa tête ; un air vif & gai animoit son

visage, & il alloit en chantant très-agréablement.

Quand il fut près de la salle, il descendit légèrement à terre, & les gens du bon roi, bien appris, emmenèrent son cheval & en eurent soin.

Il entra dans le lieu où étoit le bon roi d'une façon si agréable, qu'il attira les regards de toute l'assemblée; les dames surtout le trouvèrent charmant. Il s'avança vers le trône du bon roi avec une noble hardiesse, après avoir salué une si illustre compagnie.

Il se mit à genoux devant le roi, détacha son épée, & la mit à ses pieds. Sire, lui dit-il, je viens demander un don à votre majesté, j'espère de sa bonté qu'elle ne me le refusera pas en un jour si solennel.

Parlez, agréable étranger, lui répondit le bon roi; je ne refuse rien en un jour comme celui-ci, & ce ne seroit pas par vous, que je commencerois un refus qui ne m'est pas ordinaire: je vous donne ma parole que, quoi que vous demandiez, vous l'obtiendrez.

Cela étant, répliqua le jeune homme, je vous demande, sire, l'accollée pour l'accollée.

Que veut dire cela, s'écria le roi tout surpris ? Vous proposez une énigme , au lieu de demander une grâce : je ne vous entends point. Et lors le bon roi se tournant vers toute l'assemblée , il leur demanda s'ils favoient ce que ces paroles vouloient dire ; & lui ayant été répondu qu'on ne favoit ce qu'elles signifioient , il dit encore au jeune homme de s'expliquer mieux.

L'accollée pour l'accollée , répondit le jeune homme , ne veut dire autre chose , si ce n'est qu'il faut que quelqu'un de cette assemblée me coupe la tête avec mon épée que voilà.

A cette demande , l'assemblée fit une longue exclamation d'étonnement ; le roi en pensa tomber de son trône de surprise : la reine en fronça le sourcil d'horreur , & toutes les belles dames qui étoient avec elle en témoignèrent du chagrin.

Le bon roi voulut s'excuser de tenir une si barbare promesse , & dit qu'on l'avoit surpris ; mais le jeune homme obstiné tint ferme , & dit au roi que son honneur y étoit engagé. Le roi étoit dolent au possible ; il eut beau demander si quelqu'un vouloit faire cette horrible exécution , personne ne disoit mot , dont le roi étoit encore plus

fâché. En vain il témoignoit à ce jeune homme qu'il venoit troubler cruellement la joie de ce jour : il demeura inflexible à vouloir qu'on lui coupât la tête.

Enfin, Carados s'avança, & dit au roi qu'il lui étoit trop dévoué pour souffrir l'affront que ce jeune homme lui vouloit faire, par l'impossibilité qu'il croyoit avoir mise au don qu'il avoit accordé, qu'il étoit prêt de dégager sa parole.

Le jeune homme fit un sourire agréable, en regardant Carados, & lui dit qu'il étoit prêt à recevoir la mort. On apporta un billot, Carados tira la fatale épée, le jeune homme se mit à genoux, & tous les yeux étoient attentifs à un spectacle si étonnant, quand Carados sépara d'un coup la tête du corps, qui fit trois tours, & bondissant trois fois, elle alla se replanter sur son tronc, & le jeune homme se releva avec une disposition toute gaillarde.

Si on avoit été surpris de la demande qu'il avoit faite, on le fut bien plus de sa résurrection. Après de grands cris, un silence d'admiration tint long-temps tous les esprits comme enchantés.

Le bon roi fut fort aise de cette aventure, & le jeune Carados encore plus que lui,

de n'avoir commis qu'un meurtre innocent ; mais ce jeune homme se rapprochant gaiement du roi , se remit à genoux.

Sire, lui dit-il , je vous somme de me retenir le don que vous m'avez accordé. Et quoi, répliqua le roi, ne l'ai-je pas fait ? Non, sire, poursuivit-il, il n'y en a que la moitié. Je vous ai demandé l'accollée pour l'accollée, Carados me l'a donnée, il faut à présent que je la lui rende, & que je lui coupe la tête aussi.

A cette proposition tout le monde éleva la voix ; surtout on entendit mille cris féminins, qui sembloient s'opposer à une demande si barbare : le roi fut consterné, la reine & toutes les dames éperdues, l'assemblée troublée, tant on aimoit Carados : lui seul parut tranquille, & dit au roi qu'il étoit trop heureux de répandre son sang pour dégager son honneur.

Le jeune homme le regarda encore en souriant, & se tournant vers le bon roi : sire, lui dit-il, j'ai assez troublé le plaisir de cette fête ; ce seroit trop d'agitation pour un jour, je remets l'exécution de cette affaire d'aujourd'hui à un an, & je supplie tous ces princes & ces seigneurs de s'y trouver ; je reviendrai à pareil jour, pour

l'exécution de votre parole , & nous verrons si Carados aura autant de courage pour souffrir la mort , qu'il a eu de fermeté à me la vouloir donner.

Après cela on se mit à table , le banquet fut fort mélancolique , & tous les conviés étoient tristes pour le destin de Carados.

L'année se passa en des occasions de gloire pour ce prince ; il fit cent belles actions , & il fut le premier qui au bout de l'an se rendit dans la salle de l'assemblée ; tout le monde étoit consterné , & on avoit la vue incessamment attachée du côté de la campagne , espérant toujours que peut - être on ne verroit pas celui dont on craignoit tant l'arrivée.

Il parut enfin , monté sur le même cheval , avec son habillement verd , son écharpe , sa belle épée & sa couronne de roses ; il chantoit comme l'autre fois , & il fut du même air aux pieds du roi , lui demander l'accomplissement de sa parole. Le bon roi le pria vainement de s'en déporter ; & la reine , voyant que le roi ne gagnoit rien sur son esprit , vint avec toutes les dames le conjurer de laisser la vie à Carados , lui offrant la plus belle des nièces du roi , avec la moitié de son royaume ; mais les

prières & les larmes de la reine n'obtinrent rien.

Le seul Carados ne paroissoit point ému du péril qui le menaçoit ; il s'avança , d'une contenance assurée , vers le bon roi , & le pria de faire finir promptement une chose qui aussi bien étoit inévitable.

Le billot fut apporté & le prince tendit la gorge ; le jeune homme leva son épée , & la tint si long-temps en l'air , que Carados jetant sur lui des regards qui eussent attendri la cruauté même : achevez , lui dit-il , vous me donnez mille morts pour une.

A ces paroles le jeune homme haussa davantage le bras , & après cela il remit tranquillement son épée au fourreau , & tendit la main à Carados pour le relever. Levez-vous , jeune prince , lui dit-il , vous aviez donné en cent occasions des marques de votre courage ; je suis bien aise qu'on en ait vu une de votre fermeté.

Mille cris de joie furent poussés jusqu'au ciel , pour un succès si peu attendu. Le bon roi descendit du trône , & vint embrasser le jeune homme : la reine , les dames , toute l'assemblée paroissoient plutôt des personnes troublées que des personnes raisonnables.

Le festin fut rempli d'alégresse, & le jeune homme demanda à parler en particulier à Carados ; ils passèrent tous deux dans une galerie , où le jeune homme , après bien des caresses qu'il fit à Carados , lui apprit qu'il étoit le seigneur des Isles Lointaines , & qu'il étoit son père. A cette nouvelle le prince rougit , & son visage s'alluma de colère : il dit à l'enchanteur que cela n'étoit point vrai , qu'il vouloit noircir la réputation d'Isene la Belle , & que le roi son mari étoit son père. L'Enchanteur fut surpris de trouver un si mauvais naturel. Vous êtes un ingrat , lui répondit-il ; mais vous n'en êtes pas moins mon fils , c'est moi qui vous ai doué de tant de belles qualités qui vous font aimer de tout le monde. Ah ! Carados , j'ai peur que vous ne vous repentiez de la dureté que vous me témoignez.

Ils se séparèrent , & quelques jours après Carados , qui n'avoit pas cru être le fils de l'enchanteur , eut envie d'aller voir celui qu'il vouloit qui fût son père ; il prit donc congé du bon roi & de la reine , & fut trouver le mari d'Isene la Belle.

Il fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié par le roi & la reine ; & quand

il fut seul avec le roi , qui lui parloit de la crainte qu'il avoit eue pour sa mort , qu'un inconnu poursuivoit , Carados fut assez imprudent pour lui conter tout ce que l'enchanteur lui avoit dit.

Le roi , qui aimoit Carados avec une tendresse infinie , fut frappé de son récit , & l'affura que , quoiqu'il en fût , il ne l'aimeroit pas moins , qu'il le regarderoit toujours comme son fils & son successeur , & qu'il n'en auroit point d'autre ; mais qu'il falloit éclaircir le fait avec la reine , qui pouvoit bien avoir eu quelque galanterie avec le seigneur des Isles Lointaines.

On envoya chercher Isene la Belle , qui se pâma en entendant dire la vérité , & qui n'en parut que trop convaincue : elle ne s'amusa pas à la nier ; mais sa plus grande douleur étoit de se voir accusée & convaincue par son propre fils.

Le roi consulta Carados pour le remède qu'il y avoit à chercher à un si grand mal ; Carados dit que bien que la honte du roi eût été secrète , il falloit une vengeance d'éclat ; qu'il falloit donc que le roi envoyât chercher des ouvriers de toutes parts , & qu'il employât tous ses trésors à faire construire une tour d'une force imprenable ,

& que l'on enfermât la reine dedans avec une bonne & sûre garde.

Ce conseil plut au roi, & il fut exécuté ; en peu de jours la tour fut bâtie, & la reine fut enfermée dedans.

Après cela Carados, qui ne sentoit nul remords du traitement qu'il faisoit à sa mère, partit pour s'en retourner à la cour du bon roi.

Il n'étoit plus qu'à deux journées de la ville capitale de son royaume, quand il apperçut de loin, dans un pré, quelque chose de fort brillant, & en étant plus près, il connut que c'étoit des tentes, sur la plus élevée desquelles il y avoit une boule d'or, portant un grand aigle de même matière, qui sembloit s'élever vers le ciel.

Carados s'avança vers ces tentes ; il ne vit personne autour, il descendit de cheval & entra dans celle qui lui parut la plus belle. Il y avoit dedans un fort beau lit, dont les rideaux étoient relevés ; & sur ce lit une jeune personne, nonpareille en beauté, qui dormoit.

Le prince fut d'abord charmé de la vue d'un si aimable objet. Le premier moment fut donné à l'admiration, & le second à l'amour. Il aima sans pouvoir s'en défendre,

72 L'ENCHANTEUR.

& contre la coutume du temps des grandes passions, il fut hardi comme on l'est à présent ; il fut hardi aussitôt qu'amoureux.

Il mit au commencement un genou à terre, & prit une des mains de cette jeune fille, qu'il baïsa ; mais son audace augmentant, elle s'éveilla, & fut effrayée de se trouver entre les bras d'un homme qu'elle ne considéra pas d'abord : elle cria donc, & vouloit se jeter au bas de son lit, lorsqu'une esclave grecque sortit d'un cabinet & accourut ; elle tendit d'abord les mains à sa maîtresse pour l'aider ; mais jetant les yeux sur Carados, elle s'abandonna à une grande surprise.

Regardez celui que vous fuyez, dit-elle à sa jeune maîtresse, qui tourna la tête du côté du prince avec des yeux farouches ; mais ils s'adoucirent tout-à-coup ; & souriant ensuite d'une manière agréable : c'est Carados, dit-elle avec beaucoup de joie, c'est Carados.

Je suis sans doute Carados, répondit le prince, charmé de sa douceur. Mais comment me connoissez-vous ? Attendez un moment, reprit-elle, & courant dans un pavillon prochain avec son esclave, elle en revint incontinent, tenant un grand rouleau, qu'elle

qu'elle déploya : & elle fit voir à Carados son portrait.

Voilà votre portrait , lui dit-elle ; dès que je le vis , je vous aimai , & aussitôt que je vous aimai , je me destinai à vous , & j'obtins de mon frère que je n'aurois jamais d'autre mari. Nous allons à la cour du roi , où il va lui demander une épouse , & vous demander pour mon époux. Mon frère est le roi Candor , & je m'appelle Adelis.

Comme elle achevoit ces mots , le roi Candor , presque aussi beau que sa sœur , entra dans la tente. Adelis lui présenta Carados ; ils s'aimèrent dès lors comme frères , & s'en allèrent ensemble à la cour du bon roi.

On y fut charmé de la bonne mine & de la beauté du frère & de la sœur ; le bon roi présenta toutes ses nièces au roi Candor ; il choisit la plus aimable qu'il épousa.

L'on alloit célébrer le mariage de Carados & d'Adelis , quand il arriva un messager de la part du roi , qu'il croyoit son père , qui le mandoit en toute diligence. Il partit , laissa la belle Adelis , & promit un prompt retour ; mais ne fait-on pas que les choses qui dépendent du destin ne sont pas en notre puissance ?

Quand Carados fut arrivé , le roi lui dit

Tome VI.

D

qu'il étoit dans une peine étrange ; qu'on entendoit toutes les nuits dans la tour d'Isene la Belle des mélodies charmantes, & que apparemment l'Enchanteur prenoit soin de la divertir dans sa captivité.

Il ne se trompoit pas ; le seigneur des Isles Lointaines avoit été au désespoir de ce qu'on faisoit souffrir à la reine pour l'amour de lui, & voulut lui en adoucir la rigueur par de continuelles témoignages d'amour. Il avoit pris douze belles filles, qu'il mit auprès d'elle ; il eut des hommes bien faits, & composa une cour agréable ; il eut les meilleurs musiciens qu'il y eût alors, de bons danseurs, d'excellens comédiens ; elle avoit la comédie trois fois la semaine, l'opéra les autres nuits, ou des fêtes très-agréables avec des festins splendides.

Il trompoit ainsi le temps qu'on vouloit faire passer à la reine avec tant d'ennui : & il accompagnoit tous ces plaisirs de celui de sa présence.

Carados se douta bien que son amour le faisoit agir. Il dit au roi qu'il falloit le surprendre, & que la chose seroit aisée, puisqu'il ne s'en mésoit pas.

Il alla la nuit même à la tour, quand il crut que tout y étoit occupé par le plaisir

de quelque fête ; il entra sans bruit , & se coula secrètement avec des gardes ; il se rendit maître de la personne de l'Enchanteur , & quand il fut pris , ses charmes n'eurent plus de vertu.

Isene la Belle fut d'abord si effrayée , qu'elle n'eut pas la prudence de cacher sa passion , & un long évanouissement acheva de la trahir.

L'Enchanteur fut mené devant le roi , qui voulut le faire mourir : mais Carados lui représenta qu'il ne seroit pas assez puni , & qu'il falloit le tourmenter d'une peine ignominieuse. Après qu'il y eut bien pensé , il s'avisait qu'il falloit le faire souffrir en son amour , & que rien ne seroit plus cruel pour lui , que de le condamner à la même destinée qu'avoit eue le roi. On lui donna donc durant trois nuits différentes une esclave , en qui une savaute fée avoit mis la ressemblance d'Isene la Belle. Il ne pouvoit se garantir de ce piège , son savoir & son art lui devenoient inutiles étant sous le pouvoir d'autrui.

Il se consolait dans ses cachots , croyant avoir la reine auprès de lui. Il souffroit seulement des rigueurs qu'elle ressentoit , & dont il se croyoit la cause. Dans le temps

qu'il lui disoit les choses les plus sensibles, les plus délicates & les plus passionnées, la fée démasqua l'esclave. Elle parut avec ses traits naturels, il connut sa faute & la tromperie qu'on lui avoit faite.

Rien ne peut être comparable à la douleur du seigneur des Isles Lointaines ; on le laissa ensuite aller sans lui faire promettre de ne plus voir Isene la Belle, & par malheur on oublia ce point qui étoit le plus important.

On le laissa vivre, afin de lui laisser une honte éternelle de son infidélité ; il la sentit bien, & se transporta dans la tour auprès d'Isene la Belle, à qui on avoit ôté toute son aimable compagnie.

Il l'aborda, le teint pâle, les cheveux négligés, les yeux baissés, sans avoir pour toute parole que des soupirs pressés, qui sortoient avec une expression de douleur, qui eût attendri une âme moins intéressée en sa peine, que celle d'Isene la Belle.

Elle le regardoit tristement ; & quand il fut revenu de sa confusion, il lui conta avec mille sanglots le supplice où l'on avoit soumis son amour. Isene en pâlit à son tour, & trop vivement offensée contre le cruel Carados : Est-il possible, s'écria-t-elle, que

ce soit notre fils ! qu'il meure , je ne le connois plus. Mais non , reprit-elle , qu'il souffre comme vous avez souffert.

Après cela ils se concertèrent , & le lendemain la reine envoya chercher Carados , lui mandant qu'elle lui vouloit parler. Il se rendit auprès d'elle , il la trouva ses cheveux épars ; elle lui dit qu'elle ne croyoit pas qu'il vînt sitôt , qu'elle s'alloit dépêcher de se coiffer , mais qu'il ouvrît son armoire , & qu'il lui donnât un beau peigne d'yvoire qu'on lui avoit envoyé de Rome.

Carados voulut obéir , il ouvrit l'armoire ; mais à peine avançoit-il la main , qu'un serpent le piqua au bras , & y fit trois tours avec son corps. La piquûre fut si douloureuse , que Carados , poussant un grand cri , se laissa tomber à terre.

Les gardes accoururent & l'emportèrent au palais. On fit venir tous les gens experts en chirurgie , on ne put le guérir , ni lui arracher du bras ce cruel serpent.

Les nouvelles de cet accident parvinrent bientôt aux oreilles de tout le monde , & surtout à la cour du bon roi , où tout le monde en eut de la douleur : mais rien ne fut comparable à celle de la belle Adelis , qui partit aussitôt , avec le roi Candor son

frère, pour aller voir son malheureux amant.

Elle se mit en chemin, tandis que Carados souffroit des peines véhémentes. Il étoit dans son lit, où rien ne le soulageoit ; il languissoit & dépérissoit sous la rigueur de son mal.

Un soir qu'il étoit plus abattu que de coutume, voici qu'on lui vint dire qu'il venoit d'arriver un messager de la part d'Adelis. Il se troubla à ces paroles, il commanda qu'on le fit entrer, & quand il fut auprès de lui, il eut toujours la tête tournée du côté du mur, afin qu'il ne le vît pas si défait & si changé.

Le messager lui dit qu'Adelis & le roi Candor arriveroient le lendemain ; il en parut satisfait, & le congédia. Quand il se vit tout seul, il se tourna vers son page, & le pria d'aller bien fermer la porte par derrière ; après quoi il lui demanda s'il avoit bien de l'amitié pour lui ; le pauvre page, en pleurant, lui protesta qu'il l'aimoit tant, qu'il lui donneroit sa vie s'il en avoit besoin.

Carados parut un peu réjoui à cette assurance ; il se fit habiller comme il put, lui commanda de prendre ses pierreries & les outils dont ils auroient besoin : cela fait, ils descendirent tous deux dans le jardin, &

firent un trou à la muraille, qui donnoit dans une forêt; Carados lui-même travaillant de son bon bras.

Quand ils furent dans la forêt, ils marchèrent plus de trois jours sans se reconnoître, se nourrissant pauvrement de ce qu'ils trouvoient. Enfin ils apperçurent un hermitage, qui étoit agréablement situé au bord d'un petit ruisseau, avec un joli jardin, plein de fruits & de légumes.

Un hermite blanc sortoit de la chapelle; Carados l'aborda & lui conta son infortune, dont le père avoit déjà entendu parler, & le pria de le cacher, & de trouver bon qu'il passât avec lui les restes de sa douloureuse vie.

Le bon hermite lui promit le secret, & fut acheter deux habits blancs pour Carados & pour son page; & il fut si bien caché sous cet affublement, que jamais personne ne le connut, non pas même les gens que le roi avoit envoyés après lui pour le chercher, & qui le virent & le prirent pour un hermite.

Cependant le roi Candor & sa sœur arrivèrent où ils croyoient trouver Carados, & dès aussitôt Adelis se fit mener à la chambre où il demeuroit; on trouva la porte fermée:

D iv

on heurta, & l'on dit qui c'étoit qui vouloit entrer, mais mot.

La belle Adelis, surprise, parla elle-même : ouvrez, ouvrez, ami, disoit-elle, c'est votre Adelis qui est ici; mot encore. Enfin, Candor impatient, fit enfoncer la porte, & on ne trouva rien, ni dans la chambre ni dans le lit. Qui fut bien surprise, ce fut la pauvre Adelis : elle pleura, elle s'arracha les cheveux; & le roi Candor voyant une douleur si vive, jura de ne cesser point de courre le pays durant deux ans, jusqu'à - ce qu'il eût trouvé son bon ami Carados. Il s'en alla donc tout seul par le monde; il s'informoit partout de celui qu'il cherchoit, & il n'en apprenoit point de nouvelles. Le temps qu'il avoit prescrit à sa quête s'écoula insensiblement; sa douleur lui étoit toujours nouvelle, & il revint, plein de désespoir, dans le royaume du roi qui passoit pour le père de Carados.

Il sentoît quelque consolation de revoir sa sœur; & il étoit un jour dans une forêt, où trouvant un ruisseau agréable, il descendit de cheval pour se reposer & pour éviter les grandes chaleurs.

Il marcha quelque temps pour trouver un lieu commode, & il en avoit rencontré un

très-agréable, quand il entendit le son d'une voix triste qui se plaignoit amèrement. Il s'arrêta, & fut étrangement surpris de connoître, par les paroles qu'on proféroit, que c'étoit Carados lui-même qui se plaignoit.

Sa joie étoit si grande, qu'il doutoit encore s'il ne se trompoit pas ; mais s'avancant doucement, il vit un homme vêtu de blanc, couché sur le bord de l'eau ; & il auroit cru à la figure de son habit que c'étoit un hermite, s'il n'eût pas remarqué le bras au serpent hors de la manche.

A cette vue le roi Candor fit un grand cri, & se jeta tout éperdu au cou de son ami.

Jamais confusion ne fut égale à celle de Carados, de se voir ainsi découvert ; il pleura de honte & de tendresse. Candor l'embrassa mille fois sans pouvoir parler : les grandes joies sont muettes. Enfin, la parole leur vint à tous deux, & ils s'expliquèrent comme font deux amis qui s'aiment sincèrement.

Après bien des reproches légitimes du côté de Candor, & de mauvaises excuses de la part de Carados, Candor obtint de lui qu'il l'attendrait là sans s'enfuir comme il avoit déjà fait, & il lui promit qu'il seroit de retour avant six jours.

D v

Après avoir pris ces assurances, le bon roi Candor quitta son ami, & fut en toute hâte chez le roi, à qui, sans rien dire autre chose, il demanda la permission d'aller voir Isene la Belle.

Quand il l'eut, il monta à la tour, & fit à Isene une peinture touchante de l'état malheureux où il avoit trouvé Carados, & la conjura, par les tendresses du sang, d'oublier les offenses qu'il lui avoit faites, & de le vouloir guérir ; & comme il vouloit réussir à toucher & à persuader la reine, il la conjura même, par le seigneur des Isles Lointaines, de lui accorder ce qu'il lui demandoit.

Isene la Belle avoit eu le temps d'adoucir sa colère. Elle répondit au roi Candor qu'elle voudroit bien guérir son fils ; mais que le seul remède qu'on y avoit mis lui paroissoit impossible, puisqu'il falloit trouver une pucelle, qui fût aussi constante que belle, qui voulut souffrir pour Carados. Après cela Isene lui dit la cérémonie du reste du remède.

Candor rêva un peu ; & ayant remercié la reine il la quitta, & fut trouver la belle & triste Adelis. Elle fut transportée de joie de revoir son frère : elle lui demanda s'il

n'avoit point eu de nouvelles de Carados ? Il lui répondit qu'il l'avoit trouvé ; mais dans le plus pitoyable état du monde ; & enfin, qu'il y avoit aussi un remède , mais difficile pour le guérir. Elle voulut savoir avec empressement de quoi il étoit question.

Ma sœur , lui dit-il , il faut trouver une pucelle qui ait autant de fidélité que de beauté , qui veuille souffrir pour lui. Ha ! dit - elle , pucelle suis ; je suis fidelle ; mais de beauté , je ne fais s'il y en aura à suffisance : n'importe , continua-t-elle , éprouvons ce qui est en moi.

Alors ils donnèrent tous les ordres nécessaires pour faire porter ce qu'il falloit à l'hermitage , & le frère & la sœur s'y acheminèrent.

Quand la belle Adelis fut devant son amant , il baissa la tête , & se couvrit le visage pour cacher son horrible changement ; il étoit tel , que l'œil d'une amante le pouvoit méconnoître , si ce cas pouvoit arriver. D'aussi loin qu'elle le vit , elle courut l'embrasser , & elle fut si saisie , qu'on crut qu'elle en mourroit.

Enfin , on dit à Carados en partie de quoi il s'agissoit ; car s'il eût su le péril où Adelis

D vj

s'exposoit, il l'aimoit trop pour y avoir jamais consenti.

On fit porter deux grandes cuves, l'une pleine de vinaigre, & l'autre pleine de lait, qu'on mit à trois pieds l'une de l'autre. Carados devoit se mettre dans celle de vinaigre, & Adelis dans celle de lait. La princesse se hâta elle-même de déshabiller Carados ; (cet emploi lui étoit bien doux,) & quand il fut dans la cuve, elle se mit promptement dans l'autre. Le serpent qui étoit au bras de Carados, & qui haïssoit le vinaigre, devoit se détacher de son bras, & sauter dans la cuve de lait qu'il aimoit fort, & devoit s'attacher au sein d'Adelis.

Le roi Candor étoit au milieu des deux cuves, son épée en l'air, pour frapper le serpent dans le temps qu'il s'élancerait.

La fidelle Adelis avoit le bout du sein hors de la cuve, & appeloit tendrement le serpent ; & voyant qu'il ne venoit pas assez tôt, selon ses desirs, elle se mit à chanter ces paroles, d'une voix charmante :

Serpent avise mes mamelles,
 Qui sont tant tendrettes & belles ;
 Serpent, avise ma poitrine,
 Qui plus blanche est que fleur d'épine.

A cet aimable chant, le serpent ne fit qu'un bond pour s'élancer dans la cuve de la princesse, & se prit au bout de son sein. Le roi Candor ne fut ni assez prompt, ni assez adroit, & croyant couper en deux le serpent, il emporta avec sa tête le bout du sein de sa sœur ; le serpent mourut. Mais Adelis fut en grand danger ; son sang eut bientôt changé le lait en une pourpre vermeille : elle s'évanouit, & le bon hermite, qui connoissoit la vertu des simples, en eut bientôt mis sur sa blessure qui étanchèrent son sang, & peu après elle fut guérie.

Carados étoit si touché à ce spectacle, qu'il ne sentoit pas la joie de son soulagement (tout véritable amant doit être de même) ; il faisoit des cris horribles dans sa cuve ; mais on ne l'écoutoit pas : & par l'ordre du roi Candor, on le mit dans un bain, comme l'avoit ordonné Isene le Belle. Il en sortit plus beau qu'il n'avoit jamais été, en un mot, le plus charmant de tous les hommes, & le plus désirable pour amant.

En cet état il s'alla présenter à Adelis ; qui ne pouvoit assez remercier la bonne fortune qui avoit délivré Carados d'un mal si terrible. Il y avoit même dans cette guérison des circonstances qui étoient d'un prix

& d'un goût infini pour Carados, (peu de dames auroient les qualités requises pour finir un tel mal.)

La joie étoit grande, & elle fut bientôt répandue jusques dans la cour du bon roi, qui s'appareilla pour venir à la solennité du mariage de Carados & d'Adelis.

Dès que Carados fut arrivé chez le roi, qu'il aimoit comme son père, il demanda la liberté de sa mère, elle lui fut accordée; il vola plein de joie à la tour, se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, la mena au roi, qui la trouva si charmante qu'il résolut de se remarier avec elle. Mais il n'en eut que la volonté, sa mort subite lui en ôta le pouvoir.

Carados fut couronné, & le bon roi étant arrivé avec la reine, on fit le mariage de Carados & d'Adelis; ce ne furent que magnificences, que jeux, que fêtes. Isene la Belle y étoit si belle, qu'on doutoit qui remporteroit l'avantage d'elle ou d'Adelis.

Un inconnu eut tous les prix, & charma toute la cour par sa bonne mine; il avoit un bouclier d'or; & s'avancant vers le bon roi & le roi Carados, il leur dit que la boucle de son bouclier avoit une telle vertu, qu'elle remettoit tout ce qui manquoit, &

que s'il plaisoit à Adélis d'en faire l'épreuve, il lui remettroit le bout du sein. Elle eut quelque peine à s'y résoudre, par modestie; mais Carados lui ayant défait les agraffes de sa robe, elle fit paroître le plus beau sein du monde. L'inconnu en approche la boucle de son bouclier, qui s'y prit tout aussitôt, & voilà un joli bout d'or qui se fait au sein de la reine, & on l'appela depuis la reine au bout du tétou d'or.

Cet inconnu se fit reconnoître pour le seigneur des Isles Lointaines, père de Carados; on lui fit grande fête. Il demanda Isene la Belle pour femme, on la lui accorda. Il étoit bien juste de récompenser un si long amour, si ardent & si fidelle. Ces quatre époux vécurent dans un bonheur perpétuel.

Par différens chemins on arrive au bonheur,
Le vice nous y mène, aussi bien que l'honneur:
Témoin ce que l'on voit en Isene la Belle,

Après des tourmens mérités,
Elle eut mille prospérités.

Et la sage Adélis, si tendre & si fidelle,
Long-temps persécutée à tort,
Jouit enfin d'un pareil sort.

Aveugle Déesse, fortune trop cruelle!
Accordez mieux tout ce qui vient de vous;
Accablez les méchans d'une peine éternelle,
Donnez aux vertueux le bonheur le plus doux.

TOURBILLON.

C O N T E.

AU temps jadis, il y eut un roi dans le pays d'Arménie, qui se trouvant veuf, & ayant perdu une belle princesse qu'il aimoit tendrement, prit une espèce d'aversion pour toutes les autres femmes, & refusa tous les partis qu'on lui présenta.

Uliciane, reine du promontoire merveilleux, célèbre par sa beauté, & plus encore par sa science, tenta plusieurs efforts inutiles pour obliger ce roi à l'épouser. Elle descendoit en droite ligne d'Ulisse & de Circé, & le savoir de cette fameuse fée étoit venu jusqu'à elle de mère en mère.

Elle avoit ses raisons pour souhaiter d'épouser le roi d'Arménie : elle avoit connu par ses livres qu'une petite fille qu'il avoit feroit tout le malheur de sa vie, & l'empêcheroit d'être aimée de l'homme du monde qu'elle aimoit le plus. Cette connoissance l'obligea à mettre tout en œuvre pour venir

à ses fins ; elle ne vouloit être reine d'Arménie que pour avoir entre ses mains Pretintin ; c'est ainsi que s'appeloit la petite princesse : & Uliciane favoit que si elle la faisoit mourir avant que cet enfant eût atteint sa quatrième année , rien ne troubleroit la félicité de sa passion amoureuse.

Est-il rien d'impossible à une fée , où plutôt à une femme qui aime ?

Uliciane se trouva un jour dans une forêt où le roi chassoit ; elle avoit un train magnifique , ses pavillons étoient dressés : ils brilloient d'un éclat extraordinaire. Le roi fut fort surpris d'une telle rencontre ; il favoit trop l'usage de la civilité ; pour ne pas aborder cette princesse. Il la trouva belle ; mais il fut insensible jusqu'au premier morceau qu'il mangea. Elle le pria de s'arrêter quelques momens dans ses tentes ; elle lui fit un repas délicieux , & ce pauvre prince se trouva pris & si charmé d'Uliciane , qu'il lui proposa de l'épouser , sans attendre plus long - temps. Elle ne se fit point prier , comme l'on peut croire , & jamais noces de cette importance ne se firent avec moins de cérémonie.

Il ne fut pas difficile à Uliciane de conserver l'empire qu'elle avoit sur l'esprit du

roi. Elle caressa fort la petite Pretintin, qui étoit passionnément aimée de son père ; aussi étoit-elle la plus aimable créature qu'on pouvoit voir.

Tous les dons de beauté étoient répandus sur sa personne.

Elle approchoit de ses quatre ans , c'étoit le terme prescrit par les destinées , & si elle le passoit , il devoit être fatal à l'amour d'Uliciane. Quand cette fée se confia à son favori , qui étoit le ministre de toutes ses volontés , il se nommoit Arrogant , elle lui donna la petite princesse d'Arménie , lui commanda de lui attacher une pierre au cou , & de la noyer , appréhendant que s'il la faisoit mourir d'une autre manière , on n'eût quelque marque de son trépas.

Arrogant se chargea volontiers d'une si cruelle commission. Il prit Pretintin , & la mena près d'un fleuve ; il la posa à terre pour chercher un caillou ; & les caresses charmantes qu'elle lui faisoit n'adoucirent point un naturel si sanguinaire.

A peine fut-elle sur le bord de l'eau , qu'il s'éleva une espèce d'orage , avec un grand tourbillon ; & quand Arrogant voulut prendre Pretintin pour la noyer , il ne la trouva plus , & la chercha inutilement.

Il se flatta que le vent l'auroit jetée dans le fleuve , & que le courant de l'eau l'auroit emportée.

Il retourna vers Uliciane , & lui dit qu'il avoit exécuté ses ordres.

Cependant la petite Pretintin se trouva dans un palais superbe , où elle fut élevée jusqu'à l'âge de huit ans ; mais Uliciane voyant qu'elle n'avançoit guères dans le bonheur de ses amours , son amant ne l'ayant aimée que peu de temps , fut épouvantée de voir que la certitude de son art lui manquoit pour la première fois de sa vie ; son bonheur devant être fondé sur la mort de Pretintin.

Elle fut très - agitée d'un mécompte si étonnant ; elle consulta de nouveau ses livres , & sentant son malheur sans le comprendre , elle étudia tant & si bien , qu'elle vit clairement qu'il falloit que Pretintin ne fût pas morte. Elle fit revenir Arrogant , & sans l'intimider , elle voulut en tirer la vérité par douceur.

Il lui avoua tout , & lui conta comment la chose s'étoit passée , ne sachant ce qu'étoit devenue Pretintin. Cet aveu lui suffit ; & étant allée trouver le docte Prothée , elle fut que la princesse d'Arménie étoit au

pouvoir de son amant ; mais qu'elle ne la pourroit ôter de son palais , que par le moyen du plus beau garçon du monde ; où le trouver ? voilà ce qui l'inquiétoit. Elle se mit en campagne , & pria quelqu'une de ses amies , qui possédoit les dons de féerie , d'en faire de même.

Tant fut couru , qu'elle fut qu'il y avoit en France le plus beau prince qui eût jamais été. C'étoit peu que la beauté , quoiqu'elle fût charmante ; il devoit encore par mille & mille perfections se rendre un jour la merveille du monde.

Uliciane se transporte à Paris , va jusqu'au lit royal ravir ce beau prince endormi ; il avoit dix ans ; elle le porte près du palais qui renfermoit l'aimable Pretintin. La fée répandit dans toute son enceinte du jus de pavot , hors dans la chambre de la princesse. Elle avoit accoutumé de ne faire qu'un somme , & pour la première fois de sa vie , elle s'éveilla aussitôt que le jour parut.

Inquiète , elle saute à bas de son lit , elle va dans tout le palais , où tout étoit paisible ; elle en sort ; les portes en étoient ouvertes , & il n'y avoit point de gardes. Elle court comme une petite insensée , &

ne s'arrêta que par la rencontre qu'elle fit d'un jeune prince aussi beau qu'elle. Ils se regardèrent avec une joie brillante dans les yeux ; & se tendant les bras , comme s'ils se fussent connus , ils s'embrassèrent , & sembloient déjà , avec leurs petits bras , former une chaîne qui devoit les attacher ensemble pour toute leur vie.

Après de longues caresses , ces aimables enfans se promenèrent au bord de la mer ; appercevant une petite barque peinte de toutes couleurs , ils la trouvèrent si jolie , que se tenant tous deux par la main ils fautèrent dedans.

A peine ce léger fardeau fût-il dans la petite barque , qu'elle partit avec grande vitesse , & eut bientôt gagné les côtes d'Arménie. Le roi & la reine étoient sur le port , & reçurent ces aimables princes. La reine s'étoit fait un mérite auprès de son mari de la délivrance de la petite princesse ; & comme il avoit été au désespoir de sa perte , il étoit ravi de la retrouver. Il croyoit ne la devoir qu'à l'affection d'Uliciane , qui l'avoit recouvrée par son grand savoir ; aussi la lui confia-t-il. Elle lui fit accroire qu'un nouveau malheur menaçoit Pretintin , s'il ne lui en laissoit pas la garde,

La reine avoit fait faire un palais , qui n'étoit séparé du sien que par un jardin ; ce fut là qu'elle renferma Pretintin , qu'elle haïssoit à la mort , par l'indifférence que son amant avoit pris pour elle. Elle résolut de l'en punir par tous les supplices imaginables ; & pour mieux les lui faire sentir , elle fut bien aise de voir allumer une vive flamme dans les cœurs innocens de Pretintin & du beau Nirée : le petit prince s'appeloit ainsi.

Il y avoit dans ces jeunes cœurs une préparation fatale pour ce que désiroit la fée. Un fond de tendresse infinie en faisoit les caractères. Elle voulut affliger Pretintin en la personne de son petit amant , & fut ravie qu'ils s'aimassent éperduement , pour les faire ensuite souffrir davantage.

Elle mit le beau Nirée sous la garde d'Arrogant son favori , & une fois tous les jours il voyoit la princesse d'Arménie , parce qu'elle savoit bien que se voir & s'aimer étoit pour eux la même chose , & qu'elle vouloit qu'ils se vissent , afin qu'ils s'aimassent mieux.

Cette manière de faire dura jusqu'à ce que Pretintin eût quinze ans , & le prince

dix-sept ; & ils s'aimèrent tant , qu'on ne pouvoit pas aimer plus.

Le roi s'ennuyoit fort de voir aussi peu souvent sa fille ; elle ne paroissoit que les jours de fêtes , & aux plaisirs d'éclat. Bien des rois la demandèrent pour femme ; mais on les refusa toujours. La reine amusoit le roi ; elle lui disoit que le destin de sa couronne étoit attaché à celui de sa fille ; elle lui faisoit ainsi cent contes à dormir debout.

Une fois que le beau Nirée vint chez la jeune Pretintin , elle le vit triste , & connut qu'il avoit pleuré ; les traces de ses larmes étoient encore sur ses belles joues , semblables à la rosée qu'on voit le matin sur les fleurs.

Qu'avez-vous , lui dit-elle , avec un empressement naturel ? Que vous est-il arrivé ? Ne seriez-vous pas heureux chez mon père ? & vous manque-t-il quelque chose ? Je vous vois , lui répondit-il , & je suis heureux tant que je vous vois. Et comment êtes-vous , quand vous ne me voyez pas ? Jusqu'ici , lui dit-il , je pensois à vous quand je ne vous voyois pas , & j'étois toujours content en y pensant ; mais depuis quelques jours , Arrogant me fait tous les soirs aller

dans un lieu qu'on appelle l'Isle Funeste : j'y trouve un monstre à combattre , je le vaincs. On ne m'étonne point par ces travaux , j'occupe ma valeur à cela. On rend ma vie misérable par mille indignités , que j'aurois honte de vous dire ; mais le plus grand de tous mes maux , c'est qu'on me menace que je ne vous verrai plus. Ce dernier mot fut coupé par des sanglots ; Nirée se mit à pleurer , & Pretintin ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Elle l'affura fort qu'elle parleroit au roi & à la reine , & qu'elle les prioit de ne point les séparer ; mais le lendemain son désespoir fut extrême , quand elle ne vit point de tout le jour le beau Nirée : ah ! dit-elle , c'est est fait , je ne le verrai plus.

Elle ne voulut point souper ; & congédiant toutes ses filles , elle commanda qu'on la laissât seule , ne faisant que s'affliger , & pensant comme elle pourroit faire pour avoir des nouvelles de Nirée. Elle n'avoit pu voir le roi , & la reine l'avoit grondée du soin qu'elle avoit marqué.

Que faire donc ? Elle pensoit & repensoit , lorsqu'elle entendit un vent impétueux ; les fenêtres de son appartement en tremblèrent , & celles de sa chambre s'ouvrirent. Elle fut effrayée ,

effrayée, & pensa crier, quand elle vit entrer un fort beau jeune homme. Il étoit grand, d'une taille surprenante; il avoit dans les yeux une activité éblouissante, l'action vive. Je viens vous offrir mes services, belle princesse, lui dit-il; ce ne sont pas les premiers que je vous ai rendus: me reconnoissez-vous? Non, lui dit-elle, je ne fais qui vous êtes; & quand je vous aurois vu, je ne me souviens que de Nirée. L'aveu est franc, reprit-il; mais je vous aime aussi-bien que Nirée. A quoi cela vous peut-il servir, reprit-elle? A vous aimer, répliqua-t-il, sans se chagriner autrement. Ne savez-vous pas, poursuivit-il, qu'aimer est le premier plaisir? Je vous vis l'autre jour dans une place publique, je vous vis belle; & vous me plûtes si fort, que bien que je sois naturellement volage, je crus que je vous aimerois long-temps. Vous me paraissez singulier dans vos expressions, dit-elle en l'interrompant: ne puis-je savoir qui vous êtes? Je vais vous satisfaire, reprit-il.

Je suis Tourbillon, d'une nature presque toute divine. Mon père est Zéphyr; je ne suis pas né de Flore, je sors d'un mariage clandestin, que mon père fit avec une des filles d'honneur de la princesse Félicité. Ne prenez

pas garde à ce défaut de ma naissance , je n'en suis pas moins fils d'un dieu.

Mon père me donna l'empire des airs comme il l'a ; & me voyant léger & impétueux dans mes mouvemens , il accommoda ma fortune à mon humeur . Ma domination me suit en tous lieux ; mon palais est fort beau , je l'emporte toujours avec moi ; & mes sujets , que le vulgaire nomme des atômes & des petits corps , gouvernent les cœurs des hommes , & lient leur inclination. Ne vous étonnez donc pas , si ayant un peuple si galant , je suis d'un naturel si amoureux.

Vous ne sauriez croire quelle commodité c'est que de porter ainsi sa maison & tout son équipage avec soi. Je change de climats suivant les saisons , & je suis dans un printemps continuel , tantôt au sommet des montagnes , tantôt dans les plaines. Je pose mon palais dans les forêts , au bord de la mer , quand la fantaisie m'en prend ; je cours d'un bout du pôle à l'autre , j'habite une fois les Indes , je vais en Asie , je revole en Europe ; & toujours faisant de nouvelles amours , je ne m'arrête qu'autant de temps qu'elles durent , & c'est bien peu.

Mon état , mon palais , & mes sujets ,

font invisibles aux mortels autant qu'il me plaît. Ce qu'on appelle un épais Tourbillon enveloppe tout mon empire. C'est de-là que j'ai pris mon nom ; & quand on en voit , c'est que je les transporte d'un lieu à un autre.

Je ne paroïs qu'avec éclat ; mon abord est peu secret ; j'aime le bruit , & qui m'ôteroit le tintamare qui m'accompagne , m'ôteroit la vie. Je vais & je viens incessamment. La beauté m'attire : les belles aiment les gens de mon caractère. J'ai aussi plusieurs enfans , qui ont toutes mes mauvaises qualités , & qui n'ont point les bonnes ; car si je suis volage pour mes maîtresses , je ne suis pas de même pour mes amis , je les aime avec attachement , & n'ai rien qui ne soit en leur pouvoir ; je les sers avec une vivacité extrême : ces sortes de cœurs sont rares. J'ai déjà pris soin de vous , & c'est moi qui vous ai dérobée à la fureur d'Uliciane.

Alors Tourbillon lui fit le récit que j'ai déjà fait ; & la princesse Pretintin , épouvantée de la fureur de sa belle mère , parut reconnoissante des obligations qu'elle avoit au fils de Zéphyr.

La reine vous aime donc , continua-t-elle , & vous ne l'aimez plus ? Non , reprit

le prince de l'air , après des faveurs peu désirées & trop-tôt obtenues , je l'abandonnai ; mais si vous le voulez , je pense que je vous aimerai constamment.

Ah ! je vous prie , ne parlons point d'amour , répliqua Pretintin , je ne veux point du vôtre , celui de Nirée fait tout le charme de ma vie ; soyez mon ami solide , vous pouvez me servir encore contre les mauvais desseins d'Uliciane. Mais comment pourrai-je vous appeler à mon secours , puisqu'on ne fait jamais où vous êtes ? Voilà , lui dit-il , une trompette parlante ; quand je serois au bout du monde , appelez-moi , je viendrai. Mais ne vous en servez qu'au besoin , continua-t-il ; car quoique cette trompette n'ait qu'un demi pied de long , le son qui en sort est si terrible , que les peuples effrayés tomberoient d'épouvante à l'entendre : le cor d'Astolphe n'étoit qu'un fausset auprès. Mais si vous le voulez , belle Pretintin , je demeurerai auprès de vous , je vous garderai le jour & la nuit ; j'ai le secret de me rendre invisible. Invisible ! s'écria-t-elle , hé comment ? En mettant mon petit doigt dans ma bouche , reprit-il , & vous l'allez connoître. Il disparut en disant cela ; & Pretintin s'effrayoit , quand il eut l'audace ,

de prendre un baiser , dont elle fut extrêmement irritée : elle fuyoit sans savoir où. Vous êtes bien hardi , lui dit-elle , laissez-moi ; & tendant les mains , elle sentit qu'elle le touchoit. Reprenez votre figure , continua-t-elle ; allez - vous - en , que je ne vous voie jamais , je ne veux plus de vos services ; Nirée & moi serons malheureux , je le vois bien. Non , ma belle princesse , reprit-il en se montrant , je viens de faire ma dernière fonction d'amant auprès de vous , & puisque vous ne le voulez pas , je ne serai que votre ami , & celui de Nirée : vous verrez que je puis vous faire de sensibles plaisirs. Je vous quitte , & je vais trouver une des femmes du Mogol , avec qui j'ai un rendez - vous à minuit sonnant. Je compte donc sur votre amitié , lui dit Pretintin , & je ne suis plus fâchée. Mais ne sauriez-vous me dire où est Nirée , & ce qu'il fait ? Je l'ignore , reprit Tourbillon ; demain , en ouvrant votre fenêtre , vous en saurez des nouvelles. Adieu , je vous donne le bon soir.

Pretintin le vit partir avec quelque espérance qu'il opposeroit son pouvoir à celui d'Uliciane , & qu'il pourroit la secourir. Elle se coucha un peu plus tranquille , elle

dormit mieux qu'elle ne le devoit faire ; & le matin , quand elle fut éveillée , elle courut à sa fenêtre , & l'ouvrit. Elle fut fort étonnée de n'y voir que trois boules de neige , avec une goutte de sang sur chacune. Elle frémit ; & les considérant de plus près , elle vit , dans la goutte de sang qui étoit sur la première , l'Isle Funeste telle que Nirée la lui avoit dépeinte ; elle le vit combattre contre un dragon ailé , qu'il tua. Dans la seconde , elle vit le cruel Arrogant qui le livroit entre les mains d'Uliciane , & qui le jetoit dans de profondes ténèbres. Et dans la troisième , le sang s'épanchant forma distinctement ces lettres : Vous l'avez perdu pour un an , aucun secours ne peut vous le rendre , patientez.

La pauvre princesse s'évanouit à cette lecture ; & après être revenue à elle , elle pleura long-temps , & se résolut tout doucement à suivre le conseil qu'on lui donnoit : ce qui fit enrager la fée quand elle la vit si tranquille.

Il étoit vrai qu'Uliciane avoit tiré le beau Nirée de l'Isle Funeste , non pas pour un an , mais croyant le perdre pour toujours ; & c'étoit son dessein. Elle le mena fort loin ; s'arrêtant entre de grandes montagnes ,

elle lui montra deux chemins : C'est-ici , lui dit-elle , où nous devons nous séparer , choisissez de ces deux chemins ; l'un mène dans le chemin de la Nuit , & si vous le prenez , il faut remettre entre mes mains l'oreiller de Morphée : l'autre route est la carrière du Jour ; si vous la suivez , vous m'apporterez un poil de la paupière de l'œil du Monde.

Le jeune Nirée fourrit amèrement au commandement de la fée. Demandez plutôt ma mort , madame , lui dit-il ; donnez-la moi , sans tant de façons , & sans vous amuser à me commander des choses impossibles. Quel chemin voulez-vous que je prenne ? Celui que voudrez , reprit-elle ; & tirant une pièce d'or ? Voyons à croix ou pile. Tout étoit indifférent à Nirée , le chemin de la Nuit lui échut.

Uliciane lui posa la main sur la tête , & incontinent il se trouva dans l'obscurité. Il marcha toujours , & la nuit étoit perpétuelle ; il avoit beau se reposer & dormir , à son réveil il ne voyoit pas la lumière. Il eut faim , & crut bien qu'il étoit perdu ; il se résolut en amant fidèle à donner toutes ses pensées à Pretintin , en attendant son dernier moment.

Il n'étoit pourtant pas si occupé de sa passion , qu'il ne s'apperçût d'une petite clarté ; & quand elle fut près de lui , il vit qu'elle provenoit d'une bougie que tenoit à la main un petit garçon , plus agréable que Ganimède : c'étoit un marmiton pourtant ; on voit quelquefois des princes plus vilains qu'un marmiton. Celui-ci étoit plus joli qu'un prince ; il avoit une longue souquenille , d'un tiffu or & bleu , une serviette bien propre de petite venise , qui étoit devant lui , & qui faisoit deux nœuds par derrière ; il avoit un bonnet rouge sur sa tête , & au-dessus de l'oreille des plumes de faisan ; une cuillère d'or étoit pendue à sa ceinture , & à sa main il tenoit une marmite de même métal. Il s'arrêta auprès de Nirée , & lui fit prendre un peu de bouillon , qui le restaura merveilleusement , & l'assura qu'il le verroit toutes les vingt-quatre heures.

Nirée le voulut questionner ; mais soit que le petit garçon n'aimât pas la conversation , ou qu'il s'ennuyât dans un chemin si horrible , il le quitta , & le prince recommença sa course.

Il comptoit les jours par les visites du

petit marmiton, & ce fut avec une grande joie qu'il se vit au bout de l'an.

Il arriva enfin dans une grande maison obscure encore, mais éclairée par quelques lampes. Rien ne lui parut plus vaste que cette demeure. Dans les premiers appartemens, il lui apparut des choses si bizarres, & qui changeoient & rechangeoient si promptement, qu'il reconnut que c'étoit les songes; il en vit de toutes les façons, & allant toujours, il se trouva dans la chambre des amoureux; il y reconnut sa figure, & il eut le plaisir d'entendre des discours fort passionnés qu'il tenoit à Pretintin; il en loua la destinée; & ce fut une grande consolation pour lui, de penser que sa maîtresse faisoit des songes qui lui étoient si favorables.

Il s'arrêtoit agréablement dans ce lieu là; mais quelle surprise pour lui, quand il vit Pretintin si belle qu'il ne l'avoit jamais vue plus charmante! elle lui tendoit la main, & il courut à elle tout transporté, & comme il croyoit lui embrasser les genoux, il ne trouva que l'air, elle disparut.

Il la chercha long-temps, & fut dans plusieurs appartemens, où il vit des choses plus extravagantes les unes que les autres;

E v

enfin il entre dans une chambre très-agréable, & il apperçut sur un lit un homme profondément endormi, dont la physionomie étoit douce & paisible.

Il connut que c'étoit Morphée, que les plus malheureux invoquent & appellent à leur secours, & qui suspend la rigueur des plus grands maux : sa couverture étoit faite de peau de marmotes, il avoit un oreiller de duvet de colombes.

Le jeune Nirée prit cet oreiller, comme la fée Uliciane lui avoit ordonné, & passa outre. Enfin il se trouva hors de cette grande maison; & voulant poursuivre son chemin dans les ténèbres, il fut arrêté par quelque légère résistance; il la franchit, & apercevant les premières clartés du jour, il remarqua un grand voile imperceptible, qui séparoit la nuit d'avec le jour, & connut qu'il avoit heureusement passé ce léger intervalle.

Il fut tout réjoui de revoir la lumière, & elle grandissoit à mesure qu'il alloit; il salua l'Aurore, il en eut les premiers regards, elle le considéra avec plaisir, & le crut aussi beau que Céphale.

Un peu après Nirée se trouva au lever du soleil, il le vit sortir du sein de Thétis;

& il ne comprenoit pas qu'il pût se résoudre à quitter une si belle femme : mais enfin , après s'être magnifiquement habillé, & avoir chargé sa tête de ses brillans rayons, il monta sur son char pour faire sa longue promenade.

Nirée suivit quelque temps le bord de la mer , & ne savoit que devenir, se voyant au bout de l'orient, quand tout-à-coup, il crut que le vent s'élevoit, & qu'un furieux tourbillon passoit sur sa tête : mais l'air s'étant rendu calme dans un moment, il vit devant lui un fort beau jeune homme ; c'étoit Tourbillon , qui l'abordant avec un air souriant , lui demanda des nouvelles de son pèlerinage. Il lui apprit que c'étoit lui qui lui avoit envoyé ce joli marmiton , qui l'avoit empêché de mourir de faim , & qu'Uliciane étant persuadée qu'il étoit mort, ne pensoit plus du tout à lui.

Nirée , dont le naturel étoit fort bon , le remercia , & s'informa de son origine.

Tourbillon satisfait sa curiosité , & le faisant entrer dans son palais , ils eurent le temps de s'entretenir & devenir amis.

Tourbillon le divertit fort par le récit de ses aventures galantes , de la variété qu'il y avoit dans ses amours , que sa grande légèreté rendoit passagères & peu durables.

E. vi

Nirée lui plut fort , & ils se lièrent d'une bonne amitié ensemble ; il lui apprit tout ce qui s'étoit passé autrefois entre la reine d'Arménie & lui ; & que le malheureux attachement , dont il étoit l'objet , l'obligeoit à tourmenter Pretintin , parce qu'il l'avoit un peu aimée ; qu'elle avoit juré de ne lui pardonner jamais ; qu'Uliciane favoit bien qu'il ne pouvoit soustraire un des deux à sa fureur : mais qu'elle avoit si bien disposé la puissance de son art , qu'il ne sauroit les sauver tous deux , si on ne lui ôtoit sa ceinture , qui étoit de métaux constellés , & qu'elle avoit entre sa peau & sa chemise ; que tous ses charmes y étoient attachés , & qu'à moins qu'on la lui prît , l'un des deux seroit toujours misérable.

Le beau Nirée soupira , & craignit que dans ce moment la cruelle fée ne fît quelque mal à Pretintin ; il conjura son cher Tourbillon de voler à son secours. Elle ne doit pas souffrir , lui répondit-il , je lui ai donné une petite trompette , avec laquelle elle m'appelleroit , si elle avoit besoin de moi ; mais je vous entends , vous la voulez voir , vous avez raison , & on la punit assez par votre absence.

Tourbillon s'éleva en l'air avec impétuosité

fité, & partit rapidement; il posa son palais au bout du jardin du roi, & tout près de celui où l'on retenoit la princesse.

Il abattit d'abord un pan de muraille, & fit faire promptement une porte, qui donnoit de l'appartement de Nirée dans celui de Pretintin. La jeune princesse dormoit, quand ses deux amis entrèrent dans sa chambre. C'étoit l'été, il faisoit chaud; les rideaux de son lit étoient relevés; elle avoit un bras passé sur sa tête, & son autre main sembloit retenir, par modestie, le linge qui la couvroit.

Une bougie près de son lit faisoit voir son charmant visage. Nirée se jeta à ses genoux d'un côté du lit, & Tourbillon passa de l'autre. Nirée, respectueux & tendre, la considéroit paisiblement sans en oser presque approcher; Tourbillon, emporté & peu circonspect, prit sa main avec sa liberté ordinaire, la baïsa, & l'éveilla en sursaut.

Sa surprise la fit tressaillir; elle ne vit, en ouvrant les yeux, que Nirée, plus beau que le fils de Vénus; elle lui tendit la main en rougissant, & en tournant la tête, elle apperçut Tourbillon, qui, prompt en toutes choses, lui conta, dans un moment, tout ce qui étoit arrivé à Nirée.

Elle remercia le prince de l'Air de tant d'obligations ; elle entendit avec plaisir tout ce que son amant lui voulut dire , & y répondit comme il le souhaitoit.

Tourbillon , qui ne demouroit guères longtemps en même endroit , lui dit qu'il se disposoit à partir bientôt , qu'il lui laisseroit Nirée , & qu'elle le cachât parmi ses filles.

Pretintin ne pouvoit y consentir par bien-séance. Eh bien , lui dit brusquement Tourbillon , qui vouloit favoriser son ami ; il faut donc que je le remette dans l'isle funeste , ou que je le remène dans le chemin de la nuit.

Eh ! quoi , lui répondit tendrement Pretintin , n'y a-t-il pour moi que ces deux extrémités ? Tourbillon sourioit déjà , & alloit proposer un doux expédient , quand il remarqua que Pretintin étoit toute épouvantée de voir arriver Uliciane dans sa chambre.

Je ne vous trouve pas mal accompagnée , lui dit-elle , & vous passez vos nuits bien agréablement : sa fureur étoit extrême. Tourbillon lui jeta un coup d'œil impétueux , & la railla sur ses nuits qu'elle voudroit avoir semblables. Ce n'est pas le temps de rire ,

lui disoit tout bas Pretintin, plus morte que vive, nous sommes perdus.

Mais Tourbillon continuant, dans une vivacité excessive, ne fit qu'irriter davantage l'amoureuse fée. Le beau Nirée le conjuroit vainement de l'adoucir par quelque légère satisfaction. Tourbillon se moquoit, & par des traits piquans la désespéroit, & ne pouvoit se contraindre. Il sortit enfin, en emmenant Nirée, & disant à Pretintin qu'elle favoit bien le moyen de le rappeler quand il en feroit temps.

Uliciane, à ce départ inopiné, perdit toute patience; elle alla trouver le roi, lui fit un monstre de la conduite de sa fille, lui faisant craindre qu'on ne l'enlevât encore, & qu'ainsi il ne perdît sa couronne, comme elle le lui avoit prédit.

Le roi, épouvanté, lui dit de faire de Pretintin ce qu'elle voudroit. Se voyant maîtresse absolue, elle la conduisit dans l'isle furieuse, & la mit sous le gouvernement d'Arrogant.

Quel séjour pour une si belle princesse, si délicate & si propre, de se voir dans un lieu horrible! On la mit dans le creux d'un arbre qui étoit au milieu de l'isle; on lui donna quelques racines & quelques dattes

pour son souper. Tous les oiseaux de mauvais augure étoient perchés sur les branches de cet arbre ; les corbeaux , les chat-huans y jetoient des cris funestes , & dès le matin une méchante chouette fit son ordure sur la tête de Pretintin.

Elle souffroit d'un état si triste , consolée toutefois de souffrir seule , & que le beau Nirée fût en sûreté par le moyen de Tourbillon. Oubliant la vue de sa misère présente , elle pensoit aussi tranquillement à son amant que si elle eût encore été dans le palais de son père , quand portant la vue de tous côtés , elle apperçut la fée avec Arrogant , qui tenoit dans ses mains un fatal cordon , & deux nains contrefaits qui les suivoient.

Elle se douta que c'étoit sa dernière heure , & qu'on l'alloit faire mourir. Quelque fermeté d'ame dont elle se piquât , elle eut grande peur , & un sentiment naturel lui fit porter à sa bouche sa petite trompette parlante , qu'elle avoit dans sa poche ; elle appela de toute sa force Tourbillon.

Ce son fut si prodigieux , qu'il causa un tremblement de terre universel. Quelques villes s'en abîmèrent , des montagnes tombèrent , les tigres & les lions , doux en ce

temps-là comme des chiens & des agneaux, sont devenus depuis terribles.

Bien des gens moururent de frayeur ; le roi d'Arménie passa le pas , & la fée, qui n'étoit pas préparée à cet événement, tomba évanouie, Arrogant & les nains crevèrent ; & l'arbre dans lequel étoit Pretintin se secouant horriblement, elle aperçut, avec admiration, qu'il étoit devenu tout d'or, que ses branches étoient toutes brillantes de divers émaux de couleurs ; tout chargé de pierreries lumineuses : le creux dans lequel elle habitoit étoit une belle chambre, que tous les ornemens imaginables embellissoient.

Mais rien ne la fatist tant que la vue du beau Nirée & celle de Tourbillon ; elle fit un cri de joie. Tourbillon s'amusoit à badiner sur la frayeur où tout l'univers étoit plongé ; mais Nirée, que son amour éclaircit, ne perdit pas de temps, & voyant l'évanouissement si profond de la fée, il porta une main hardie sous ses jupes, & lui défit la fatale ceinture. Joyeux d'un tel butin, il le montra à la princesse : Tourbillon, qui loua sa présence d'esprit, rentra dans son palais ; il fut prendre l'oreiller de

Morphée, & le mettant doucement sous la tête d'Uliciane :

Elle dormira , dit-il à Nirée , jusqu'à ce qu'une fille , qui naîtra de vous & de Pretintin , & qui sera aussi belle que sa mère , l'éveille & la tire de là , ayant autant de bonté qu'elle a été jusqu'ici cruelle.

En disant cela , Tourbillon & Nirée la portèrent dans l'arbre d'or , & la mirent dans la magnifique chambre , l'oreiller sous sa tête ; sa ceinture fut pendue à une branche de l'arbre , & les deux nains furent mis avec Arrogant à l'entrée de l'isle.

Uliciane reposa ainsi long-temps ; & le roi d'Arménie étant mort , la belle Pretintin fut couronnée reine , & se maria avec Nirée , ne devant leur bonne fortune qu'aux obligations qu'ils avoient à leur bon ami Tourbillon.

Quelques défauts qui soient en vous ,

Volontiers on les souffre tous ,

Si la bonté du cœur se montre toute pleine :

Si vous savez à point servir un malheureux ,

Et si vous êtes généreux ,

Sans réflexion & sans peine.

Un ami d'un tel prix est bientôt éprouvé ;

Heureux celui qui l'a trouvé !

VERT ET BLEU,

C O N T E.

IL y avoit une fois une reine, qui se trouvant grosse, appela une de ses sœurs, qui se nommoit Sublime : c'étoit une fée d'un savoir profond & certain. Elle la pria de se trouver à ses couches, & de lui dire la destinée de son enfant.

Elle donna naissance à une petite fille, que la fée prit dans ses bras, & l'ayant attentivement considérée, elle vit dans sa physionomie une élévation extraordinaire, une noblesse & une fierté digne du sang dont elle sortoit ; mais aussi elle remarqua une fatalité infaillible, si elle aimoit un homme ordinaire ; en un mot, elle connut qu'elle ne seroit parfaitement heureuse que lorsqu'elle s'uniroit à quelqu'un d'aimable ; mais qui lui seroit entièrement opposé, & que ce ne pourroit être qu'après plusieurs travaux.

Ces prédictions & ces contrariétés em-

barrassoient la fée. Elle ne croyoit pas qu'il fût aisé de les accomplir. Cette opposition lui paroissoit un obstacle; elle en voyoit encore un plus grand à trouver un homme parfait : la nature , défailante dès ce temps-là, n'en produisoit plus que difficilement , & les personnes extraordinaires étoient pour lors aussi rares qu'elles le sont à présent...

La fée se consulta quelques momens pour savoir ce qu'elle feroit de la petite princesse , & , voulant l'ôter absolument hors de la portée des hommes, elle la mit, avec sa nourrice & quatre princesses de son sang , de même âge qu'elle , dans une nuée ; ce fut-là qu'elle établit sa demeure , si éloignée de la terre & de ses corruptions , qu'elle espéra , avec ses soins , la rendre un jour une fille achevée.

Cette princesse avoit les plus beaux yeux du monde ; ils étoient bleus , si animés & si vifs , que la pénétration de leurs regards rendit ce nuage de la même couleur. Delà vint que la fée , en peine du nom qu'elle lui donneroit , la nomma la princesse Bleu.

Sublime donna tous ses soins à faire que l'ame de la princesse fût aussi belle que son corps étoit parfait ; elle eut la satisfaction de la voir dignement répondre à ses espé-

rances. Bleu avoit le plus grand esprit de la terre; il fut embelli de toutes les belles connoissances, & à la noire science près, elle n'ignoroit rien. Elle avoit autant de raison que d'esprit. La fée lui confia le sort qu'il lui falloit éviter. L'orgueil de la princesse la pouffoit naturellement à son heureux destin, trouvant dans ses sentimens, qu'il ne lui seroit pas aisé de s'accommoder d'un prince, comme étoient la plupart de ceux qu'on voyoit sur la terre.

Ce goût difficile plaisoit à Sublime. Elle n'avoit pas travaillé seule à donner ce logement si singulier à la princesse Bleu. Il y avoit un fameux magicien, qui étoit son ami intime; la médisance assuroit même qu'il y avoit quelque chose de plus, & que Thiphis, (c'étoit ainsi qu'on l'appeloit) avoit depuis long-temps une galanterie avec elle; ce qu'il y avoit de certain, c'est qu'ils ne faisoient pas grand chose l'un sans l'autre, qu'ils se communiquoient leurs desseins & vivoient très-privément ensemble.

Thiphis avoit un fils, nommé Zélindor, qu'il avoit eu d'une reine qu'il avoit tendrement aimée. Ce prince étoit si bien fait, il avoit tant de belles qualités, & il sentoit déjà tant d'amour pour la princesse, qu'il

voyoit souvent, que Sublime croyoit quelquefois que Zélindor étoit l'illustre amant qui lui étoit destiné ; mais elle perdoit bientôt cette pensée, ne voyant rien d'opposé entre l'un & l'autre, & ne prévoyant pas qu'ils eussent des traverses à essuyer, quand Thiphis & elle auroient envie de les marier ensemble.

Mais laissons pour quelque temps ces paisibles habitans de l'air : il faut revenir à la terre. Deux ans avant la naissance de la princesse Bleu, il y avoit un jeune monarque qui gouvernoit tout l'Univers, autant par son pouvoir que par sa douceur & ses agrémens ; sa beauté même servoit à lui donner des sujets ; son nom étoit Printemps. Toute la terre étoit égayée sous son règne, tout fleurissoit sous son aimable empire, & on l'aimoit jusqu'à l'adoration.

Mais les destinées ravirent bientôt à la terre le charmant Printemps ; ce fut un deuil général que sa perte. La reine son épouse se trouva grosse à sa mort ; & les philosophes, ayant dans ce temps-là réglé le cours de l'année, & divisé les saisons, on donna le nom de cet aimable roi à la plus agréable de toutes, qui depuis a toujours conservé le nom de Printemps.

La reine accoucha ensuite d'un fils, qui dans le premier âge fit voir tous les agrémens de son père, ce qui l'obligea à l'appeler le prince Vert. Son enfance fut si riante & si vive, qu'on ne sauroit le représenter dans les charmes brillans de sa belle jeunesse : on l'aimoit comme celui qui lui avoit donné la vie ; il faisoit entièrement souvenir de lui : & jamais fils ne fut si digne de son père.

Sa cour étoit belle & galante, & parmi tant de beautés qui briguoient à l'envi sa conquête, aucune n'eût la gloire de toucher un cœur superbe, que l'amour pourtant vouloit s'affujettir.

Il sortoit d'une victoire pénible, & il venoit de vaincre un vieux prince, célèbre par ses rigueurs ; c'étoit un tyran, qui désoloit toute la nature : après quoi il ne chercha qu'à se délasser par des fêtes galantes & des divertissemens continuels.

Le bruit de sa renommée voloit partout ; il ne fut pas ignoré de Thiphis & de Sublime, qui l'admiroient comme les autres. Zélindor étoit ému d'une secrète jalousie, pour tant de louanges qu'on lui donnoit, & la princesse Bleu encore plus émue, ne pouvoit s'empêcher en secret de se destiner à un

prince si charmant, & de fouhaiter, au péril de mille travaux, qu'il fût celui qui lui étoit promis par les destinées.

Elle s'abandonnoit à ses pensées, voyant bien qu'elle n'aimeroit jamais un homme ordinaire; & tout aimable & amoureux que lui paroissoit Zélindor, quand elle le comparoit à ce qu'elle entendoit dire du prince Vert, elle ne le trouvoit plus qu'un homme ordinaire.

La fée Sublime lisoit dans le secret de ses pensées, & elle les approuvoit; & comme elle se fioit entièrement à son courage & aux grands sentimens dont elle étoit capable, elle lui permettoit quelquefois de descendre sur les montagnes, & delà dans les plaines, & de chasser avec ses quatre princesses. Elle avoit même construit dans un vallon une fontaine admirable, afin qu'elle pût se baigner quand elle seroit lassée, & qu'elle voudroit se rafraîchir.

La princesse Bleu pouffoit même quelquefois ses promenades plus loin; elle alloit dans les cités voir les spectacles, & les autres choses curieuses ou divertissantes. Mais comme Sublime ne vouloit pas que l'on vît cette prodigieuse beauté, elle la rendoit invisible par le moyen d'un voile, qui avoit
le

le don de la soustraire aux yeux humains : c'étoit le voile d'Illusion , qui cache les choses véritables , & qui fait paroître souvent celles qui ne le sont pas. En effet , quand Bleu vouloit se divertir , elle le mettoit sur sa tête , & en faisoit tenir les bouts par ses quatre princesses : elle sembloit prendre incontinent la figure qu'elle vouloit : tantôt c'étoit un superbe édifice , une autrefois une cabane , une touffe d'arbres ou un obélisque , selon ce qu'elle imaginoit , & de cette sorte elle marchoit en sûreté.

Un jour qu'elle visitoit un parc d'une beauté merveilleuse , elle entendit un bruit de chasse : soudain , faisant déplier son voile mystérieux , elle voulut paroître une statue de Girasol , touchée sur quatre piliers de saphirs ; sous cette forme elle vit passer & repasser plusieurs fois toute la chasse , & chacun s'étonna de la merveille qu'ils voyoient : enfin elle apperçut un jeune homme à cheval , en qui la nature avoit déployé toutes ses perfections. Dès qu'il porta ses regards sur ce bel ouvrage , il se jeta légèrement à terre , & ayant considéré quelque temps la statue , qui avoit tous les traits & tous les agrémens de la princesse , & qui lui ressembloit si bien qu'on eût dit qu'elle étoit animée , il se

mit à genoux tout éperdu : O dieu , s'écriait-il , pourquoi faut-il que ce chef-d'œuvre parte de la main d'un homme ?

La princesse confidéroit ce jeune homme inconnu avec d'étranges mouvemens ; jamais rien de si charmant n'avoit paru à ses yeux ; il étoit d'une grandeur extraordinaire ; mais sa taille avoit une beauté & un agrément inexprimable. Son visage étoit gai & riant , les grâces y avoient répandu tous leurs charmes.

Bleu se perdoit dans l'examen d'un homme si parfait ; elle y trouva un poison mortel pour son cœur. Hélas , dit-elle en soi-même , seroit-ce celui dont les qualités communes doivent me rendre si malheureuse ? car les beautés de la personne ne sont rien sans les ornemens de l'esprit & les qualités de l'ame.

Cette imagination lui duroit peu , & elle se flattoit que le dedans répondroit au - dehors.

Le prince , pendant ces réflexions , étoit dans une considération si attentive , qu'il en avoit oublié toute chose , quand une des jeunes princesses proposa tout bas à Bleu , de leur permettre de faire un concert pour achever de le confondre.

L'aimable Bleu sourit , & lui dit qu'elle

le trouvoit bon ; alors les quatre princesses chantèrent distinctement ces paroles :

Tu vois devant tes yeux ce qui seul peut charmer ,
L'Objet seul que l'on peut aimer.

Il présente à ton cœur de glorieuses chaînes ;
L'amour a fait pour toi ces liens précieux ,
Espère , & souviens-toi qu'après de longues peines ,
On peut trouver un sort délicieux ,

Le prince fut d'abord si épouvanté d'entendre des voix si belles sortir de ces colonnes de saphirs , & s'accorder avec une justesse qui alloit chercher dans son ame toute la disposition qu'il avoit alors pour la tendresse , qu'il ne savoit , dans un si grand prodige , si son état étoit bien naturel , & s'il ne demeureroit pas toujours enchanté. Ces paroles se répétèrent si souvent , qu'il n'en perdit aucune , & se laissant emporter à une flatteuse espérance : Que faut-il faire , s'écria-t-il , pour mériter de brûler de ces feux , & pour en espérer la récompense ? Quels travaux peuvent m'étonner ? Je ferois plus qu'Hercule.

Une seule voix lui répondit :

Cherche , & trouve l'objet qui t'a su plaire.

F ij

La seconde poursuivit :

Perfuede & plais à ton tour.

La troisième continua :

Qu'aimer soit pour ton cœur la principale affaire.

La quatrième finit en chantant :

L'amour est le prix de l'amour.

A la fin de ces paroles , Bleu , de concert avec ses princesses , disparut , & son voile la déroba aux yeux de l'inconnu , qui demeura dans une sorte d'étonnement qui approchoit de la stupidité. Où allez-vous ? s'écria-t-il encore ; & s'arrêtant tout interdit : Qu'êtes-vous devenue , reprenoit-il , divine figure , dont l'image est restée si vivement empreinte dans mon cœur ? Mais quoi ! poursuivait-il , c'est un prestige ; quelques charmes ont formé ce que j'ai vu ; suis-je amoureux d'une statue , & pourrois-je espérer d'être le Pygmalion de mon siècle ?

Après maintes réflexions , ce pauvre prince eut beau appeler sa raison , elle ne le vint point secourir ; & quoiqu'il se pût dire sur la chimère qu'il aimoit , il l'aima , & cette fatale idée le suivoit & le persécutoit partout.

Cependant l'aimable Bleu n'étoit pas dans un meilleur état que lui : elle n'avoit pris la résolution de le quitter si brusquement , & de dispaître à sa vue , que parce qu'elle vit bien que si elle demeuroid plus longtemps , elle ne pourroit peut-être s'empêcher de se montrer tout-à-fait à lui dans sa forme naturelle. La fuite lui parut un moyen sûr de sauver sa gloire , & de cacher une foiblesse à laquelle elle auroit cédé malgré tout son courage.

Elle se rendit dans sa haute demeure avec un battement de cœur dont elle connut bien l'origine. Je cède donc à mon destin , disoit-elle , est-il bon , est-il mauvais ? J'aime un inconnu qui , peut-être , n'a point de naissance , & dont le caractère me feroit rougir si je le connoissois. Mais non , reprit-elle , si j'en crois mon cœur , tout répond en lui à une si belle représentation ; je ne puis rien aimer qui ne soit digne que je l'aime.

Le prince Zelindor se présentoit à elle le plus souvent qu'il pouvoit ; sa vue lui devenoit insupportable , elle l'accabloit d'une froideur qui le désespéroit , elle étoit naturellement douce , il ne pouvoit comprendre d'où venoit un si grand change-

ment; elle devint rêveuse, par conséquent solitaire: il craignit que quelqu'un ne l'occupât, il résolut de l'observer, & suivoit souvent de loin les pas de cette princesse.

Elle avoit chassé tout un jour, & sur le soir elle se rendit à cette admirable fontaine que la fée Sublime avoit faite exprès pour elle.

C'étoit des eaux claires qui couloient dans une opale brillante; les derniers rayons du soleil sembloient les percer pour y chercher leur demeure. Les feux qui partoient des yeux de Bleu faisoient encore un effet plus prodigieux; on eût dit qu'ils alloient allumer ces eaux, & embrâser toute la contrée. Elle se baignoit, & son beau corps n'étoit couvert que d'un linge transparent. Ses princesses étoient aussi avec elle, & quoiqu'elles fissent pour la réjouir, son esprit occupé ne pensoit qu'à l'aimable inconnu.

Mais quelle joie & quelle surprise! lorsque se jouant avec ses compagnes, elle l'aperçut tout d'un coup appuyé contre un arbre, qui la considéroit avec des yeux tout remplis d'amour.

C'étoit le prince Vert; quel autre au monde pouvoit être fait comme lui? Le

hasard l'avoit conduit là , & son ravissement étoit extrême de trouver le merveilleux original de la belle statue qu'il avoit vue , & qu'il avoit toujours depuis dans l'imagination. Il étoit charmé de voir qu'il y eût une fille au monde faite comme celle qu'il voyoit. Il se flattoit qu'elle ne seroit pas insensible à tout l'amour qu'il ressentait , & que l'ayant partout cherchée & trouvée enfin , les derniers vers qu'on lui avoit chantés pourroient avoir leur accomplissement.

Dans cette pensée , il considéroit avidement tant de merveilles qu'il avoit devant les yeux , quand la princesse l'aperçut. Elle étoit plongée dans l'eau ; elle se leva inconfidérément , sans savoir ce qu'elle faisoit , & par - là elle offrit de nouvelles beautés aux regards du prince amoureux. La proportion & les grâces de cette divine figure lui causèrent un si tendre transport , qu'il ne put s'empêcher de lui dire avec impétuosité tout ce qu'il ressentait. Bleu ne pouvoit se cacher , elle n'avoit plus le voile d'illusion , il étoit à terre avec ses habits ; & à dire le vrai , elle n'en fut pas fâchée , & trouva quelque plaisir à l'effet que produisoit sa beauté. Il y avoit même tant

d'esprit à ce que le prince lui disoit, & ses sentimens paroissoient si nobles & si naturels, que la princesse, par un instinct qui est presque toujours sûr, ne douta pas qu'il ne fût celui que le ciel avoit fait naître pour son bonheur. Elle voulut lui répondre avec fierté, mais elle n'eut que de la modestie. En le priant de la laisser, elle le retenoit par une action passionnée ; elle voulut qu'il ne lui parlât plus d'amour, & ses regards lui faisoient voir que son cœur en étoit tout rempli. Enfin il lui obéit ; mais il obtint pour prix de sa soumission, qu'elle lui permit de se trouver le lendemain au même endroit.

Quand il fut parti, l'aimable Bleu prenant ses habits à la hâte, se coucha au bord de cette fontaine, en attendant que ses princesses fussent habillées ; mais elle n'eut pas le temps de rêver ; Zelindor l'aborda, & lui fit connoître qu'il avoit été témoin de ce qui venoit de se passer. Elle trouva son indiscretion grande, & elle la blâma. Ah ! lui dit-il, je vous perds : & comme la pénétration d'un amant est extrême, il devina qui étoit son rival : c'est le prince Vert, lui dit-il, & je n'en doute point. Je m'en étois presque doutée, dit la princesse en

elle-même. Vous l'aimez, reprit-il, je l'ai vu ; mais tout le pouvoir de mon père me manquera, ou je saurai bien empêcher qu'un autre ne jouisse d'un bien que les soins de Thiphis ne m'ont que trop acquis.

Il la laissa avec ces paroles menaçantes. La princesse se retira, bien résolue de se confier à la fée Sublime quand elle auroit vu son amant, & qu'elle sauroit s'il étoit le prince Vert.

Elle prévint que Zélindor se trouveroit le lendemain à son rendez-vous : & s'adressant à un pélican qu'elle aimoit fort, & qui avoit un esprit raisonnable, il mit le voile d'illusion dans son sein, à cette ouverture par laquelle il donne la nourriture à ses petits, & le porta au prince, afin qu'il pût se cacher aux yeux de son rival.

Il y avoit long-temps qu'il s'étoit rendu à la fontaine, & qu'il attendoit; effet ordinaire de l'impatience des amans. Le pélican lui donna le voile, & lui apprit la manière dont il devoit s'en servir : après cela Bleu partit & se rendit à la fontaine. Le prince Vert courut au devant d'elle d'aussi loin qu'il la vit, & lui parla dans les termes les plus tendres & les plus passionnés. La princesse s'assit à terre; il prit la forme d'un

petit buisson d'épine fleurie ; il étoit à genoux auprès de Bleu. Il lui avoua qu'il étoit le prince Vert. Elle lui conta aussi qu'elle étoit fille de la reine des Indes , & lui dit tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa naissance , & l'étrange habitation qu'on lui avoit donnée pour la garantir d'une inclination qui lui seroit funeste , si elle n'étoit pas pour un prince plein de mérite ; mais que néanmoins il falloit qu'il y eût entr'eux quelque opposition.

Tout étoit égal dans ces deux personnes ; & n'y voyant rien d'opposé , ils ne comprenoient pas qu'ils ne fussent point destinés l'un pour l'autre , puisqu'ils s'aimoient déjà avec tant de passion. Bleu lui dit qu'elle parleroit à Sublime , ne doutant pas qu'elle ne la mît absolument dans leurs intérêts. Ils se jurèrent une fidélité éternelle , & se séparèrent.

Zélindor s'étoit rendu près de la fontaine , & n'ayant point vu son rival avec la princesse , il se douta de quelque mystère ; & ne voulant pas l'aborder , il porta ses pas d'un autre côté , & justement sur ceux du prince Vert , qui , ne se doutant pas de son malheur , avoit ôté le voile d'illusion , & parut à découvert aux yeux de Zélindor.

On ne peut exprimer sa fureur ; il connut par-là l'intelligence qui étoit entre son rival & sa maîtresse : & tout plein des impétueux mouvemens de sa jalousie , il fut trouver Thiphis , à qui il fit part de toutes ses douleurs. Thiphis les écouta en père tendre , & les partagea en homme qui peut tout : c'étoit un grand point.

Il alla sans tarder faire ses plaintes à la fée Sublime , qui venoit d'être instruite par la princesse Bleu de tout ce qui la regardoit : il ne la trouva pas disposée à entrer dans ses sentimens. Ils se parlèrent l'un & l'autre avec tant de chaleur , qu'enfin ils se quittèrent , se brouillèrent & se séparèrent. Quand Thiphis avoit proposé à la fée de donner Bleu à Zélindor , elle s'étoit moquée de lui , & lui avoit répondu que son fils n'étoit pas digne de prétendre à une personne de la perfection dont étoit Bleu.

La brouillerie étant donc bien établie entr'eux , chacun retourna chez soi , & la princesse Bleu renvoya son fidelle pélican au prince Vert , pour l'avertir de tout ce qui étoit arrivé , & lui marquer le lieu où il pourroit la voir.

Ils se rendirent l'un & l'autre dans un bois de roses muscades , dont chaque arbre

étoit environné de petits jasmins : un lieu si aimable sembloit être fait pour servir à la félicité de ces amans parfaits. Ils s'aperçurent chacun au bout d'une allée prodigieusement longue ; & , s'élançant , ils commençoient à courir légèrement , quand ils se sentirent arrêtés par les pieds : c'étoit des filets qui sortirent de la terre , & qui les fixèrent sans pouvoir avancer. Ils étoient encore à une distance si éloignée l'une de l'autre , qu'ils ne faisoient que se voir , & ne pouvoient pas se parler. (C'est tout , en amour , de se voir quand on ne peut pas faire plus). Ces malheureux amans firent cent efforts inutiles pour se débarrasser ; & par leurs gestes ils se témoignoit assez leur douleur.

Les quatre princesses se sentirent aussi prises de la même manière ; & tout ce qu'elles purent faire , ce fut de déplorer avec Bleu une aventure si fâcheuse.

La nuit vint enfin ; il étoit inoui qu'une personne de l'importance de Bleu la passât de cette sorte ; il falloit s'y résoudre ; ce ne fut pas sans verser des pleurs.

Le jour revint , & dès qu'il parut , on apperçut en l'air une escarpolette galante , dont le siège étoit magnifique & commode ,

& les cordages de soie or & bleu étoient soutenus par quatre enfans ailés qui arrêterent l'escarpolette. Le prince Zélindor descendit à terre, coupa les liens de l'aimable Bleu, & la pria de se mettre sur le siège : elle voulut faire de la résistance, il l'y mit de force, & se plaça à son côté.

Quelle douleur pour elle de quitter ce qu'elle aimoit, & de suivre l'objet de son aversion : & quel spectacle pour le prince Vert, qui voyoit son rival enlever sa maîtresse !

Elle se séparoit pour la première fois de sa vie de ses quatre princesses : elle leur fit un adieu bien tendre, & ces infortunées percèrent l'air de leurs cris douloureux.

L'escarpolette s'éleva, & s'arrêta tout auprès du désolé prince Vert ; & Zélindor, pour insulter à sa peine, lui chanta ces paroles :

Rien n'est égal à mon amour extrême,
Rien n'est égal à mon bonheur :
Eclatez, transports de mon cœur,
Je vais posséder ce que j'aime.

La princesse sentit vivement le coup que Zélindor portoit au prince Vert ; s'aidant de tout le feu de son amour, elle lui dit toute en larmes :

Je te serai toujours fidelle ,
 Ton rival ni la mort n'éteindront pas mes feux ;
 Aimons-nous tendrement tous deux ;
 Bravons la fortune cruelle :
 Quand deux cœurs sont unis d'une amour mutuelle ,
 Il vient un temps qu'ils sont heureux.

Elle pleuroit en chantant. C'est depuis ce temps-là que l'on a fait des opéra où l'on suit encore cette méthode.

Zélindor , surpris d'une marque d'amour si emportée , fit partir son escarpolette , qui ne s'arrêta que dans le superbe palais de Thiphis. Les jardins surtout en étoient merveilleux ; c'est sur leur modèle qu'on a fait ceux de Versailles.

On donnoit tous les jours des plaisirs à la princesse , & ces jours si agréablement diversifiés auroient été des jours filés d'or & de soie pour une coquette ; mais la constante princesse n'y trouvoit que de l'amertume , & chaque journée lui duroit un siècle en la présence de Zélindor & absente du prince Vert.

Thiphis lui-même employoit ses soins pour la fléchir en faveur de son fils ; & pour la convaincre qu'il étoit l'heureux amant promis par les destinées , il lui disoit qu'il ne falloit pas chercher une plus grande oppo-

fiction que celle de leurs cœurs, puisque celui de Zélindor brûloit pour elle, & que le sien étoit tout de glace pour lui. Ah! laissez-moi, répondoit la princesse; quel raisonnement pitoyable! Le ciel me promet du bonheur par quelque opposition; mais ce n'est pas dans les cœurs qu'il la veut. Je ne saurois être heureuse qu'en aimant autant que je ferai aimée.

Elle vivoit tristement dans ce beau lieu, tandis que la fée Sublime, surprise de ne la point voir revenir chez elle, envoya son pélican la chercher. Il fit tant de tours, qu'il arriva le lendemain du départ de Bleu dans cet aimable bois, où le prince & les quatre princesses étoient arrêtés; il rompit les filets qui les retenoient avec son bec & ses ferres. Le prince Vert l'embrassa mille fois pour le remercier de sa délivrance; après quoi l'oiseau le quitta, & ramena les princesses auprès de la fée Sublime.

Le prince leur dit bien de belles choses, & elles à lui; mais il fallut le quitter. Il sortit de ce petit bois, & ne vit devant lui qu'une plaine prodigieuse, stérile & sans aucun arbre. A peine eut-il marché quelque temps, que le soleil qui étoit dans sa force l'incommodoit extrêmement par sa chaleur.

& n'ayant mangé depuis trois jours, il étoit presque à l'agonie. Il voulut donc rentrer dans le petit bois, pour y trouver quelque soulagement; mais il ne put y aborder, & ses pas, malgré lui, le conduisoient dans cette affreuse étendue de pays si sec & si incommode.

Il souffroit, & son tourment étoit horrible; il avoit besoin de ses pensées tendres, pour arrêter ses desseins furieux, ayant souvent envie de se passer son épée au travers du corps. Dans cet état affreux, levant la tête vers le soleil brûlant, il aperçut tout l'air obscurci sans en sentir de fraîcheur, & il ne savoit ce que c'étoit; quand enfin, démêlant les objets, il vint une multitude innombrable d'oiseaux de toute espèce & de toutes couleurs; on en voyoit depuis le phénix jusqu'au roitelet. Son messager de bonne nouvelle étoit à la tête de cette légion, son cher pélican, qui s'arrêtant auprès du prince, au même instant la plupart de ces oiseaux se posèrent à terre, les autres demeurèrent en l'air, & tous se joignant & se pressant, formèrent un palais d'une structure nouvelle.

Le prince fut très-surpris; il entra par un portique merveilleux. Les appartemens

étoient bigarrés de mille couleurs différentes , les parquets étoient des coques des œufs de ces oiseaux , & les plafonds de cette matière dont ils font leurs admirables nids.

Ce fut dans cette prodigieuse demeure que la fée Sublime lui fit sentir qu'elle avoit quelque pouvoir sur ces mêmes airs , qui avoient été jusqu'alors l'habitation de sa chère princesse ; il fut toujours servi par son pélican , & nourri des mets les plus délicieux.

Il pensoit incessamment à la princesse Bleu , & il avoit résolu de prier le pélican de chercher où elle pourroit être , quand il vit arriver un jour une femme de bonne mine , suivie des quatre princesses. Il se douta que c'étoit la fée Sublime : il se jeta à ses pieds ; elle lui fit mille caresses , & l'aborda d'un visage riant.

Je désespérois , lui dit-elle , de finir vos malheurs , & ceux de la princesse Bleu , Thiphis étant d'un savoir aussi grand que le mien ; mais j'ai tant étudié votre destin , que j'ai enfin appris , qu'aussitôt que je saurois ce qu'il y a d'opposition entre vous deux , les charmes de Thiphis se romproient , & que je n'aurois qu'à suivre mon

pélican , que je retrouverois la princesse , & que je n'aurois qu'à la reprendre.

Je me suis creusé la tête inutilement à chercher cette opposition ; j'avoue ma stupidité ; je ne l'ai point trouvée : il y a six mois que je vis inquiète , séparée d'une fille que j'aime tant , & qui mérite toute la vivacité de ma tendresse.

Je me promenois un jour pleine de tristesse , & je m'arrêtai insensiblement à considérer l'économie excellente des fourmis. Il y avoit une de ces petites républiques qui étoit occupée à son travail ordinaire ; je les observois avec plaisir , quand je m'aperçus qu'elles faisoient de différentes figures , & qu'étant de petits corps joints ensemble elles formoient ces paroles distinctement :

C'est dans le nom de ces amans ,
Qu'on trouvera la fin de leurs tourmens.

Je frappai les mains l'une contre l'autre d'étonnement à cette vue , & faisant ensuite un grand éclat de rire : Que je suis stupide , m'écriai-je ! ô prudence humaine , que vous êtes aveugle ! les plus simples en savent quelquefois plus que les savans.

J'admirai cent fois que ce fût si peu de

chose qui m'eût si long-temps embarrassée, en avouant que le Vert & le Bleu avoient toujours paru au vulgaire des couleurs incompatibles; mais j'espérai bientôt de les assembler par l'union des deux personnes qui en portoient les noms.

Aussitôt je suis venue vous trouver, continua la fée, & je vous prie, ne tardons pas d'aller chez Thiphis, où nous trouverons la princesse. Sera-t-elle encore fidelle, reprit le prince? Je vous en assure, continua Sublime. Allons donc, poursuivit-il. Et lors, le judicieux pélican prenant un vol rapide, il fut incontinent suivi de toute la maison volante, & l'on fit promptement un voyage qui ne promettoit que du plaisir.

Ce palais s'arrêta près de celui de Thiphis, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. La fée Sublime y entra sans obstacle, tenant par la main le prince Vert, & suivie des quatre princesses.

Thiphis étonné de les voir, ne fut que faire ni que dire. La princesse Bleu, qui rêvoit au bord d'une fontaine qui s'appeloit Lancelade, entendant du bruit, tourna lentement la tête, & appercevant ce qu'elle aimoit le mieux au monde, elle se leva

brusquement, & courut vers eux, toute transportée de joie. Je vous reçois donc, s'écria le prince en se jetant à ses pieds, & vous me revoyez fidelle, comme je vous l'avois promis.

La fée, qui ne vouloit pas perdre le temps en discours frivoles, ni s'amuser du désespoir de Zélindor, leur fit reprendre le chemin de leur palais volant, qui les porta chez la reine des Indes, mère de la princesse Bleu.

Quelle joie pour elle, quelle allégresse pour ces fidelles amans ! Tout fut galant & superbe dans des fêtes qui durèrent longtemps.

Le jour de leurs noces, la fée Sublime leur donna des vêtemens, dont la singularité n'a jamais eu de pareille; leurs habits enchantés étoient d'un tissu d'herbes menues, semées d'hyacinthes bleues; leurs mantes étoient de même, doublées de mousse veloutée d'un vert naissant.

Ils parurent si beaux avec une parure si simple & si belle, & qui avoit tant de rapport à leurs noms, qu'on ne se lassoit point de les admirer. On fit mille vœux au ciel pour leur prospérité; elle fut longue & durable, parce qu'ils s'aimèrent toujours.

LE PAYS D'ES DÉLICES. 147
L'union des cœurs peut seule faire le bonheur de la vie.

Un rien sépare les amans ,
On se perd faute de s'entendre.
En cet état ; ah ! qu'un cœur tendre
Se dérobe d'heureux momens !

Ce conte ayant été su par un des plus grands princes de l'Europe , il le trouva si agréable , & le prince Vert lui plut tellement , qu'il fit gloire de porter son nom.

LE PAYS DES DÉLICES ,

C O N T E.

UN roi eut une fille belle en toute perfection ; elle devint amoureuse d'un brave cavalier , fils d'un roi ennemi de son père ; & comme elle jugea bien qu'une telle inclination ne seroit pas approuvée , elle la cacha soigneusement , & résolut d'épouser son amant en secret.

Bientôt après elle se trouva grosse ; elle craignit la fureur du roi , & pour elle &

142 LE PAYS DES DÉLICES.

pour son enfant. Elle feignit d'être indifférente, & véritablement elle l'étoit ; mais elle supposa un autre mal. Elle se tenoit enfermée dans son appartement , se laissant peu voir, & allant avec une seule confidente se promener dans son jardin , au bas duquel étoit une belle rivière.

La princesse étoit fort en peine du soin de l'enfant qui naîtroit ; elle n'en voulut confier la destinée à personne , & elle résolut de l'abandonner aux dieux.

Elle donna la naissance à un prince plus beau que l'Amour ; & après avoir arrosé son visage de ses larmes , la nécessité la forçant , elle le fit mettre bien proprement dans un berceau de bois de la Chine , du plus beau lac du monde : elle orna ce cher enfant de bijoux & de linges précieux , & commanda à sa confidente de l'exposer sur la rivière.

Cette rivière se jetoit dans la mer. Le berceau y fut porté avec rapidité ; & il s'arrêta heureusement dans les filets d'un pêcheur , qui surpris & ravi d'une rencontre si miraculeuse , accueillit ce bel enfant , le fit nourrir par sa femme , & s'enrichit de ses dépouilles.

Il nomma ce prince *Miracle* , & l'éleva

avec beaucoup de soin ; mais selon la grossièreté de sa profession.

Il devint grand , si bien formé , & si beau , qu'il méritoit d'avoir un autre théâtre que les bords de là mer , & un autre exercice que celui de pêcheur.

Il étoit incessamment avec ses filets ou avec sa ligne & ses hameçons ; mais il portoit des yeux bien plus capables de prendre des cœurs , que tout ce qu'il employoit pour prendre des poissons.

Il approchoit de sa vingtième année , & ne connoissant que son métier , un instinct naturel lui faisoit imaginer qu'il y avoit quelque chose de meilleur à faire pour lui ; quand un matin , qu'il avoit toute sa pêche étalée au bord de la mer , il eut assez d'appétit pour vouloir déjeuner de quelques huîtres qu'il avoit prises.

Elles étoient excellentes en ces quartiers-là , & il s'en faut bien que celles d'Angleterre ayant un goût si exquis. Le prince en mangea raisonnablement ; & en prenant une plus grande que les autres , comme il l'eut dans sa main , & qu'il y portoit le couteau , elle s'entr'ouvrit d'elle-même , & il en sortit une voix qui le fit trembler. Eh ! mon pauvre Miracle , lui disoit cette

144 LE PAYS DES DÉLICES.

voix , ne m'ouvre pas , ne me détruis point , respecte mon écaille qui est si belle & si polie !

Le prince s'effraya , & il pensa laisser tomber l'huître. Ne vous étonnez pas , lui dit-elle , conservez-moi la vie , & donnez-moi la liberté ; rentrez dans votre barque , & voguez auprès de ce grand rocher qui est à deux cent pas d'ici ; j'y fais ma demeure , je veux que vous m'y remettiez ; je vous promets une belle récompense.

Miracle étoit humain , il sauta légèrement dans son petit vaisseau , tenant toujours l'huître merveilleuse. Mais qui vous a donné la faculté de la parole , lui dit-il ? Enfin , mon fils , reprit-elle ; ce sont de grandes merveilles , il ne vous importe de les savoir : qu'il vous suffise que je vous rendrai dans peu un homme incomparable ; je ne vous demande que quinze jours , pendant lesquels vous me viendrez voir. Vous êtes beau à charmer , vous avez la taille d'un héros ; je vous apprendrai toutes les sciences qu'un grand prince doit savoir. Vous êtes prince aussi , ne croyez pas être le fils d'un misérable pêcheur ; aussi vous veux-je rendre digne de régner , & vous règnerez si vous vous abandonnez à ma conduite :
posez-moi

posez-moi là , voilà mon palais. Adieu, jeune Miracle , jusqu'à demain.

On peut croire que Miracle fut bien surpris de tant de choses étonnantes ; il ne dormit guères de toute la nuit , au point du jour , sans considérer si l'huître jouissoit encore des douceurs du sommeil , il s'embarqua & courant à son rocher , il l'appela avec toute l'inconfidération d'un jeune homme impatient. Il sortit quelque éclat brillant d'une concavité du rocher , l'huître parut.

Pour abrégér mon conte , je dirai qu'il la fut voir quinze jours de suite , & au bout de ce temps-là il fut le plus savant , le plus poli , & le plus galant prince du monde. Il avoit honte de se ressouvenir de son premier état , & il pria l'huître de le conduire aux grandes aventures.

Mon fils , lui dit-elle , je veux , par mes conseils , vous faire acquérir un royaume , & vous rendre possesseur de la plus charmante princesse qui fût jamais , mais la conquête de l'un & de l'autre se doit faire d'une manière toute singulière.

Ecoutez - moi : il y a dans l'univers un pays qu'on appelle *le pays des Délices* , vous ne l'avez pas vu quand je vous ai

146 LE PAYS DES DÉLICES.

montré la géographie , il n'est point sur la carte ; c'est un mystère que cela.

Vous comprenez bien par le nom de ce pays , qu'il a toutes les beautés ensemble ; laissez aller votre imagination , elle demeurera encore bien au-dessous , & ne sauroit passer à tous les charmes qui composent cet agréable empire.

La Souveraine de ces lieux charmans se nomme Faveur : elle naquit des deux plus parfaits amans qui eussent jamais été. Cet empire n'est guères peuplé , ses habitans sont semblables aux dieux , la princesse est divine. Ce pays est une presqu'île ; il n'est séparé de celui des Avances , que par une muraille de lait qui atteint jusqu'aux cieux. Il semble que ce n'est rien ; mais c'est tout pourtant , & le bronze & le fer ne sont pas plus forts ; les oiseaux même n'ont point de communication d'un royaume à l'autre.

Il y a une princesse aussi dans les Avances , & qui les fait toutes , pour recevoir ceux qui aspirent à aborder dans le Pays des Délices. On n'y va que par mer. Cette princesse a un faux air de Faveur , bien des gens se contentent d'elle , croyant que c'est Faveur.

La mer qui entoure presque tout le pays

LE PAYS DES DÉLICES. 147

des Délices est toute pleine d'aventuriers qui cherchent ses heureux bords ; mais il est très-difficile d'y avoir entrée , & peu de ceux qui ont le bonheur d'y arriver y font un long séjour.

Prenez , continua l'huître , cet habit qui est moins superbe que galant , il est attaché à cette branche de corail. Voilà des lignes & des hameçons , & dans ce vase d'ambre-gris , vous trouverez votre nourriture. Mettez tout cela dans votre petite barque , & la laissez aller , elle s'arrêtera quand il en sera temps ; & lorsque je vous croirai heureux , je vous irai voir. Adieu , mon fils.

L'huître rentra dans le rocher , & le beau Miracle s'ajusta de son habit , prit son vase & ses lignes , & laissa aller sa barque au gré des vents & de la fortune.

Après quelques jours de trajet , un matin à son réveil , il lui sembla que l'air qu'il respiroit , étoit plus pur que de coutume. Il apperçut la terre , une terre qui causa quelque éinotion à son cœur ; les arbres en étoient hauts & verts ; mille oiseaux d'un plumage rare , & dont le chant étoit harmonieux , faisoient retentir tout le rivage ; mais quel aspect Miracle n'apperçut-il pas sur la mer ! Il vit de loin une superbe flotte ,

148 LE PAYS DES DÉLICES.

où il fut depuis qu'étoit un puissant empereur, qui fit d'inutiles efforts pour aborder dans le pays des Délices. Il vit des navires magnifiques qui firent aussi peu de progrès. Il remarqua dans quelques vaisseaux beaucoup de dames voilés qui ne purent aborder, & qui étoient *incognito*. Il remarqua une quantité innombrable d'hommes bien faits, qui tentoient vainement la descente dans ce charmant pays ?

Eh ! que ferai-je moi, s'écria le prince Miracle ? Comment, seul ? Et de quelle manière entrerois-je dans un pays où je désire déjà si passionnément d'être.

Sa barque tourna d'elle-même ; & prenant un chemin particulier, fut encore un jour à voguer : & laissant tous ces vaisseaux, il s'en offroit très-peu à sa vue, quand sa barque s'arrêta dans un endroit solitaire & très-agréable. Miracle ne fa-voit s'il mettroit pied à terre, & s'il oseroit descendre dans ce pays charmant. Il ajusta ses hameçons, & s'amusa à pêcher, en attendant qu'il eût pris sa résolution : & comme il étoit de la sorte, un petit bruit lui fit tourner la tête ; il apperçut entre quelques arbres une personne si charmante, que par un pressentiment trop vrai, il ne

manqua pas à la prendre pour Faveur. C'étoit elle aussi qui se promenoit ainsi solitaire.

Si vous n'êtes pas une déesse, lui dit le prince, vous devez être Faveur. Je suis celle que vous dites, reprit-elle avec un souris charmant : mais agréable pêcheur, continua-t-elle, avez-vous fait quelque belle prise ? jetez un peu votre ligne. Le prince lui obéit, tout interdit ; & quand il la retira, ses hameçons étoient tous chargés de pierreries les plus rares & les mieux mises en œuvre. Faveur en fut éblouie, le prince en fut étonné ; il les jeta aux pieds de la princesse, & s'y élançant en même-temps : j'aspire à d'autres trésors, lui dit-il, & depuis que je suis frappé de l'éclat de vos charmes, je ne puis aimer que vous.

Bien d'autres m'aiment, lui répondit la princesse, je ne puis me donner qu'au plus fidèle ; on l'est un temps, mais on ne l'est pas toujours : voilà pourquoi personne ne me possède qu'imparfaitement. C'est toujours beaucoup que d'entrer dans le pays des Délices ; vous y êtes, craignez de n'y pas demeurer long-temps.

Disant ces paroles, elle s'avança pour s'en aller. Le prince voulut la suivre : je ne saurois demeurer avec vous, lui dit-elle.

Elle partit ; & le prince voulant la retenir , un de ses rubans lui resta dans la main , & sa course fut si prompte & si précipitée , que demeurant tout épouvanté , sans qu'il lui fût possible de faire un pas : légère Faveur , s'écria - t - il , vous vous envoliez bien vite , je vous perds au moment que je vous ai vue.

A ces paroles il se trouva dans une barque & quoiqu'il pût faire , il lui fut impossible de regagner aucun port.

Ce n'étoit pas la même barque qui l'avoit conduit dans ce climat ; elle étoit plus propre & plus commode : il y avoit une chambre avec un lit , afin qu'il pût se reposer quand la fantaisie lui en prendroit. Deux jeunes garçons la conduisoient , & avoient le soin de donner à Miracle ce qui lui étoit nécessaire : il avoit tous les jours un habit neuf ; chose essentielle pour plaire à la plûpart des dames.

Le prince le favoit bien , aussi prenoit-il un grand soin de se parer.

Il fut long - temps à ne faire que voir le royaume des Délices , & à désirer la charmante Faveur ; mais c'étoit tout. Il ne pouvoit prendre terre ; il crut y aborder , & c'étoit le royaume des Avances. La reine étoit sur le port ; de loin il la prit pour Fa-

veur : il vola à elle , & il n'y trouva aucun empêchement. Elle le reçut de la manière la plus obligeante , & à laquelle il s'attendoit le moins.

Il fut très - étonné , quand il connut sa méprise. Ah ! ce n'est pas la divine Faveur , dit-il tout hors de lui. Avances fut piquée ; mais ce n'étoit pas son caractère de rebuter les gens : elle alla pour Miracle jusqu'à la basseffe , elle ne le toucha point. Elle avoit un certain air qui paroissoit quelquefois très-charmant ; à la voir de certains côtés , elle étoit très-agréable ; mais par d'autres elle étoit rebutante : elle ne plaisoit guère aux personnes d'un goût sensible & délicat.

Le prince Miracle quitta bientôt le pays & la reine ; il regagna sa petite barque : dès le lendemain il reçut un nœud d'épée de la part de la reine des Avances ; elle continua les jours suivans à l'accabler , non pas à le satisfaire.

Il cherchoit toujours quelqu'entrée favorable au pays des Délices ; comme cela arrive souvent , il s'y trouva lors qu'il s'y attendoit le moins. Il ne vit qu'un peuple charmant , jeune & beau ; les uns étoient gais , les autres , sous des airs froids , renfermoient les plus délicieux contentemens.

Il n'y avoit pas beaucoup d'habitans naturels , & il étoit rare que les étrangers y fissent un long séjour. La terre produisoit d'elle-même sans le secours de l'art ; il n'y avoit aucune sorte d'ouvriers : de grands magasins de tout ce qu'on pouvoit désirer se trouvoient dans ce beau pays. On n'y voyoit point de ville ; mais de magnifiques palais , avec des jardins d'une beauté extraordinaire. Miracle ne put aborder celui de Faveur , il y avoit bien des gardes à passer ; celle des Caresses étoit à la porte de son appartement.

Il fut bien logé , comme on le peut croire ; mais il ne voyoit Faveur que de loin. Il s'étonnoit de sentir un printemps éternel dans ce charmant pays ; mais on lui dit que comme la plus aimable chose du monde , qui feroit toujours , ennuyeroit horriblement l'esprit & l'humeur de l'homme , aimant la diversité ; il y avoit dans plusieurs endroits du pays un chaud excessif , & dans d'autres un grand froid : & cela pour contenter les voluptueux. Le jeune Miracle voulut y aller. Quand il commença à sentir le chaud , il vit au bord des forêts ou dans des prairies , des tentes superbes où l'on pouvoit goûter la fraîcheur. Des rivières d'eau de senteur,

offroient un bain agréable : & tout ce que l'imagination humaine a inventé de vif & de délicat s'y trouvoit.

Au lieu où le froid dominoit , il y avoit de grandes places publiques , où l'on donnoit divers spectacles , des palais fort beaux où l'on faisoit des bals , des appartemens particuliers , avec de bons feux de bois d'aloës & de calambour ; les bougies qui éclaireroient étoient faites de ces gommes précieuses , qui sont seulement en Arabie : & l'on bafinoit les lits avec une légère braise de grains de coriande.

On ne craignoit point les vapeurs dans ce pays - là , la cause en étoit inconnue.

Enfin le beau Miracle s'approcha de Faveur ; elle lui fit envisager qu'elle se donneroit à sa persévérance , s'il continuoit dans une manière si propre à persuader sa fidélité.

Il fut peu avec elle ; & contraint encore une fois à regagner sa petite barque , il erra long-temps , & les châteaux en Espagne qu'il faisoit étoient sa seule consolation.

L'huître favorable qui l'avoit aidé jusques-là n'étoit pas une huître ordinaire ; elle avoit la même origine que Vénus , elle naquit au même moment & de la même sorte : elle régnoit sur la mer , comme la déesse

G v

sur la terre , elle étoit toute puissante auprès de sa sœur. Elle aimoit Miracle , qu'elle regardoit comme un enfant des eaux , & qu'elle vouloit rendre heureux ; elle disposa tout en sa faveur.

Il rentra dans le pays des Délices ; tout lui rit à cette fois. Tous les habitans venoient au-devant de lui , avec des chapeaux de rose sur leurs têtes , jetant des fleurs sur son passage ; & parfumant son chemin , comme on faisoit autrefois au grand Alexandre. Il n'étoit pas tout à fait si grand que lui , mais il fut plus heureux.

Mille sons charmans s'élevoient jusques aux cieux , quand , au travers d'une foule de peuple agréable , il apperçut la calèche de Faveur. Voici de quelle manière étoit son équipage.

Cette calèche étoit doublée d'une magnifique étoffe jaune piquée , matelassée , & pleine des plus rares odeurs. Le cinamome des anciens n'y étoit pas oublié ; les rideaux étoient de peaux d'Espagne , attachés avec des cordons jaunes & argent ; par cette couleur , on voit bien que la princesse devoit être brune. Les glaces du côté étoient d'un seul diamant ; il n'y en avoit point devant , parce que l'amour étoit le cocher , & que

rien ne doit séparer Faveur de l'Amour. La jouissance étoit auprès de ce dieu, habillée en esclave : car il la tient souvent pour telle, quoiqu'il tienne tout d'elle. Huit beaux chevaux poudrés de poudre de Chypre, traînoient l'Amour & sa suite; l'heure du berger servoit de postillon, & les plaisirs précédoient & suivoient cette calèche admirable. Faveur y étoit assise; elle s'appuyoit un peu sur la Modestie, qui étoit près d'elle; les grâces étoient aux portières, & la plus jolie entre ses genoux.

Tout ce brillant équipage s'arrêta devant l'aimable Miracle; la Modestie lui céda sa place, & Faveur fut à lui, par le commandement de l'amour. Il naquit des fruits charmans d'une union si désirée. Le prince fut tout le reste de sa vie heureux, toujours dans les délices, & toujours comblé de faveurs.

Il mourut dans une grande vieillesse, & sa vie ne lui parut qu'un moment à l'heure de sa mort.

Faveur se devoit à d'autres; elle fait la félicité des mortels.

Heureux qui peut vous obtenir,
Faveur, prise d'un cœur fidelle & tendre,
Vous vous faites long-temps attendre,
Et bien mal aisément on peut vous retenir.

G vi

L A

PUISSANCE D'AMOUR.

C O N T E.

IL y eut autrefois dans l'Arabie heureuse un grand magicien. Son fils s'appeloit Panpan, prince de Sabée. Les secrets de l'art de son père ne purent lui donner rien d'acquis, parce que la nature toute seule le rendit parfait, soit pour les charmes de la personne, soit pour les dons de l'ame & de l'esprit.

Panpan brilla dans le monde, dans un âge qui ne le séparoit pas encore de l'enfance. Il fut les délices de tous les yeux qui le regardèrent, & il porta le désir de l'aimer dans tous les cœurs.

Comme il avoit un grand feu dans l'esprit, qu'il étoit dans une cour galante, sa première jeunesse fut pleine d'impétuosité. L'emportement de ses sens guida son cœur : il eut autant de maîtresses qu'il vit de beau-

LÀ PUISSANCE D'AMOUR. 157
tés. On ne lui faisoit pas une longue résistance.

Mais l'Amour n'étoit pas content de ces conquêtes frivoles ; il vouloit faire un autre usage d'un cœur sur lequel il vouloit prendre de véritables droits.

La princesse de l'Arabie Heureuse , qui se nommoit Lantine , étoit née pour l'assujettir. Sa personne étoit si aimable & si gracieuse , qu'on ne pouvoit la voir sans sentir des mouvemens qu'elle seule étoit capable d'inspirer.

Sa taille n'étoit pas grande , mais elle étoit si aisée ; elle marchoit , elle dansoit avec tant de grâce , qu'elle plaisoit par toute son action. Ses yeux étoient le trône de l'amour , ou plutôt elle n'avoit pas un regard qui n'eût un amour en particulier. Le désir de plaire étoit aussi le plus fort de tous ses desirs : de-là vint qu'elle prit des manières coquettes , & qu'elle devint coquette. Tout aimoit autour d'elle , & tout espéroit d'être aimé.

Le seigneur du roc affreux se mit sur les rangs comme les autres. C'étoit un enchanteur qui voulut employer la force de son art pour se rendre possesseur d'une si charmante personne. Il se lia , pour réussir dans

158 LA PUISSANCE D'AMOUR.

dans ses desseins , avec la fée Absolue , qui avoit un grand pouvoir sur la princesse Heureuse : il la ravit , & la tint un temps considérable dans une espèce de captivité. Ses agrémens & sa douceur l'obligèrent à lui rendre sa liberté. Elle revit ses peuples , & sa présence ramena les fêtes & les jeux.

Ce fut dans ce temps que le jeune prince de Sabée vit la belle Lantine , la voir & l'aimer furent la même chose ; mais qu'il trouva son cœur changé ! Ce n'étoit plus ce cœur volage , si pénétré de tant de traits différens , & si capable de prendre l'impression de toutes sortes d'objets. Ses sentimens si fougueux devinrent solides , cette légèreté impétueuse se passa , & tout ce feu se fixant pour la princesse , il crut dès ce moment qu'il l'aima , n'avoir jamais aimé qu'elle.

Ce ne fut pas le seul effet de la Puissance d'Amour ; le même miracle se produisit dans l'ame de Lantine , elle ne voulut plus plaire qu'à un seul : elle connut qu'elle étoit aimée du prince Panpan , elle l'aima à son tour : elle n'eut plus de desirs que pour lui , & se renfermant dans le plaisir de cette conquête , elle haïssoit ses charmes quand ils continuoient de lui gagner des cœurs.

Il y avoit un jour de l'année qui étoit

destiné pour recevoir les tributs que tant de princes faisoient à la princesse. Ils étoient tous assemblés au pied de son trône, dans une salle pleine de courtisans. La princesse avec sa suite la traversa, monta sur ce trône, y brilla un moment; & se dépouillant, pour ainsi dire, d'une majesté embarrassante, elle passa seule dans un magnifique palais, où l'on faisoit entrer l'un après l'autre chacun de ses illustres tributaires.

Ils lui firent des présens d'une magnificence & d'une galanterie extraordinaire : & quand ce fut le tour du prince de Sabée, qu'elle n'avoit point encore vu jusqu'à ce moment, elle eut une surprise qu'elle ne put cacher.

Elle vit un jeune homme d'une taille agréable, & d'un visage si charmant, qu'elle lui donna, avec toute son attention, la plus sensible tendresse de son cœur. Il avoit les traits réguliers, de grands yeux noirs, vifs & passionnés, la bouche souriante, de belles dents, une grande quantité de cheveux bruns & frisés, plantés avec un agrément sans pareil sur le haut de sa tête; ils faisoient une pointe extrêmement marquée, qui lui donnoit une physionomie singulière qui plaisoit.

Panpan avoit déjà vu la princesse; il en

étoit amoureux. Il se présenta devant elle d'un air hardi ; mais les premiers regards qu'elle jeta sur lui l'humilièrent : il voulut la regarder, il ne l'osa faire : il baissa la tête, & mettant un genou devant elle, il demeura tout interdit : son silence fut long. Enfin, parlant avec une voix timide : Je n'ai rien à vous donner, lui dit-il ; vous avez tout quand vous avez mon cœur, je vous apporte ses hommages : ce que les autres vous donnent est indigne de vous ; ce que je vous offre peut seul vous être offert. Je le reçois, lui répondit la princesse, je méprise tout le reste ; soyez fidelle.

Le prince se retira, pour faire place à ceux qui restoit encore à paroître. Il sortit, l'amé pénétrée d'amour ; celle de Lantine en fut vivement atteinte.

Le lendemain la princesse fit prendre cet amas de tant de belles & riches choses qu'on lui avoit données ; elle en fit dresser un trophée, qui étoit renoué avec des ceintures magnifiques, où l'on voyoit écrits ces quatre vers en lettres de pierreries :

Superbes raretés, présens si précieux,
Que le destin vous est contraire !
Vous n'êtes pas celui que je chéris le mieux ;
Cédez, cédez au seul qui m'a su plaire.

L'espérance du prince Panpan fut merveilleusement flattée, par un aveu si délicat, où personne n'entendoit rien, & dont il connoissoit le charme. Il goûta quelque temps une félicité parfaite dans les manières tendres & sensibles de la princesse d'Arabie : mais quoi ! elle étoit trop aimable, pouvoit-il long-temps être heureux ?

La jalousie se mêla de le tourmenter ; il avoit autant de rivaux qu'il voyoit d'hommes. La fée Absolue lui déroboit souvent l'entretien de sa princesse ; le seigneur du Roc affreux l'obsédoit de près, & cent autres l'incommodoient par des assiduités éternelles.

Il étoit dans une peine extrême pour faire savoir à Lantine tout ce qui se passoit dans son cœur ; mais il n'avoit aucune intelligence avec elle. Il étoit bien éloigné d'avoir la science de son père ; il regrettoit la mort de ce grand enchanteur, dont le pouvoir l'auroit secouru au besoin.

Il devint rêveur & solitaire. Il s'étoit retiré une fois dans une orangerie ; il prit les vers d'Anacréon, croyant que la lecture d'un poète si agréable dissiperoit pour un moment son chagrin ; il le feuilleta. Il ne faisoit que le parcourir, quand il tomba sur

l'ode troisième. Cette ingénieuse description de l'arrivée & de la malice de l'Amour l'occupoit avec quelque plaisir, lorsqu'un éclat éblouissant lui frappa les yeux, & lui fit tomber le livre des mains. Sa vue s'étant rassurée, il vit l'Amour lui-même comme on nous le représente, bel enfant nud, armé d'un flambeau, d'un arc & de ses flèches.

Que vois-je, s'écria Panpan ? Est-ce que je lis encore, ou vois-je en effet ce que je lisois ? Tu vois ton maître, lui dit l'Amour, tu vois le seigneur de toute la nature : en vain tu regrette les secours que ton père pouvoit te donner ; si je te favorise, tous tes desirs s'accompliront : c'est moi qui suis le père des fées & de tous les enchanteurs : tout enfant que je parois, j'ai donné la naissance aux plus grandes puissances du monde ; & tel que tu me vois, je suis le plus grand sorcier qu'il y ait jamais eu. A quoi sert tout cela, reprit Panpan, si vous ne voulez m'être bon à rien ? J'aime Lantine ; j'en suis peut-être aimé ; rompez les obstacles qui nous séparent, unissez-nous. Vous allez bien vite, mon cavalier, repliqua l'Amour ; vous ne faites que de commencer le roman de votre vie, & vous en

voudriez voir le bout. Je vais quelquefois aussi promptement que vous désirez ; mais dans votre affaire , la destinée resserre un peu mon pouvoir ; & j'avoue franchement aussi , que je veux un peu me divertir par la diversité des aventures par où je prétends vous conduire.

Panpan l'alloit conjurer d'abrégier ses peines , & s'alloit peut-être embarrasser dans un long discours. Il ouvroit la bouche pour le commencer , quand il ne vit plus rien auprès de lui , qu'une grande trace de lumière , & une flèche à ses pieds.

Ah forcier ! s'écria-t-il en la relevant , qui jette tes charmes dans le fond de mon cœur ; fais que la durée en soit éternelle par une abondante suite de douceurs.

Il crut que l'Amour l'aideroit. Dans cette pensée , il résolut d'aller au palais où l'on retenoit sa belle princesse ; il avoit à sa main la flèche que ce petit démon lui avoit laissée. Il fut bien étonné de trouver des corps-de-gardes avancées dont l'espèce le surprit. C'étoit une rangée de statues de marbre , qui toutes avoient l'arc tendu. Elles décochèrent leurs traits dès qu'il parut de loin , & il connut bien qu'il ne pouvoit approcher sans un péril évident de sa vie. Il s'arrêta.

164 LA PUISSANCE D'AMOUR.

comme on le peut juger, & voulut prendre une autre route; mais ces mêmes archers se présentoient toujours.

Le pauvre prince s'effraya, & jugea bien qu'il n'y avoit que le seigneur du Roc affreux qui pût animer les pierres mêmes pour sa ruine.

Que ferai-je, disoit-il tout désolé ! Je ne vaincrai jamais ces guerriers si terribles. Il soupiroit, il se tourmentoit, il ne savoit que faire. Enfin, il s'avisa de prononcer cette invocation à l'Amour.

O toi ! dont le pouvoir s'étend jusqu'aux enfers,
Charmant forcier, donnes-moi ta science ;

Ces obstacles me sont offerts

Pour me faire sentir d'un jaloux la puissance :

Je perds Lantine, je la perds,

Si je n'ai pas ta magique assistance.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit tout animé; & se ressouvenant de la flèche qu'il avoit à la main, il crut qu'elle valoit bien la baguette de la plus grande fée : de sorte qu'il la lança avec vigueur contre l'escadron armé. Elle toucha tous ces fantômes, qui baissant leur arc, & mettant un genou en terre, s'ouvrirent, & laissèrent un espace par où le prince pût passer. Il

LA PUISSANCE D'AMOUR: 165
reprit sa bonne flèche , & s'avança tout joyeux. Il traversa un parc d'une beauté merveilleuse , il découvroit déjà le palais tant désiré , quand il apperçut une palissade qui s'élevoit insensiblement , formée de tubéreuses , d'œilllets , de jacinthes & de jonquilles.

Qu'est-ceci , s'écria Panpan un peu étonné ?
Ce ne sera qu'une foible résistance , & se prenant à rire , il dit assez gaiement :

Sorcier , charmant forcier , je ne t'invoque pas ,
Cet obstacle est peu difficile ,
Pour le franchir sans toi tout doit m'être facile ,
Des fleurs n'arrêtent point mes pas.

En disant ces paroles , il crut d'un coup de pied abattre cette palissade. Il fut épouvanté de voir qu'elle étoit plus fermée qu'une muraille de bronze. Je reconnois la fée Absolue à cet enchantement , reprit-il ; voici de ses artifices pour m'interdire la vue de ma belle princesse.

O toi ! s'écria-t-il , viens vite à mon secours ,
Détruis ce surprenant mystère ,
Cher maître de mon cœur , protecteur de mes jours ,
Tu m'es encore nécessaire.

Et se ressouvenant de sa bonne flèche ;
il en présenta la pointe à cette aimable palis-

Y66 LA PUISSANCE D'AMOUR.

fade , qui se séparant aussitôt , lui laissa un passage parfumé. Le prince de Sabée avança , & n'ayant plus qu'un parterre à traverser , il le vit se changer en un lac d'une prodigieuse étendue. Il s'arrêta assez interdit ; car il ne pensoit à sa flèche que quand il avoit invoqué l'Amour. Il la posa à terre , pour détacher un cordon de soie qui tenoit à une petite barque , & dans le même temps la fée Absolue se présenta à lui , & ramassa cette flèche. Innocent , lui dit-elle , oublies-tu ainsi tes plus fortes armes ? Pour moi , qui en connois toute la vertu , je m'en servirai pour te nuire. Et lors , rompant ce frêle bois en mille morceaux : matière combustible , s'écria-t-elle en le jetant dans le lac , faites votre effet. Alors , s'allumant d'elle-même , cette flèche produisit un grand feu , qui consumma dans un moment toutes les eaux : il demeura vif & clair en élevant ses flammes jusqu'au ciel.

Le prince de Sabée fut désespéré de la sottise qu'il avoit faite , d'avoir abandonné sa bonne flèche : ainsi on ne reconnoît les fautes que l'on a faites , que lorsqu'on en sent le préjudice. Il demeura les bras croisés , à considérer l'impétuosité de ces flammes ; & il étoit dans une tristesse profonde.

LA PUISSANCE D'AMOUR. 167

Veux-tu embrâser tout l'univers, dit-il enfin, démon cruel ? Voilà de tes tours ; après les biens que tu m'as laissé goûter , tu m'en fais trouver la perte insupportable. Tu changes suivant ta nature, tu m'abandonnes , & tuournes à mon dommage les mêmes faveurs que tu m'avois faites.

Le jeune prince se tut après ces mots , & se mit à penser avec une grande application, de quelle sorte il pourroit surmonter son malheur. Enfin il se souvint qu'il ne vivoit que dans les flammes depuis qu'il aimoit Lantine , & qu'un feu allumé par les traits de l'Amour ne sauroit offenser sa personne. Peut-être, continua-t-il, que ces flammes qui me paroissent si terribles, sont semblables aux exagérations dont se servent les amans, & que je ne trouverai rien moins que ce que je dois voir. A tout hasard , je risque peu de chose ; dans la fureur où je suis , j'aime autant mourir que de ne point voir Lantine.

En achevant ces paroles , il se jeta tête baissée au travers de ces feux. Il crut être dans un bain délicieux ; il alloit & venoit parmi ces flammes avec autant de facilité que s'il eût été dans un jardin. Il sentoît une certaine volupté qui enchantoit ses sens :

il lui sembloit qu'il ne lui manquoit que la présence de sa chère princesse ; encore croyoit-il quelquefois qu'il pouvoit s'en passer. Il avouoit en lui-même que bien souvent les plaisirs de l'imagination valent mieux que les plaisirs réels.

Tandis qu'il est paisiblement dans un lieu qui devoit être si chaud, la princesse de l'Arabie heureuse étoit renfermée dans un palais, par les soins de la fée Absolue, & par la jalousie du seigneur du Roc affreux. Elle n'avoit d'autre compagnie que celle de ses filles, qui tâchoient avec empressement de la divertir, mais qui n'y réussissoient pas toujours. Elle avoit des momens sombres, & sa gaieté naturelle se perdoit bien souvent dans le souvenir qu'elle avoit du prince de Sabée.

Elle étoit un soir toute seule dans sa chambre, assise au coin de son feu, un pied appuyé sur la grille; sa vue étoit attachée sur quelque peinture agréable. Elle l'en détourna par un pétilllement extraordinaire qui venoit de son feu; elle y porta ses regards, il en sortit un nombre infini d'étincelles, qui volèrent autour d'elle, & qui s'attachèrent à ses habits.

Elle eut peur d'être brûlée, & les
secoua

secoua avec promptitude ; mais toutes ces étincelles l'environnèrent , & sembloient se jouer en cent façons différentes , faisant le même bourdonnement que les abeilles. Lantine s'accoutuma bientôt à cette nouveauté , voyant que ces feux n'avoient point de malice. Elle les trouva fort jolis ; ils se posoient sur son visage & sur toute sa personne ; & voulant essayer d'en prendre , ils avoient une grande subtilité à s'échapper. Enfin elle en attrapa un ; mais elle sentit un chatouillement extraordinaire dans sa main , de sorte qu'elle l'ouvrit promptement. Et lors ils se rassemblèrent tous vers le milieu de la chambre , & se dissipant tout d'un coup , Lantine vit en leur place un petit vieillard , qui avoit une barbe aussi grande que lui : il avoit le teint frais , les yeux vifs , & l'air souriant.

Elle n'eut point de frayeur , & cela devoit paroître fort étrange ; au contraire , elle s'approcha gaiement de lui. Père de tous les humains , lui dit-elle , ne croyant pas si bien dire , à votre longue barbe je vous crois tel ; d'où venez-vous ? que voulez-vous ? Je viens de quitter Panpan , lui répondit-il : je veux vous unir , si vous vous abandonnez à ma conduite , & si

170 LA PUISSANCE D'AMOUR.

vous faites exactement ce que je vous dirai. Vous avez raison de m'avoir nommé comme vous avez fait : j'ai vu l'enfance du monde, je suis l'Amour. L'Amour ! s'écria Lantine, l'Amour vieux & barbu ! on le peint si beau & si jeune ! N'en savez-vous autre chose, reprit-il ; tenez , je vais paroître à vos yeux comme je suis devant Pfiché. Et se métamorphosant dans un clin d'œil, elle fut surprise de sa belle forme & de sa beauté merveilleuse. Ne vous étonnez pas, poursuivit-il, je puis changer aussi souvent & aussi promptement que les décorations de l'opéra. Vous êtes donc plus qu'une fée, lui répondit-elle. Bon , répartit-il, leur science est bien au-dessous de la mienne ; mes enchantemens passent tous les autres enchantemens : je suis le seul véritable magicien.

Il lui récita alors ce qu'il avoit fait en faveur de Panpan, & comme il le tenoit fraîchement au milieu des flammes. Voudriez-vous le venir trouver, poursuivit-il ? Je suis gardée dans ces lieux d'une manière trop exacte, lui répondit-elle, je n'en puis sortir. Ne vous ai-je pas dit, répliqua-t-il, que j'en fais plus que personne, & que je puis renverser tous les desseins du seigneur

du Roc affreux & de la fée Absolue ? Mais la bienséance ne veut pas que j'aie trouver le prince de Sabée , reprit-elle ; il feroit plus dans l'ordre de me l'amener. Eh bien , dit l'Amour , parez-vous & toutes vos filles aussi ; je viendrai vous prendre dans deux heures ; je veux vous donner une fête galante , & j'y conduirai Panpan.

L'Amour se sépara ainsi de la princesse. Elle fit appeler toutes ses filles , elle leur ordonna de s'aller ajuster ; elle leur prêta même toutes ses pierreries , & leur dit de revenir la trouver quand elles seroient dans la dernière parure. Lantine changea d'habit ; elle en mit un blanc , qui n'étoit agréable que par sa simplicité ; elle se coëffa avec des fleurs , belle de sa seule beauté.

Quand elle fut prête , & que ses filles furent revenues , elle n'attendoit que le moment que l'Amour alloit paroître : elle fut un peu déconcertée de voir arriver la fée Absolue , & le seigneur du Roc affreux. Ce contre-temps lui fit de la peine.

Vous voilà habillée d'une manière à conquérir toute la terre , lui dit le seigneur du Roc affreux ? Pourquoi donc la parure de toutes vos filles , interrompit brusquement la fée ? Pourquoi sont-elles de la

172 LA PUISSANCE D'AMOUR.

forte ? Pour me récréer les yeux , reprit Lantine ; je me divertis à ce que je puis dans la captivité où vous me tenez. Eh bien ! princesse , repartit l'enchanteur , je vais vous faire préparer un bal ; vous aimez la danse. Comme je puis satisfaire ces défirs-là , que ne puis - je de même être l'objet de tous ceux que vous pouvez avoir ? J'ai mal à un pied , seigneur , lui répliqua la princesse : il me seroit impossible de danser. Eh bien , dit - il , on dansera devant vous , & lors prenant sa baguette , & disant quelques paroles , il présenta la main à Lantine , & la conduisit dans une salle , où il y avoit un grand nombre de belles & de courtisans , avec toute la préparation d'une fête magnifique.

Lantine soupiroit de temps en temps , & voyoit tout cet appareil sans plaisir. Quelle fête ! disoit - elle en elle - même ; qu'elle est différente de celle que je croyois avoir ! Elle s'ennuyoit mortellement. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que le bal étoit commencé , qu'elle croyoit qu'il y en avoit cent. Son chagrin paroissoit sur son visage , la fée s'en apperçut & l'en gronda , & voulant continuer sa gronderie , elle ouvrit la bouche pour parler , elle ne put plus la

refermer, & demeura en cet état : ce qui surprit un peu la princesse. En ce même temps, le seigneur du Roc affreux dansoit, & la femme qui figuroit avec lui ayant achevé sa danse, elle fut se remettre à sa place ; il dansa tout seul, & dansa toujours, ce qui ne causa pas un médiocre étonnement à toute l'assemblée : Lantine en rit comme les autres, sans pouvoir s'en empêcher. En même temps les violons cessèrent de jouer ; ils s'endormirent, & tout dormit, hors le seigneur du Roc affreux, qui ne cessa point de danser. Et la princesse de l'Arabie heureuse, avec toutes ses filles, fut conduite sans savoir par qui, jusques dans un vestibule, où un théâtre se roulant de la cour, & venant jusqu'à elle, elle y passa avec ses filles : il s'éleva doucement en l'air, & fut ainsi jusques sur le bord d'une belle rivière, où il y avoit des sièges de corail incarnat, avec des carreaux de plumes d'Alcions.

Rien n'étoit si superbe, ni si galant que la décoration de cette rivière. Il sembloit que des cordons de feu pendoient de chaque étoile, & qu'à la hauteur qu'il falloit, ils soutinssent une quantité de feux qui formoient des figures toutes différentes, qui

174 LA PUISSANCE D'AMOUR.

représentoient les attributs de l'Amour ; les jeux , les ris jouoient de plusieurs instrumens : les Grâces & les Plaifirs commencèrent le bal.

La princesse Lantine étoit ravie de voir un si charmant spectacle ; mais , par des regards inquiets , elle témoignoit qu'elle auroit voulu autre chose. En ce moment même elle vit l'Amour & le prince de Sabée , l'un aussi beau que l'autre. Vous me l'aviez bien promis , lui dit-elle avec un épanchement de joie qu'elle ne put retenir , qu'il ne manqueroit rien à la fête que vous me donneriez. Vous jouez de bonheur , reprit l'Amour ; car je ne tiens pas toujours ce que je promets. Panpan venant prendre la princesse pour danser , ils couloient si doucement sur la surface des eaux , que c'étoit une merveille de ce qu'ils n'enfonçoient pas , & que cette liquide glace eût toute la solidité qu'il falloit pour les soutenir.

Le prince de Sabée dit cent jolies choses à la princesse , & elle lui en répondit pour le moins autant. Après quoi on leur servit une collation admirablement bonne ; & l'Amour ayant présenté à boire à Panpan , la princesse remarqua qu'aussitôt qu'il

LA PUISSANCE D'AMOUR. 175
eut bu , il perdit la raison : de sorte que ce
petit forcier l'ayant aussi voulu obliger de
boire , elle le refusa. Elle étoit trop pru-
dente pour risquer de se mettre dans un
état honteux ; & regardant finement l'A-
mour, elle chanta cette chanson.

Bacchus est assez dangereux ;
Amour , n'y mêles point tes charmes ni tes feux :
Arrête , Dieu cruel ! arrête.
Dans ce bon vin délicieux & frais ,
Il a déjà trempé la pointe de ses traits ,
Et son venin cruel va du cœur à la tête.

L'Amour se mit à rire avec Lantine ,
& lui dit qu'il n'y en auroit pas une entre
mille qui eût la force de faire ce qu'elle
avoit fait. Après cela il jugea qu'il falloit
la ramener ; ils se mirent sur le même théâ-
tre qui les avoit apportés , & se rendirent
au palais de la fée Absolue. Ils la trouvè-
rent au même état où ils l'avoient laissée ,
la bouche ouverte & dormant ; le seigneur
du Roc affreux dansoit encore , & tout le
reste dormoit. Ils se divertirent de l'avoir
fait danser si long-temps. L'Amour ordonna
qu'ils fussent tous mis dans leurs lits ; dans
un moment la chose fut faite. Il donna le
bon soir à Lantine , & ramena son amant
dans sa maison.

H iv

176 LA PUISSANCE D'AMOUR.

Le lendemain la fée & l'enchanteur crurent que tout ce qui leur étoit arrivé n'avoit été qu'un songe ; tant il est vrai que les aventures d'amour , quand elles sont passées , ont plus que toute autre chose cet air là. L'enchanteur se trouva si las , qu'il n'en pouvoit plus ; il sentoît une douleur horrible à la plante des pieds.

La fée fut comme à son ordinaire , faire la visite dans tout son palais. Son art ne l'avertissoit point des circonstances de la nuit dernière , parce qu'il cédoit à un plus grand que le sien ; mais une petite indiscrete , à qui l'Amour avoit joué un mauvais tour , lui raconta tout ce qui s'étoit passé. La fée fut dans une extrême colère , sans s'étonner néanmoins , parce que c'étoit les opérations ordinaires de l'Amour. Elle fut trouver le seigneur du Roc affreux , & lui fit part de cette belle histoire. Il résolut sur le champ d'aller trouver l'Amour , de le conjurer de ne lui être plus contraire , & de cesser de favoriser Panpan.

Dans ce dessein , il étudia pour savoir où ce maître enchanteur pourroit être , & l'ayant deviné , il se rendit auprès de lui. Seigneur , lui dit - il , je fais la malice que vous me fîtes hier au soir. Avez-vous ré-

folu de ravir Lantine à ce tendre amour que vous avez allumé dans mon cœur. L'Amour se prit à rire , & lui avoua ce qu'il avoit fait. Le seigneur du Roc affreux le pria de blesser Lantine en sa faveur , s'il n'aimoit mieux le rendre volage ; lui déclarant qu'il ne pouvoit vivre heureux tandis qu'elle lui préféreroit son rival.

L'Amour lui répondit qu'il ne changeroit rien à ses ordonnances , & qu'il vouloit que la princesse de l'Arabie heureuse fût au prince de Sabée , qu'il ne l'importunât plus , & qu'il se retirât.

Le seigneur du Roc affreux trouva cette réponse aussi sèche qu'elle l'étoit , & la sentit vivement ; mais il résolut en lui-même de diffimuler ; & il pensa que l'Amour avoit tant de choses à faire , qu'il ne pourroit pas toujours être occupé de Lantine & de Panpan ; qu'après tout , il pourroit avoir aussi quelques bons momens ; que d'enchanteur à enchanteur il n'y avoit que la main , & que souvent le moindre pouvoit embarrasser le plus grand.

L'Amour sourit , il connut sa pensée ; il le congédia , résolu de quitter tout , plutôt que de ne pas se donner du passe - temps des pièces qu'il lui vouloit faire.

H v

178 LA PUISSANCE D'AMOUR:

Le seigneur du Roc affreux se retira, & alla trouver la fée Absolue : il lui conta le mauvais accueil qu'il avoit reçu du maître de tous les forciers : ils se trouvèrent bien empêchés à savoir ce qu'ils auroient à faire. Enfin ils se déterminèrent, & jugèrent que la manière la plus simple seroit la meilleure pour tromper tout le monde, & même l'Amour : de sorte qu'ils donnèrent leurs ordres pour s'en retourner à la ville capitale ; mais dès qu'ils furent arrivés, ils transportèrent la princesse & quelques-unes de ses filles dans ce même palais qu'ils venoient de quitter. Il y avoit des voutes souterraines d'une admirable beauté, & dont personne qu'eux n'avoit la connoissance ; les appartemens en étoient d'une magnificence extraordinaire. Ce fut là qu'on mit Lantine. L'enchantement prit son logement tout auprès du sien, résolu de la garder lui-même. Rien n'est plus surveillant qu'un jaloux.

La princesse fut un peu affligée de se trouver en si petite compagnie, & sous le pouvoir de son persécuteur : elle lui fit fort mauvais visage, elle auroit bien désiré revoir son petit vieillard qui lui avoit fait tant de plaisir ; & demeurant seule, elle passa dans un cabinet, dont elle ferma la porta sur

• LA PUISSANCE D'AMOUR. 179
elle ; mais quelle fut sa surprise & sa joie
d'y trouver le prince de Sabée !

Belle princesse , lui dit - il , je suis trop
heureux de vous voir dans mon apparte-
ment. Comment , lui répondit - elle , vous
vous moquez , je suis chez Absolue. L'amour
m'a logé ici , répliqua-t-il , je n'en partirai
point tant que vous y ferez. Mais , lui dit-
elle , puis - je y demeurer avec bienséance
avec vous ? Vous y souffrez bien le seigneur
du Roc affreux , interrompit-il. Je ne puis
l'empêcher , poursuivit - elle. Voulez - vous
ma mort , repartit - il ? vous n'avez qu'à
aller dire que je suis ici. Cette considéra-
tion fut puissante , & obligea la princesse
à souffrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher.

Le temps qu'ils passèrent ensemble leur
parut doux , & quand elle fut rentrée dans
sa chambre , ses filles la mirent au lit.

Plusieurs jours s'écoulèrent de la sorte ;
qu'ils se voyoient librement ; mais cette
liberté devint insupportable à Panpan , parce
qu'il n'en fut pas plus heureux. Il voyoit
la princesse , il l'aimoit , il en étoit aimé ;
il auroit voulu la posséder entièrement. Un
jour qu'il trouva l'Amour en belle humeur ,
il le pria de ne le plus faire languir , &
d'achever d'établir sa fortune : il lui pro-

H vj

180 LA PUISSANCE D'AMOUR.

mit de le contenter, il fit venir la fée Absolue en sa présence, & dans un moment il lui tourna la tête, de sorte qu'elle consentit que Panpan épousât Lantine.

L'amour toujours peste, & qui a toujours quelqu'un qui sert de but à ses méchancetés, voulut que le seigneur du Roc affreux fût spectateur de la félicité du prince de Sabée. Il le fit prendre par le Désespoir, qui l'emporta d'une manière violente dans le lieu destiné pour l'union de ces amans.

Cette cérémonie devoit se faire dans un vallon agréable, bordé de côteaux verts, & fleuris de chaque côté. Une grotte galante, ajustée par tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux; enfin, ornée par les mains de l'Amour, devoit servir de chambre nuptiale.

On eut toute sorte de divertissemens, & une comédie qui représentoit l'histoire de Vénus. Le souper fut aussi beau que celui des noces de Thétis; & s'il n'y eut pas de fatale pomme, on y vit un objet plus précieux, & qui devoit apporter autant de bien à l'univers que la pomme y causa de mal.

Comme on n'étoit occupé que du plaisir de la bonne chère, on entendit un coup de tonnerre, on vit de brillans éclairs : &

LA PUISSANCE D'AMOUR. 181

les cieux s'ouvrant , il en descendit une petite dame, d'environ onze à douze ans , formée avec la dernière perfection. Elle étoit soutenue par une femme , dont la mine étoit douce & relevée. Cet objet étoit si plein de majesté , qu'on n'en pouvoit presque soutenir l'éclat.

L'Amour en parut tout étonné ; il fut saisi d'un si grand respect, accompagné de tant de crainte , que dans un instant il se retira dans sa grotte avec toute sa suite.

Pourquoi cette prompte retraite , lui dit Lantine ? je ne vois rien de plus agréable que cette petite dame , & celle qui la soutient ; dites-moi qui ce peut être.

C'est la fille du ciel , reprit l'Amour , que la vertu gouverne ; elle est donnée à la terre pour faire sa félicité. Mais pourquoi la fuyez-vous , répliqua Lantine ? qu'y a-t-il d'incompatible entre vous deux ? Je suis un enfant gâté , repartit-il , je ne suis pas en état de me montrer devant des regards si purs.

Je fuirai toujours sa présence :
Dérégé , libertin , vivant en insensé ,
Perfide , injuste , intéressé ,
Cruel , & rempli d'inconstance ,
Puis-je de cet objet soutenir l'excellence ?

182 LA PUISSANCE D'AMOUR.

Elle , dont le cœur est formé
Par la pudeur , par la noblesse ,
Dont l'esprit est tout animé
Des divines leçons qu'inspire la Sagesse ?
La Prudence conduit ses pas , ses actions.
Sans connoître les passions ,
Elle a tout ce qu'il faut pour dompter leurs caprices,
Haïssant , détestant les vices ,
Chérissant le mérite , aimant les vertueux ,
L'innocence des mœurs est son partage heureux.

C'est donc une fille toute divine , s'écria
la princesse de l'Arabie Heureuse , & vous
n'êtes qu'un scélérat. C'est une grande mer-
veille , que vous ne nous ayez pas conduits
à notre perte , Panpan & moi. Je vois bien
qu'il y a un grand hasard aux choses dont
vous vous mêlez ; & quoique je me trouve
bien d'être légitimement au prince de Sabée ,
il auroit mieux valu que cette affaire se fût
faite sans votre moyen.

Depuis que je vois cette fille du ciel ;
j'ai des lumières qui ne s'étoient jamais pré-
sentées à mon esprit , & je ne conseillerai
jamais à personne de se mettre sous votre
conduite.

Pour un heureux amour , sous votre empire ,
On en voit mille malheureux ;
On devrait abhorrer vos feux ,
Ne les sentir jamais , encore moins le dire ;

Ils gâtent les esprits, ils corrompent les mœurs :

On ne sauroit sentir de tranquilles bonheurs ,

Tant qu'on est chargé de vos chaînes.

Que l'on soit satisfait au gré de ses desirs ,

On trouvera que les plaisirs

Sont moins sensibles que les peines.

LA BONNE FEMME,

C O N T E.

IL y avoit une fois une Bonne Femme ,
qui avoit de l'honnêteté, de la franchise &
du courage. Elle avoit senti tous les revers
qui sont capables d'agiter la vie.

Elle avoit été à la cour , & y avoit
éprouvé tous les orages qui y sont si ordi-
naires ; trahisons, perfidies, point de bonne
foi, perte de biens, perte d'amis. De sorte
que rebutée d'être dans un lieu où la diffi-
mulation & l'hypocrisie ont établi leur em-
pire , & lassée d'un commerce où les cœurs
ne se montrent jamais tels qu'ils sont , elle

réfolut de quitter fon pays & de s'en aller fi loin, qu'elle pût oublier tout le monde, & qu'on n'entendît jamais parler d'elle.

Quand elle crut être bien éloignée, elle fit une petite maifonnette dans un lieu où la fîtuation étoit extrêmement agréable. Tout ce qu'elle put faire, fut d'acheter un petit troupeau, dont le lait fervoit à fa nourriture, & la toifon pour fe vêtir.

A peine fut-elle quelque temps de la forte, qu'elle fe trouva heureufe. Il eft donc un état dans la vie où l'on peut être contente, difoit-elle; & par le choix que j'ai fait, je n'ai plus rien à défirer. Elle alloit tous les jours filant fa quenouille, & conduifant fon petit troupeau; elle auroit bien fouhaité quelquefois d'avoir de la compagnie, mais elle en craignoit le danger.

Elle s'étoit infenfiblement accoutumée à la vie qu'elle menoit, quand un jour, voulant ramaffer fon troupeau, il fe mit à fe répandre par la campagne & à la fuir. Il la fuit en effet fi bien, qu'en peu de temps elle ne vit plus un feul de fes moutons. Suis-je un loup raviffant, s'écria-t-elle? que veut dire cette merveille? Et appelant fa brébis la mieux aimée, elle ne reconnut plus fa voix; elle courut après. Je me con-

folerai de perdre tout le troupeau, lui disoit - elle, pourvu que tu me demeures. Mais l'ingrate le fut jusqu'au bout, elle s'en alla avec le reste.

La Bonne Femme fut très-affligée de la perte qu'elle avoit faite. Je n'ai plus rien, s'écrioit-elle ; encore peut-être que je ne trouverai pas mon jardin, & que ma petite maison ne sera plus à sa place.

Elle s'en retourna tout doucement ; car elle étoit bien lassée de la course qu'elle avoit faite ; des fruits & des légumes la nourrirent quelque temps, avec une provision de fromage.

Elle commençoit à voir la fin de toutes ces choses. Fortune, disoit-elle, tu as beau me chercher pour me persécuter, aux lieux même les plus reculés, tu n'empêcheras pas que je ne sois prête à voir les portes de la mort sans frayeur, & après tant de travaux je descendrai avec tranquillité dans les lieux paisibles.

Elle n'avoit plus de quoi filer, elle n'avoit plus de quoi vivre : en s'appuyant sur sa quenouille, elle prit son chemin dans un petit bois, & cherchant de l'œil une place pour se reposer, elle fut bien étonnée de voir courir vers elle trois petits enfans.

plus beaux que le plus beau jour. Elle fut toute réjouie de voir une si gracieuse compagnie. Ils lui firent cent caresses, & se jetant à terre pour les recevoir plus commodément, l'un lui passoit ses petits bras autour du cou, l'autre la prenoit par derrière, & le troisième l'appeloit sa mère. Elle attendit long-temps pour voir si on ne les viendrait point chercher, croyant que ceux qui les avoient amenés-là, ne manqueroient pas de les venir reprendre. Tout le jour se passa sans qu'elle vît personne.

Elle se résolut à les mener chez elle, & crut que le ciel lui rendoit ce petit troupeau en la place de celui qu'elle avoit perdu. Il étoit composé de deux filles qui n'avoient que deux & trois ans, & d'un petit garçon qui en avoit cinq.

Ils avoient chacun de petits cordons pendus au cou, auxquels étoient attachés de petits bijoux. L'un étoit une cerise d'or, émaillée d'incarnat, & il y avoit gravé tout autour ces paroles, *Liette*. Elle crut que c'étoit le nom de la petite fille, & elle se résolut de l'appeler ainsi. L'autre étoit une azerolle, où il y avoit écrit, *Mirtis*.

Et le petit garçon avoit une amande d'un bel émail verd, où il y avoit autour, *Finsin*.



*Elle fut toute réjouie de voir une si gracieuse
compagnie.*

La Bonne Femme comprit bien que c'étoient leurs noms.

Les petites filles avoient quelques pierres à leurs coiffures, & plus qu'il n'en falloit pour mettre la Bonne Femme à son aise. Elle eut bientôt acheté un autre troupeau, & se donna les commodités nécessaires pour nourrir son aimable famille. Elle leur faisoit pour l'hiver des habits d'écorces d'arbres, & l'été ils étoient vêtus de toile de coton bien blanche.

Tout petits qu'ils étoient, ils gardoient leur troupeau. Et pour cette fois le troupeau leur fut fidelle; il leur étoit plus docile & plus obéissant qu'à de grands chiens qu'ils avoient, & ces chiens étoient doux & flatteurs pour eux.

Ils croissoient à vue d'œil, & ils passaient leur vie dans une grande innocence; ils aimoient la Bonne Femme, & ils s'aimoient infiniment tous trois.

Ils s'occupoient à garder leurs moutons; quelquefois ils pêchoient à la ligne, ils tenoient des rets pour prendre des oiseaux; ils travailloient à un petit jardin qu'ils avoient, & ils employoient leurs mains délicates à faire venir des fleurs.

Il y avoit un rosier, que la jeune Li-

rette aimoit fort : elle l'arrosoit souvent , elle en prenoit beaucoup de soin ; elle ne trouvoit rien de si beau que la rose , elle l'aimoit sur toutes les fleurs. Il lui prit une envie d'entr'ouvrir un bouton , & elle s'occupoit à en chercher le cœur , quand elle se piqua le doigt avec une épine. Cette blessure lui fut fort sensible , elle se mit à pleurer ; & le beau Finfin , qui ne la quittoit guères , s'étant approché , pleura aussi de la douleur qu'elle ressentait. Il prit son petit doigt , le pressoit , & en faisoit sortir le sang tout doucement.

La Bonne Femme qui vit leur alarme pour cette blessure , s'approcha d'eux ; & sachant ce qui l'avoit causée : Quelle curiosité aussi , lui dit-elle ? Pourquoi dépouiller cette fleur que vous aimez tant ? Je voulois son cœur , reprit Lirette. Ces desirs sont toujours funestes , répliqua la Bonne Femme. Mais , ma mère , interrompit Lirette , pourquoi cette fleur , qui est si belle & qui me plaît tant , a-t-elle des épines ? Pour vous montrer , poursuivit la Bonne Femme , qu'il faut nous défier de la plupart des choses qui plaisent à nos yeux , & que les objets les plus agréables cachent des pièges qui peuvent nous être mortels. Comment , reprit

Lirette, il ne faut donc pas aimer tout ce qui paroît aimable? Non, sans doute, lui dit la Bonne Femme, & il s'en faut bien garder. Mais j'aime mon frère de tout mon cœur, reprit-elle; il est si beau & si charmant! Vous pouvez aimer votre frère, reprit sa mère; mais s'il n'étoit pas votre frère, vous ne le devriez pas aimer.

Lirette branloit la tête, & trouvoit cette règle bien dure. Finfin étoit cependant toujours occupé de son doigt; il pressoit sur la piquûre du jus de feuilles de rose, & il l'en enveloppoit. La Bonne Femme lui demandoit pourquoi il faisoit cela? Parce que je crois, lui dit-il, que le remède peut venir de la même cause dont est parti le mal. La Bonne Femme sourit de ce raisonnement. Mon cher enfant, lui répondit-elle, ce n'est pas en cette occasion. Je croyois que cela étoit en tout, reprit-il, car quelquefois que Lirette me regarde, elle me trouble entièrement, je me sens tout ému, & le moment d'après ses mêmes regards me font un plaisir que je ne saurois vous dire: quand elle me gronde quelquefois, je suis très-touché; mais qu'elle me dise enfin une parole de douceur, je me trouve tout joyeux.

La Bonne Femme admiroit ce que ces enfans étoient capables de penser ; elle ne favoit ce qu'ils s'étoient les uns aux autres , & elle craignoit qu'ils ne vinssent à s'aimer trop. Elle eût bien voulu favoir s'ils étoient frères ; son ignorance la mettoit dans une terrible inquiétude. Leur grande jeunesse la rassuroit.

Finfin étoit déjà tout rempli de soins pour la petite Lirette ; il l'aimoit mieux que Mirtis. Il lui avoit une fois donné des perdreaux , les plus jolis du monde , qu'il avoit pris. Elle en avoit élevé un , qui devint perdrix , dont le plumage étoit fort beau ; Lirette l'aimoit infiniment , & la donna à Finfin. Elle le suivoit partout ; il lui apprenoit mille choses divertissantes. Il l'avoit une fois menée avec lui tandis qu'il gardoit son troupeau ; il ne trouva plus sa perdrix , il la chercha ; il s'affligea extrêmement de sa perte. Mirtis le voulut consoler ; mais elle n'y réussit pas. Ma sœur , lui disoit-il , je suis au désespoir. Lirette sera fâchée ; tout ce que vous me dites ne diminue point ma douleur. Eh bien , mon frère , lui dit-elle , nous nous lèverons demain de bon matin , & nous en irons chercher une autre ; je ne saurois vous voir affligé comme vous êtes.

Lirette arriva comme elle disoit cela, & ayant su le chagrin de Finfin, elle se mit à sourire : Mon cher frère, lui dit-elle, nous retrouverons une autre perdrix ; il n'y a que l'état où je vous vois qui me fait de la peine. Ces paroles suffirent pour ramener la sérénité & le calme dans le cœur & sur le visage de Finfin.

Pourquoi, disoit-il en lui-même, Mirtis ne m'a-t-elle pu remettre l'esprit par ses bontés ? & Lirette l'a fait d'un seul petit mot ; elles sont trop d'être deux, Lirette me suffit.

D'autre part Mirtis voyoit bien que son frère faisoit de la différence d'elle à Lirette. Nous ne sommes pas ici assez de trois, disoit-elle, il faudroit que j'eusse un autre frère qui m'aimât autant que Finfin aime ma sœur.

Lirette avoit déjà douze ans, Mirtis treize, & Finfin quinze, quand un soir après souper, ils étoient tous assis au-devant de leur maisonnette avec la Bonne Femme, qui les instruisoit de cent choses agréables. Le jeune Finfin voyant Lirette qui se jouoit avec le bijou qu'elle avoit au cou, il demanda à sa chère mère à quoi il étoit bon ? elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés en ayant chacun un, lorsqu'ils étoient tombés entre

192 LA BONNE FEMME.

ses mains. Et lors Lirette dit : Si le mien vouloit faire ce que je dirois, je serois bien aise. Eh! que voudriez-vous de lui, demanda Finfin? Vous l'allez voir, dit-elle : & lors prenant le bout de son cordon : petite cerise, continua-t-elle, je voudrois avoir une belle maison de roses.

En même temps ils entendirent un petit bruit derrière eux. Mirtis se tourna la première, & fit un grand cri : elle avoit raison de le faire, car en la place de la maisonnette de la Bonne Femme, il y en parut une la plus charmante que l'on eût pu voir. Elle n'étoit pas élevée, le toit en étoit tout de roses aussi bien en hiver qu'en été. Ils y furent, & entrèrent dedans; ils y trouvèrent des appartemens agréables, meublés avec magnificence. Au milieu de chaque chambre il y avoit un rosier toujours fleuri dans un vase précieux; & dans la première où l'on entra, on retrouva la perdrix de Finfin, qui vola sur son épaule, & qui lui fit cent caresses.

N'y a-t-il qu'à souhaiter, dit Mirtis? Et prenant son cordon : petite azerole, poursuivit-elle, donnez-nous un jardin plus beau que le nôtre.

A peine eut-elle achevé de parler, qu'il s'en

s'en présenta un devant leurs yeux d'une beauté extraordinaire, où tout ce qui se peut imaginer pour contenter tous les sens, se trouvoit dans la dernière perfection.

Ces jeunes enfans se mirent d'abord à courir dans les belles allées, dans les parterres, & au bord des fontaines.

Souhaitez quelque chose, mon frère, lui dit Lirette. Mais je ne désirerois, lui dit-il, que d'être aimé de vous autant que je vous aime. O ! lui répondit-elle, c'est à mon cœur à vous satisfaire, la chose ne sauroit dépendre de votre amande. Hé bien, dit Finfin, amande, petite amande, je voudrois qu'il s'élevât près d'ici une grande forêt, où le fils du roi vînt chasser, & qu'il devînt amoureux de Mirtis.

Que vous ai-je fait, lui répondit cette belle fille ? je ne veux point sortir de la vie innocente que nous menons. Vous avez raison, mon enfant, lui dit la Bonne Femme, & je reconnois votre sagesse à des sentimens si réglés : aussi bien on dit que ce roi est un cruel, un usurpateur, qui a fait mourir le véritable roi & toute sa famille ; peut-être que le fils ne fera pas meilleur que le père.

Cependant la Bonne Femme étoit toute

Tome VI,

I

étonnée des souhaits étranges de ces miraculeux enfans ; elle ne savoit que penser.

Quand la nuit fut venue , elle se retira dans la maison des roses , & elle apprit le lendemain qu'il y avoit une grande forêt assez près de sa maison. Ce fut un fort beau lieu de chasse pour nos jeunes bergers ; Finfin y prenoit souvent à la course des biches , des daims & des chevreuils.

Il donna un fan plus blanc que la neige à la belle Lirette : il la suivoit comme la perdrix suivoit Finfin ; & quand ils se séparoient pour quelques momens , ils s'écrivoient par eux ; c'étoit la plus jolie chose du monde.

Cette petite troupe vivoit ainsi paisiblement , s'occupant à divers exercices suivant les saisons. Ils gardoient toujours leur troupeau ; mais l'été leurs occupations étoient plus douces. Ils chassoient extrêmement l'hiver ; ils avoient des arcs & des flèches , & faisoient quelquefois des courses pénibles , après lesquelles ils revenoient au petit pas & tout gelés dans la maison des roses.

La Bonne Femme les recevoit avec un grand feu ; elle ne savoit par lequel commencer pour les réchauffer. Lirette , ma fille Lirette , lui disoit-elle , approchez vos petits

pieds ; & mettant Mirtis dans son sein : Mirtis , mon enfant , continuoît-elle , donnez-moi vos belles mains que je les échauffe : & vous , mon fils Finfin , approchez-vous. Et les mettant dans un bon canapé tous trois , elle leur rendoit ses soins fort agréables par ses manières & sa douceur.

Ils vivoient ainsi dans une paix charmante. La Bonne Femme admiroit la sympathie qu'il y avoit entre Finfin & Lirette , car Mirtis étoit aussi belle , & n'avoit pas des qualités moins aimables , & cependant il s'en falloit bien que Finfin l'aimât si vivement. S'ils sont frères , comme je le crois , disoit la Bonne Femme , à leur beauté sans pareille , que ferai - je ? Ils sont si égaux en tout , qu'ils sont assurément formés d'un même sang. Si la chose est , cette amitié seroit très-dangereuse ; s'ils ne se sont rien , je puis la rendre légitime en les mariant , & ils m'aiment tant les uns & les autres , que cette union feroit la joie & le repos de mes jours.

Dans l'ignorance où elle étoit , elle avoit défendu à Lirette , qui étoit déjà un peu grande , de se trouver jamais seule avec Finfin , & elle avoit ordonné à Mirtis d'être toujours avec eux. Lirette lui obéissoit avec

196 LA BONNE FEMME.

une entière soumission , & Mirtis faisoit aussi ce qu'elle lui avoit recommandé. Elle avoit entendu parler d'une habile fée , elle se résolut de l'aller trouver pour s'éclaircir du sort de ces enfans.

Un jour que Lirette avoit une légère incommodité , Mirtis & Finfin furent à la chasse : la Bonne Femme vit que cette occasion étoit commode pour aller trouver Mde. Tu-Tu ; la fée s'appeloit ainsi. Elle laissa donc Lirette à la maison des roses , & , comme elle avançoit son chemin , elle rencontra le fan de Lirette , qui alloit vers la forêt , & elle vit en même-temps la perdrix de Finfin qui en revenoit. Ils se joignirent tous deux près d'elle. Ce ne fut pas sans étonnement qu'elle leur vit à chacun un petit ruban au col avec un papier. Elle appela la perdrix , qui vola à elle , & lui prenant le papier , elle y trouva ces vers :

B I L L E T.

Volez , chère perdrix , allez trouver Lirette.
 Je meurs pour un moment que j'en suis séparé.
 Peignez-lui mon ardeur & ma peine discrète.
 Hélas ! je suis presque assuré
 Qu'une passion si parfaite
 Ne se fait point sentir à son cœur endurci.
 Je serois content si Lirette
 Pouvoit un jour avoir un semblable souci.

Quelles paroles, s'écria la Bonne Femme !
quelles expressions ! La simple amitié ne s'ex-
plique pas avec tant de feu. Et arrêtant le
Fan, qui lui vint lécher la main, elle dé-
tacha son papier, elle l'ouvrit & y trouva
ces paroles :

B I L L E T.

Le jour s'en va finir, & vous chassez encore ;
Revenez, aimable Finfin,
Vous êtes parti ce matin
Avant le lever de l'Aurore :
Quelle absence, bon Dieu ! n'a-t-elle point de fin ?

Voilà comme l'on faisoit quand j'étois
dans le monde, continua la Bonne Femme ;
qui en a tant appris à Lirette dans ce désert ?
Comment ferai-je pour couper de bonne
heure la racine d'un mal si pernicieux ? Eh !
madame, de quoi vous inquiétez-vous, lui
dit alors la perdrix ? laissez-les faire, ceux
qui les conduisent en savent plus que vous.

La Bonne Femme demeura toute inter-
dite : elle connut bien que la perdrix par-
loit par la force d'un art surnaturel. Les
billets lui tombèrent des mains de frayeur ;
le fan & la perdrix les ramassèrent, l'un
courut, & l'autre vola ; & la perdrix lui
chanta si souvent Tu-Tu, qu'elle crut que

cette puissante fée la faisoit parler. Elle se remit un peu après cette réflexion ; & n'ayant pas la force d'achever son petit voyage , elle reprit le chemin de la maison des roses.

Cependant Finfin & Mirtis avoient chassé tout le long du jour ; & étant las, ils avoient posé leur gibier à terre , & s'étoient couchés sous un arbre pour se reposer : ils s'endormirent.

Le fils du roi chassoit aussi ce jour-là dans cette forêt. Il s'écarta de ses gens, & vint dans l'endroit où reposoient nos deux jeunes bergers : il les considéra quelque temps avec admiration. Finfin avoit la tête appuyée sur sa trouffe , & Mirtis avoit la sienne sur l'estomac de Finfin.

Le prince la trouva si belle , qu'il descendit précipitamment de cheval, & la regardoit avec une grande attention. Il jugea à leurs panetières , & à la simplicité de leurs habits , que ce n'étoit que des bergers : il en soupira de douleur , parce qu'il avoit déjà soupiré d'amour : cet amour même fut suivi dans un instant de jalousie. La manière dont ces jeunes gens étoient , lui fit croire qu'une telle familiarité ne venoit que de l'amour qui les unissoit.

Dans cette pensée inquiète, ne pouvant souffrir un sommeil trop long, il toucha de son épieu le beau Finfin. Il se réveilla en sursaut, & voyant un homme devant lui, il passa la main sur le visage de Mirtis, & l'éveilla aussi en l'appelant sa sœur, parole qui rassura, dans le même moment, le jeune prince.

Mirtis se leva toute étonnée ; elle n'avoit jamais vu que Finfin. Le jeune prince étoit de même âge qu'elle. Il étoit superbement vêtu, & il avoit un visage tout rempli d'agréments.

Il lui dit d'abord bien des douceurs ; elle les entendit avec un plaisir qu'elle n'avoit pas encore senti ; & elle y répondit d'une manière naïve , pleine de grâce. Finfin voyoit qu'il se faisoit tard , & le fan étoit venu lui apporter son billet , il dit à sa sœur qu'il falloit se retirer. Venez , mon frère , dit-elle au jeune prince , en lui tendant la main, venez avec nous dans la maison des roses.

Comme elle croyoit Finfin son frère, elle pensoit que tout ce qui étoit joli comme lui le devoit être aussi.

Le jeune prince ne se fit pas prier pour la suivre. Finfin chargea le dos de son fan de la

chasse qu'il avoit faite, & le beau prince porta l'arc & la trousse de Mirtis.

En cet état ils arrivèrent à la maison des roses. Lirette fut au-devant d'eux ; elle fit un accueil riant au prince, & se tournant vers Mirtis : je suis bien aise, lui dit-elle, que vous ayez fait une si belle chasse.

Ils furent tous ensemble trouver la Bonne Femme, à qui le prince fit savoir sa naissance. Elle eut grand soin d'un hôte si illustre, elle lui donna un beau logement.

Il demeura ainsi deux ou trois jours avec elle, & ce fut assez pour achever de s'enflammer pour Mirtis, selon que Finfin l'avoit demandé à sa petite amande.

Cependant les gens du prince avoient été bien étonnés de ne le point voir. Ils avoient trouvé son cheval, & ils craignoient que quelque accident funeste ne lui fût arrivé. On le cherchoit partout, & le méchant roi, qui étoit son père, étoit dans une grande fureur de ce qu'on ne le trouvoit point. La reine sa mère, qui étoit vertueuse, & sœur du roi qu'il avoit fait cruellement mourir, étoit dans une douleur inconcevable de la perte de son fils.

Dans son extrême affliction, elle envoya chercher secrètement madame Tu-Tu, qui

étoit son ancienne amie ; mais qu'il y avoit long-temps qu'elle n'avoit vue , parce que le roi la haïssoit , & lui avoit fait de sanglantes pièces en une personne aimée.

Madame Tu - Tu se rendit , sans qu'on l'apperçût , dans le cabinet de la reine. Après qu'elles se furent bien embrassées : car il n'y a pas une grande différence d'une fée à une reine , ayant presque le même pouvoir , la fée Tu-Tu lui dit qu'elle verroit bientôt son fils ; qu'elle la prioit de ne point s'inquiéter , & de ne prendre aucun chagrin de tout ce qu'elle verroit arriver ; qu'elle seroit bien trompée , ou qu'elle lui promettoit une joie à laquelle elle ne s'attendoit pas , & qu'elle seroit un jour la plus heureuse de toutes les créatures.

Les gens du roi s'enquirent tant du prince , & le cherchèrent avec tant de soin , qu'étant arrivés à la maison des roses , ils le trouvèrent.

Ils le ramenèrent au roi , qui le gronda brutalement , comme s'il n'eût pas été le plus joli garçon du monde. Il vivoit triste auprès de son père , pensant à la belle Mirtis. Enfin son chagrin parut si fort sur son visage , qu'il fut obligé d'en faire confidence à la reine sa mère , qui le consolait extrê-

mement. Si vous vouliez monter sur votre belle haquenée, lui disoit-il, & venir à la maison des roses, vous seriez charmée de ce que vous y verriez. La reine y consentit volontiers; elle y mena son fils, qui fut ravi de revoir sa chère maîtresse.

La reine fut étonnée de sa grande beauté, de celle de Lirette & de Finfin. Elle les embrassa avec autant de tendresse que s'ils eussent tous été ses enfans, & conçut dès ce moment même une grande amitié pour la Bonne Femme.

Elle admira la maison, le jardin, toutes les singularités qu'elle y vit. Quand elle fut retournée, le roi voulut qu'elle lui rendît compte de son voyage : elle le fit naturellement. Il lui prit une forte envie d'aller voir aussi tant de merveilles. Son fils lui demanda la permission de l'accompagner; il y consentit d'un air bourru, parce qu'il ne faisoit jamais rien de bonne grâce. D'abord qu'il vit la maison des roses, il la convoita : il ne prit pas seulement garde aux charmans habitans de ce beau lieu; & pour commencer à s'en emparer, il dit qu'il y vouloit coucher ce soir-là.

La Bonne Femme fut très-fâchée d'une telle résolution. Elle entendit un tintamarre,

& vit un désordre chez elle qui l'effraya. Qu'allez-vous devenir, s'écria-t-elle, heureuse tranquillité que je goûtois ? Le moindre air de fortune renverse tout le calme de la vie.

Elle donna au roi un lit excellent, & se retira en un coin du logis, avec sa petite famille. Quand le méchant roi fut couché, il lui fut impossible de dormir, & ouvrant les yeux, il vit au pied de son lit une petite vieille, qui n'étoit pas plus haute que le coude, & qui étoit aussi large ; elle avoit de grandes lunettes qui couvroient tout son visage, elle lui faisoit des grimaces effroyables. Les lâches sont sujets à la peur ; il en eut une épouvantable, & il sentit en même temps mille pointes d'aiguilles qui le perçoient de toutes parts. Dans un si grand tourment de corps & d'esprit, il fut éveillé toute la nuit ; & l'on fit un bruit étrange. Le roi tempêtoit, & disoit des paroles qui n'étoient point du tout bienséantes à sa dignité. Dormez, dormez, fire, lui dit la perdrix, ou laissez-nous dormir : si l'état de la royauté est rempli de tant d'inquiétudes, j'aime encore mieux être perdrix que d'être roi. Ce prince acheva de s'épouvanter à ces paroles ; il commanda qu'on prît la

I vj

perdrix, qui se reposoit dans une jatte de porcelaine; mais elle s'enfuit à cet ordre, & s'envola en lui battant des aîles sur le visage.

Il avoit toujours la même vision, & il sentoît les mêmes piquûres; il étoit fort effrayé, sa colère en devint plus furieuse. Ah! dit-il, c'est un charme de [cette sorcière, qu'on appelle la Bonne femme; il faut que je me délivre d'elle & de toute sa race, & que je la fasse mourir.

Il se leva, ne pouvant demeurer dans son lit; & dès que le jour parut, il commanda à ses gendarmes de prendre toute l'innocente petite famille, & de la conduire dans des cachots; il se les fit amener devant lui, pour être témoin de leur désespoir. Ces charmans visages, qui étoient tous arrosés de pleurs, ne le touchoient point, au contraire, il en avoit une maligne joie.

Son fils, dont le tendre cœur étoit déchiré par un spectacle si sensible, ne pouvoit tourner les yeux sur Mirtis sans ressentir une douleur à laquelle rien n'étoit comparable.

Un véritable amant, dans ces occasions, souffre encore plus que la personne aimée.

On prit ces pauvres innocens, & on les

amenoit déjà , quand le jeune Finfin , qui n'avoit point d'armes pour opposer à ces barbares, prit tout d'un coup le cordon de son col. Petite *amande*, s'écria-t-il, je voudrois que nous puffions être hors de la puissance du roi. Avec ses plus grands ennemis, ma chère *cerise*, continua Lirette. Et que nous emmenions le beau prince, mon *azérole*, poursuivit Mirtis.

Ils avoient à peine proféré ces paroles, qu'ils se trouvèrent tous dans un char avec le prince, la perdrix & le fan, & s'élevant en l'air, ils eurent bientôt perdu de vue le roi & la maison des roses.

Dès que Mirtis eut fait son souhait, elle s'en repentit; elle connut bien qu'elle s'étoit laissée inconfidérément emporter à un premier mouvement, dont elle n'avoit pas été la maîtresse : aussi, pendant toute la route, elle tint les yeux baissés, & elle eut une grande honte. La Bonne Femme lui jeta un coup d'œil sévère. Ma fille, lui dit-elle, vous n'avez pas bien fait de séparer le prince de son père; quelque injuste qu'il soit, il ne doit pas le quitter. Ah ! madame, lui répondit le prince, ne trouvez pas mauvais que j'aie la douceur de vous suivre. Je respecte le roi mon père : mais je m'en serois

cent fois allé sans la vertu, la bonté & la tendresse de la reine ma mère, qui m'ont toujours retenu.

En achevant ces paroles, ils se trouvèrent devant un beau palais, où étant descendus, madame Tu-Tu vint au-devant d'eux. C'étoit la plus jolie personne du monde, jeune, vive, gaie. Elle leur fit cent honnêtetés, & leur avoua que c'étoit elle qui leur avoit fait tous les plaisirs qu'ils avoient eus dans leur vie, & qui leur avoit donné de même *la cerise, l'azeroles, & l'amande*, dont la vertu étoit finie puisqu'elle les avoit auprès d'elle.

Et s'adressant particulièrement au prince, elle lui dit qu'elle avoit entendu parler mille fois des déplaisirs que son père lui avoit faits : qu'elle l'avertissoit d'avance qu'il ne l'accusât pas du mal qui lui pourroit arriver : qu'à la vérité elle lui faisoit bien quelques malices ; mais que c'étoit-là tout au plus où pouvoit aller sa vengeance.

Après cela, elle les assura qu'ils seroient tous très-heureux chez elle ; qu'ils auroient des troupeaux à garder, des houlettes, des arcs, des flèches & des lignes ; qu'ils se divertiroient à cent plaisirs différens. Elle leur donna des habits de berger d'une gentillesse

infinie , & au prince comme aux autres ; leurs noms & leurs devises étoient sur leurs houlettes. Dès le soir même le jeune prince changea la fienne avec celle de l'aimable Mirtis.

Le lendemain madame Tu-Tu les mena dans les plus charmantes promenades du monde , & leur montra de bons pâturages pour leurs moutons , & un beau pays pour la chasse. Vous pouvez , leur dit-elle , aller de ce côté jusqu'à cette belle rivière , n'allez jamais à l'autre bord ; & de ce côté-là , chassez dans les bois ; mais prenez garde , continua-t-elle , de passer un grand chêne qui est au milieu de la forêt ; il est fort remarquable , parce qu'il a les racines & le tronc de fer. Si vous allez plus avant , il pourroit vous arriver des malheurs dont je ne saurois vous garantir ; & , après cela , je ne ferois peut-être pas en état de vous secourir promptement , car une fée a bien de l'occupation.

Ces jeunes bergers l'assurèrent qu'ils feroient exactement ce qu'elle leur prescrivoit ; & se mettant à conduire leur troupeau tous quatre , madame Tu-Tu demeura avec la Bonne Femme. Elle remarqua quelque inquiétude dans son air : Qu'avez - vous ,

madame, lui dit-elle ? quel nuage s'élève dans votre esprit ? Je ne vous nierai point, reprit la Bonne Femme, que j'ai de la peine de les laisser ainsi tous ensemble. Il y a quelque temps que je vois, avec chagrin, que Finfin & Lirette s'aiment peut-être plus que de raison ; & voici, pour m'accabler, une autre amitié qui se forme ; le prince & Mirtis ne se haïssent pas, je crains d'abandonner leur jeunesse à l'égarement de leurs cœurs.

Vous avez si bien élevé ces deux jeunes filles, répliqua madame Tu-Tu, que vous ne devez rien craindre ; je réponds de leur sagesse : je vais vous éclaircir de leur destin.

Elle lui apprit que Finfin étoit fils du méchant roi, & frère du prince ; que Mirtis & Lirette étoient sœurs, & filles du défunt roi qu'il avoit mourir, frère de la reine sa femme, & que ce cruel roi avoit épousée, qu'ainsi ils étoient fort proches parens ; que ce méchant roi étant monté sur le trône, après avoir commis mille horreurs, les voulut combler en faisant mourir ces deux princesses ; que la reine fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher, & que n'y pouvant réussir, elle l'avoit appelée à son secours ; qu'alors elle avoit dit à la reine qu'elle les sauveroit, mais

qu'elle ne le pouvoit faire à moins qu'elle ne prît aussi son fils aîné ; qu'elle lui répondoit qu'elle le reverroit un jour heureux : qu'à ces conditions , la reine avoit consenti à une séparation qui lui paroissoit d'abord dure ; qu'elle les avoit tous trois enlevés , & les avoit voulu confier à ses soins comme à la personne la plus digne d'un tel emploi. Après cela la fée la pria de se mettre en repos , l'assurant que l'union de ces jeunes princes rendroit la paix à tout le royaume , où Finfin régneroit avec Lirette.

La Bonne Femme écouta tout ce discours avec une grande admiration , mais ce ne fut pas sans laisser tomber quelques larmes. Mde. Tu-Tu en fut surprise , & en demanda le sujet. Hélas ! dit-elle , je crois qu'ils vont perdre leur innocence par cette grandeur à laquelle ils vont être élevés , & qu'une fortune si éclatante va corrompre toute leur vertu.

Non , reprit la fée , ne craignez point un si grand malheur , vous leur avez donné de trop bons principes ; on peut être roi & honnête homme. Vous savez qu'il en est un dans l'univers , qui est le modèle des parfaits monarques ; ainsi calmez votre esprit : je vais être avec vous autant qu'il me sera

possible ; j'espère que vous serez sans ennui.

La Bonne Femme la crut, & au bout de quelque temps elle sentit une grande satisfaction. Les jeunes bergers se trouvoient si contens aussi, qu'ils ne désiroient que la continuation d'une fortune si agréable. Leurs plaisirs, quoique tranquilles, ne laissoient pas d'être vifs : ils se voyoient tous les jours, & les jours leur sembloient encore trop courts.

Le mauvais roi apprit qu'ils étoient chez Mde. Tu-Tu ; mais tout son pouvoir ne les en pouvoit pas ôter. Il savoit toutes les dispositions de ses charmes ; il vit bien qu'il ne les sauroit avoir que par ruse : il n'avoit pu habiter dans la maison des roses, par les malices continuelles que Mde. Tu-Tu lui faisoit : il l'en haïssoit plus, aussi bien que la Bonne Femme, & cette haine même retomboit jusques sur son fils.

Il employoit toute sorte de stratagèmes pour avoir en sa puissance quelqu'un de ces quatre jeunes bergers ; mais son pouvoir & ses artifices ne s'étendoient pas sur les terres de Mde. Tu-Tu.

Un jour malheureux (il en est de tels que l'on ne peut éviter) ces aimables bergers avoient porté leurs pas du côté du

chêne fatal : la belle Lirette apperçut sur un arbre à vingt pas de-là, un oiseau d'un si rare plumage, qu'elle eut tiré plutôt sa flèche qu'elle n'y eut pensé, & voyant l'oiseau mort, elle courut pour le prendre. Tout cela se fit promptement & sans réflexion, de sorte que la pauvre Lirette se livra à sa perte, & se trouva prise elle-même, car il lui fut impossible de pouvoir s'en retourner ; elle n'avoit qu'une volonté impuissante. Elle reconnut sa faute, & tout ce qu'elle put faire, fut de tendre les bras pitoyablement à ses frères & à sa sœur. Mirtis se mit à pleurer, & Finfin, sans hésiter, courut à elle. Je veux me perdre avec vous, s'écria-t-il, & dans un moment il l'eut jointe.

Mirtis vouloit les aller trouver, le beau prince la retint. Allons avertir Mde. Tu-Tu, lui dit-il, c'est le plus grand secours que nous puissions leur donner. En même-temps ils virent les gens du méchant roi qui les prirent : tout ce qu'ils purent faire de part & d'autre fut de se crier adieu.

Le roi avoit fait mettre là ce bel oiseau par ses chasseurs, pour servir de piège à ces bergers : il s'étoit bien attendu à l'aventure qui arriva. On mena Lirette & Finfin de-

vant ce cruel prince, il leur dit mille injures, & les fit enfermer dans une obscure & forte prison : ce fut alors qu'ils regrettèrent bien de ce que leur petite *cerise* & leur petite *amande* n'avoient plus de vertu. Le fan & la perdrix les furent trouver ; mais le fan ne pouvant les voir, jeta quelques larmes de douleur, & voyant que le roi commandoit qu'on le prît & qu'on l'écorchât tout vif, il se sauva à la course vers Mirtis : la perdrix fut plus heureuse, elle les voyoit tous les jours à travers la grille de leur prison ; par bonheur le mauvais roi ne s'étoit pas avisé de les faire séparer. Quand on s'aime, c'est un plaisir de souffrir ensemble.

La perdrix revoloit tous les jours, & alloit dire de leurs nouvelles à Mde. Tu-Tu, à la Bonne Femme & à Mirtis : Mirtis étoit très-affligée, & sans le beau prince, elle auroit été inconsolable. Elle se résolut d'écrire à ces pauvres captifs par la fidelle perdrix, elle lui pendit une petite bouteille d'encre au col avec du papier, & lui mit une plume au bec. La bonne perdrix ainsi chargée, se rendit aux grilles de la prison : ce fut une grande joie à nos jeunes bergers de la revoir ; Enfin avança la main, &

LA BONNE FEMME. 213
prit tout ce qu'elle avoit, après quoi ils se
mirent à lire.

**MIRTIS ET LE PRINCE,
à Lirette & à Finfin.**

Savez-vous que nous languissons
Depuis une si dure absence ;
Qu'incessamment nous soupignons ,
Que peut-être nous en mourrons.
Nous l'aurions déjà fait, je pense,
Si nous n'avions plus d'espérance :
Nous soutenons notre vertu
Depuis que madame Tu-tu
Nous assure de votre vie.
Lirette & Finfin, croyez-nous,
Nous vous verrons malgré l'envie,
Et nous aurons un sort bien doux.

Cette Lettre fit un puissant effet sur l'es-
prit de Lirette & de Finfin : ils en conqu-
rent une grande joie, & firent sur-le-champ
cette réponse :

**LIRETTE ET FINFIN,
à Mirtis & au Prince.**

Nous avons reçu votre Lettre
Avec un extrême plaisir ,
Nous avons su le ressentir
Plus qu'on ne devoit se promettre.
Dans ces lieux si remplis d'horreur ,
Notre tourment seroit extrême ,

214 LA BONNE FEMME.

Si nous n'avions pas la douceur
Que nous rencontrons en nous-mêmes.

Avec l'objet qui fait charmer ,
On ne ressent aucun supplice ;
Et pour ceux qui savent aimer ,
Tout peut se tourner en délice.

Adieu , beau Prince , adieu Mirtis ;
Ayez une ardeur mutuelle ,
Sous une tendresse fidelle
Soyez toujours affujettis.

Vous nous donnez une espérance
Laquelle nous ressentirons :
Le plus grand bien que nous aurons ,
Nous viendra de votre présence.

Finfin ayant attaché ce billet au cou de la perdrix , elle s'envola bien vîte. Les jeunes bergers la virent avec consolation ; mais la Bonne Femme n'en pouvoit recevoir depuis qu'elle étoit séparée de ces personnes si chères, & qu'elle savoit en si grand péril. Que ma félicité est changée, disoit-elle à Mde. Tu-Tu : je ne suis dans le monde que pour être perpétuellement agitée ; je croyois avoir pris le seul parti qui pouvoit me mettre dans le repos : qu'on est borné dans les vues que l'on prend ! Et ne savez-vous pas , reprit la fée , qu'il n'est point d'état dans la vie où l'on puisse vivre heureux. Je le fais , s'écria tristement la Bonne Femme , & si l'on ne

fait son bonheur soi-même, on le trouve rarement ailleurs. Mais, madame, voyez un peu le sort de mes enfans, je vous prie; je ne saurois vivre inquiète comme je le suis: ils ne se sont pas ressouvénus de l'ordre que je leur avois prescrit, reprit Mde. Tu-Tu; mais songeons au remède.

Mde. Tu-Tu entra dans sa bibliothèque avec la Bonne Femme. Elle lut presque toute la nuit: & ayant pris enfin un grand livre, qu'elle avoit souvent négligé, quoiqu'il fût couvert de lames d'or, elle se plongea tout-à-coup dans une tristesse excessive. Après bien du temps, & sur la petite pointe du jour, la Bonne femme voyant quelques larmes qui tomboient sur les feuillets de son livre, osa prendre la liberté de lui demander la cause de sa douleur. Je m'afflige, lui dit-elle, pour le destin irrévocable qui vient de s'offrir à ma connoissance; j'en frémis & je tremble à vous le dire. Sont-ils morts, s'écria la Bonne-Femme? Non, poursuivit Mde. Tu-Tu; mais rien ne peut les sauver, si vous ou moi ne nous allons présenter pour assouvir la vengeance du roi. Je vous avoue la vérité, madame, poursuivit la fée, je ne me sens pas assez d'amitié pour eux, ni assez de courage pour aller

216 LA BONNE FEMME.

ainfi m'exposer à fa fureur , & je crois auffi que peu de perfonnes feroient capables de le faire. Pardonnez-moi, madame , repliqua la Bonne Femme avec une grande fermeté , j'irai trouver le roi ; rien ne m'eft difficile pour fauver mes enfans ; je lui donnerai de bon cœur tout le fang que j'ai dans les veines.

Mde. Tu-Tu ne pouvoit affez admirer une fi grande réfolution ; elle lui promit de l'affifter de tout ce qui feroit en fon pouvoir ; mais qu'elle le croyoit borné en cette rencontre par la faute qu'ils avoient faite. La Bonne Femme prit congé d'elle , & ne voulut point dire fon deffein à Mirtis ni au prince , de peur de s'attendrir & de les affliger.

Elle partit , la perdrix vola toujours à côté d'elle ; & ayant paffé l'arbre de fer , la perdrix arracha avec fon bec une petite mouffe qui étoit autour du tronc , & qu'elle mit dans les mains de la Bonne Femme. Quand vous ferez au plus grand péril où vous puiffiez être , lui dit-elle , jetez cette mouffe fur les pieds du roi. Le Bonne Femme retint bien ces paroles ; & à peine eut-elle fait encore quelques pas , qu'elle fut prife par les gens que le méchant prince tenoit toujours
aux

aux environs des terres de Mde. Tu-Tu.

On l'amena devant lui. Je te tiens donc, méchante créature, lui dit-il, je te ferai mourir par les plus cruels supplices. Je ne suis venue ici que pour cela, lui répondit-elle, & tu peux exercer ta cruauté sur moi; épargnes mes enfans qui sont jeunes, & incapables d'avoir jamais pu t'offenser: voilà ma vie que je t'abandonne.

Tous ceux qui entendirent ces paroles étoient pénétrés de pitié pour une telle grandeur d'ame; le roi seul n'en fut point ému. La reine, qui étoit présente, versoit un torrent de larmes; le roi en fut si indigné contre elle, qu'il l'auroit tuée si on ne se fût mis entre deux. Elle se sauva en faisant des cris pitoyables.

Le roi barbare fit enfermer la Bonne Femme, ordonnant qu'on la nourrit bien, afin de lui rendre une prompte mort plus affreuse. Il commanda qu'on emplît un abîme de couleuvres, de vipères & de serpens, se faisant un plaisir d'y voir précipiter la Bonne Femme. Quel genre de supplice! qu'il est épouvantable!

Les officiers de cet injuste prince lui obéirent à regret; & quand ils se furent acquittés de cette funeste commission, le roi se rendit.

sur le lieu. On voulut lier la Bonne Femme ; elle pria qu'on la laissât , les assurant qu'elle avoit assez de courage pour aller en cet état à la mort ; & considérant qu'elle n'avoit pas de temps à perdre , elle s'approcha du roi , & lui jeta sa mouffe sur les pieds. Il étoit auprès de l'effroyable gouffre ; & voulant le considérer encore avec plaisir , les pieds lui glissèrent , & il tomba dedans. A peine y fut-il , que toutes ces bêtes sanguinaires se jetèrent sur lui , & le firent mourir en le piquant. La Bonne Femme se trouva en la compagnie de sa chère perdrix , dans la maison des roses.

Pendant que ces choses se passaient , Finfin & Lirette étoient presque morts de misère dans leur affreuse prison ; leur affection innocente les retenoit encore à la vie. Ils se disoient des choses bien tristes & bien touchantes , quand ils apperçurent tout d'un coup les portes de leur prison qui s'ouvrirent ; & Mirtis , le beau prince , & madame Tu-Tu , qui se jetèrent à leur cou , & qui , leur parlant tous à la fois , ne laissèrent pas dans ce désordre de faire entendre la mort du roi. C'étoit votre père , Finfin , aussi bien que celui du prince , lui dit madame Tu - Tu ; mais c'étoit un dénaturé & un

tyran, il a voulu cent fois faire mourir la reine. Allons la trouver. Ils y allèrent. Sa vertu lui fit donner quelques regrets à la mort du roi son mari ; Finfin & le prince satisfirent aussi aux devoirs de la nature. Finfin fut reconnu roi, & Mirtis & Lirette pour princesses. Ils furent tous ensemble à la maison des roses, pour voir la généreuse Bonne Femme : elle pensa mourir de joie en les embrassant. Ils lui dirent tous qu'ils lui devoient la vie, & plus que la vie, puisqu'ils lui devoient leur bonheur.

Ce fut pour lors qu'ils se crurent véritablement heureux. On célébra ces mariages avec une grande pompe ; le roi Finfin épousa la princesse Lirette, & Mirtis le prince. Quand ces belles noces furent faites, la Bonne Femme demanda la permission de se retirer à la maison des roses ; on eut bien de la peine à y consentir, mais ils se rendirent à sa volonté. La reine veuve voulut aussi demeurer avec elle le reste de sa vie : la perdrix & le fan y passèrent aussi leurs jours. Ils étoient tous rebutés du monde, ils trouvèrent de la tranquillité dans cette retraite : madame Tu-Tu les alloit souvent visiter, aussi-bien que le roi & la reine, le prince & la princesse.

220 LA BONNE FEMME.

Heureux qui pourroit imiter
Tout ce que fit la Bonne Femme ;
Une pareille grandeur d'ame
Trouve bien de quoi mériter.

Ecueils cruels , on vous peut éviter ;
On ne craint guères le naufrage ,
Quand on peut laisser tout avec tant de courage.
Conduite , esprit , vertu , que l'on doit à vos soins ,
Vous paroissez dans les besoins.



L E S

CHEVALIERS ERRANS

E T

LE GÉNIE FAMILIER,

Par Madame la Comtesse D'AULNOY.

ELMEDOR DE GRENADE.

LA nuit avoit à peine enveloppé la terre de ses ténèbres, quand il arriva sur les bords du Tage un chevalier couvert d'armes noires. Son casque, qui étoit chargé de plumes feuilles-mortes & blanches, avoit la visière à demi levée, & laissoit voir un visage où la douleur & la beauté étoient peintes. Il portoit à son bras un écu d'acier bruni. L'on y voyoit une rose arrachée avant qu'elle fût éclosée, & un grenadier renversé sur la terre, & pour devise ces paroles : *Du même coup.* Le cheval qu'il

•K iij

monter étoit noir comme jais, mais d'une démarche si fière, qu'il relevoit encore la bonne mine de son maître. Ce chevalier, après avoir suivi le fleuve quelques stades, s'enfonça dans un bois qu'il trouva sur sa main droite, & ayant descendu de cheval, & donné son casque à son écuyer, il se coucha sur l'herbe, pour y rêver à ses malheurs, & à des projets de vengeance contre celui qui en étoit la cause.

Une voix qu'il entendit à côté de lui, l'obligea de faire trêve à ses tristes réflexions. Cessez, Adelinde, disoit cette voix, de vouloir me persuader de vivre, & de chercher du secours à mes malheurs : je n'en dois plus attendre que de mon désespoir.

Des paroles si touchantes n'eurent pas frappé les oreilles de notre chevalier, que reprenant son casque des mains de son écuyer, il traversa des halliers qui l'empêchoient de voir la personne qui se plaignoit. Il n'eut pas fait vingt pas, qu'il aperçut deux femmes couchées sur l'herbe, dont l'une, qui ne paroïssoit pas avoir plus de quinze ans, étoit une beauté qui ne pouvoit être surpassée aux yeux du chevalier, que par celle de la personne

qu'il regrettoit à tous les momens de sa vie. Madame, lui dit-il, les plaintes que je viens d'entendre sortir de votre belle bouche, ne peuvent me laisser douter que vous ne foyez accablée de chagrins mortels ; & je serois heureux, si, avant que de finir ma triste vie, je pouvois détruire les ennemis qui vous oppriment ; & pour vous obliger à prendre quelque confiance en mon procédé sincère, je vous dirai que je suis Elmedor de Grenade, chevalier de la funeste épée, connu dans toutes les Espagnes par son amour pour l'admirable Alzayde. Seigneur, lui dit l'inconnue, qui s'étoit levée dès qu'Elmedor lui avoit parlé, votre nom est si célèbre dans tout l'univers, qu'il suffit qu'on l'entende prononcer, pour être persuadé que rien n'est impossible à votre bras. Pardonnez - moi si les malheurs effroyables qui me persécutent, me forcent d'accepter les offres généreuses que vous me faites ; mais pour que vous connoissiez les ennemis que vous aurez à combattre, souffrez que je vous apprenne mes aventures.



HISTOIRE *DE LA PRINCESSE ZAMÉE, ET DU PRINCE ALMANSON.*

JE suis fille de Zamut, roi de Fez, & de la reine Zamare. Le nombre d'années qu'ils furent fans avoir d'enfans me fit regarder d'eux comme un don du ciel, à qui ils devoient toute leur tendresse; le peuple suivoit leur exemple, & j'étois les délices de toute la cour.

Le peu de beauté que les dieux m'avoient donnée, & la couronne de Fez que je devois porter un jour, obligeoient une partie des princes de l'Afrique à venir me rendre hommage, & à ne rien épargner pour me plaire. Jamais la cour de Fez n'avoit été si brillante; l'on y voyoit tous les jours des tournois & des courses de chevaux, dont je donnois les prix.

Entre ce grand nombre de chevaliers & de princes qui étoient attachés à moi, celui de Maroc, surnommé le Terrible, à cause de sa grandeur extraordinaire, & d'un regard farouche qui le rend très-défa-

gréable, étoit celui que le roi mon père me destinoit; & il lui avoit promis de ne point apporter d'obstacle à son amour, si j'y voulois consentir. Des promesses si flatteuses redoubloient les soins de Zoroastre, c'étoit ainsi qu'il se nommoit; mais plus il me témoignoit d'empressement, & plus j'avois de haine pour lui. J'étois dans un chagrin mortel de l'amitié que le roi avoit pour lui, & je disois souvent à la reine ma mère, pour qui je n'avois rien de caché, que je mourrois plutôt que de consentir à l'épouser.

Dans ce temps-là Zoroastre, pour célébrer le jour de ma naissance, fit publier un tournoi, & invita par des cartels, qu'il envoya dans toutes les cours d'Espagne & d'Afrique, les chevaliers à venir avouer que la princesse de Fez l'emportoit sur toutes les beautés de la terre. Un défi si outrageant pour toutes les princesses, que tant d'illustres chevaliers adoroient, les obligea de se rendre à Fez; & le jour du tournoi étant arrivé, le roi, la reine & moi, nous nous plaçâmes sur des échafauds, couverts de riches tapis de velours bleu brodés d'or, que l'on avoit élevés devant la place destinée pour ce divertissement.

K v

Toute la cour superbement parée étoit à nos pieds ; & les juges du camp ayant ouvert la barrière , l'on vit paroître Zoroastre couvert d'armes d'or , enrichies aux extrémités d'émeraudes. Ce que l'on voyoit de sa casaque étoit de velours vert brodé d'or. Son casque étoit couvert de mille plumes vertes & couleur de rose ; il portoit à son bras un bouclier de même métal que ses armes , où l'on avoit représenté une Vénus , qui me donnoit une pomme d'or , & pour devise ces paroles : *je lui cède.*

Après avoir passé devant le roi , & nous avoir salués d'un air fier & superbe , il alla se mettre au bout de la carrière , pour attendre ceux qui voudroient lui disputer la victoire. Il n'y fut pas un quart - d'heure , qu'un chevalier se présenta , dont la mine haute & altière attira les regards de tout le monde ; mais son bras ne répondit pas à sa démarche , & Zoroastre se fut bientôt défait de cet ennemi ; il fut encore le vainqueur de plusieurs autres , & il ne doutoit point d'emporter le prix , qui étoit mon portrait entouré de gros diamans , quand un bruit confus que l'on entendit parmi le peuple , donna une attention nouvelle. Il

étoit causé par un chevalier qui demanda d'être reçu à combattre. Dieux ! quelle vue pour moi , & que ce jour m'a coûté de larmes ! Cet. aimable inconnu étoit armé d'une cotte d'armes d'argent , émaillée de bleu ; sa casaque étoit bleu & argent ; une quantité de plumes de la même couleur pendoit derrière sa tête , & son écu argenté comme le reste de ses armes, avoit au milieu un rubis d'une grosseur extraordinaire , taillé en cœur , & pour devise ces mots : *Pour la plus belle*. Son cheval étoit blanc comme de la neige , & il étoit si fier de porter le plus charmant de tous les hommes , qu'il faisoit trembler la terre sous ses pas. Toute la cour ne pouvoit se lasser d'admirer ce bel inconnu ; mais pour moi , je vous avoue que je n'ai jamais senti un si grand trouble , ni plus de joie que de le voir terrasser dans sa seconde carrière le terrible Zoroastre. Tout le monde s'écria qu'il méritoit le prix ; & les juges du camp l'ayant fait descendre de cheval , le conduisirent au pied de l'échafaud du roi , qui m'ordonna de lui donner mon portrait. Il le reçut avec un air si noble , qu'il m'en parut encore plus aimable.

Les courses étant finies, je suivis la reine

K vj

ma mère au palais ; & le soir il y eut un bal magnifique où tous les Chevaliers se trouvèrent , hors Zoroastre , que son combat avoit tellement ébranlé , qu'il fut contraint de garder le lit quelques jours.

L'inconnu , que nous connûmes pour le prince de Tune , surnommé le Chevalier du soleil , parce qu'il avoit toujours porté cet astre sur son écu , jusqu'au jour du tournois , y vint superbement habillé. Il attira les regards de toute l'assemblée une seconde fois , & s'il nous avoit paru le dieu de la guerre dans le combat , nous le prîmes pour le dieu d'amour dans ce nouvel ajustement. Mon cœur ne put se défendre de tant de charmes , & de quelque fierté que je voulusse m'armer , il fallut céder à ce jeune héros : mes yeux firent le même effet sur son ame : tant que le bal dura , il ne regarda que moi , & je connus avec plaisir , qu'un même feu commençoit à nous embraser.

Quelques jours se passèrent depuis son arrivée , sans qu'il me parlât que par ses soins & ses regards ; mais une après-dînée , que j'étois seule avec mes filles dans mon appartement : Madame , me dit-il , ce cœur qui s'étoit réservé jusqu'à présent pour la plus belle , a trouvé ce qu'il cherchoit ; la

princesse Zamée ne peut avoir de rivales qui osent lui disputer le prix de la beauté ; mais que j'ai lieu de craindre que ce foible hommage ne soit rejeté , & qu'elle ne me rende le plus malheureux de tous les hommes ! Il est si doux , repris-je en souriant , d'emporter le prix glorieux que vous m'offrez , que vous ne devez pas appréhender d'être rebuté. Si je suis assez heureux pour que vous acceptiez mes vœux & mon amour , reprit Almançon , je vous jure , ma princesse , que jamais Chevalier n'aura aimé plus constamment , & que je n'emploierai tous les momens de ma vie qu'à vous marquer ma reconnoissance. Ne pas rebuter vos hommages , lui dis-je d'un air plus sérieux , n'est pas accepter votre amour ; les princesses comme moi ne peuvent recevoir pour Chevalier que celui qui leur est offert par ceux qui ont droit de disposer de leur destinée ; c'est à vous à mériter leur choix , sans attendre de moi qu'une obéissance aveugle , pour ce qu'ils voudront m'ordonner. Je vous demande pardon , Madame , me dit Almançon , d'avoir expliqué trop favorablement vos paroles ; je devois savoir qu'un aveu si charmant doit coûter des années de peines & de souffrances. Sei-

gneur, lui répondis-je en me levant pour aller chez la reine, qui venoit de m'envoyer dire de l'aller trouver, vous dire que vous obligiez le roi mon père de m'ordonner de vous écouter, c'est vous dire que l'on seroit bien aise d'en avoir la permission; & si ce n'est pas assez pour vous rendre heureux, c'est du moins tout ce que je puis faire pour vous.

J'étois si proche de l'appartement de la reine, quand j'achevai de parler, qu'Almanson ne put me répondre que par une profonde révérence qu'il me fit en me quittant la main. J'entrai dans le cabinet de la reine, avec une émotion sur le visage, qu'elle auroit aisément remarquée; mais la nouvelle qu'elle avoit à m'apprendre, lui faisoit trop de peine, pour lui permettre de m'examiner. Zamée, me dit-elle, le roi, malgré tout ce que je lui ai pu dire, m'ordonne de vous disposer à épouser le prince de Maroc dans huit jours: il lui a donné sa parole, & tout se dispose pour achever ce funeste mariage.

Vous jugez bien, généreux Chevalier, que si j'avois appréhendé cet hymen quand je n'avois qu'une aversion sans fondement, quel désespoir il me causa dans un temps

où mon cœur ne pouvoit trouver qu'Almanfon digne de ma tendresse. Je ne cachai point ma douleur à la reine ma mère : elle me donna des soupirs ; mais elle me dit qu'elle ne pouvoit rien sur l'esprit de Zamut, & qu'il falloit me résoudre à obéir. Après ces cruelles paroles, je me retirai dans ma chambre, d'où j'envoyai Adelinde dire au prince de Tune ce que je venois d'apprendre, & qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos pour me conserver à son amour : ce Chevalier, outré de colère, fut trouver le roi mon père, & lui avoua la forte passion qu'il avoit pour moi : Zamut le reçut très-bien ; mais il lui dit que sa parole étant donnée à Zoroastre, il ne pouvoit recevoir l'honneur qu'il vouloit me faire. Ce fut un redoublement de douleur pour mon cœur, qui fut bien sensible quand Adelinde vint me dire cette cruelle réponse : je passai toute la nuit à me plaindre, & le matin j'appris que le prince de Tune ayant fait appeler son rival, après un combat long & sanglant, avoit blessé dangereusement Zoroastre, & l'avoit désarmé ; qu'il étoit aussi un peu blessé à l'épaule, & qu'il s'étoit éloigné de Fez de quelques stades ; que le roi mon père faisoit panser le

prince de Maroc avec un soin extrême ; qu'il étoit dans une colère effroyable contre Almanfon , & qu'il lui avoit envoyé défendre de paroître jamais à fa cour.

De fi triftes nouvelles me firent tomber prefque fans vie , dans les bras de mes femmes. La reine étant avertie de cet accident , courut auprès de moi ; & par fes pleurs , & par fes cris , me fit ouvrir les yeux ; mais ce fut pour me voir dans un état fi digne de pitié , qu'elle étoit inconfolable. Zamut vint dans ma chambre ; & me trouvant toute en larmes : Je veux croire , me dit-il , que les bleffures de Zo-roaftre caufent votre douleur , ne pouvant m'imaginer que vous foyez affez peu inftruite de votre devoir & de mes volontés , pour donner des pleurs au prince de Tune. Les dieux nous rendront le prince de Maroc , & je veux vous le faire époufer avant qu'il forte de mon royaume , pour le punir du chagrin que nous caufe fa fatale valeur. Le roi me quitta après ces cruelles paroles , & la reine paffa le refte du jour à me confoler.

Le foir elle envoya fecretement favoir des nouvelles du prince Almanfon , & je lui fis faire des complimens. Ce prince ,

charmé des bontés de la reine , lui écrivit , pour la supplier de lui permettre de venir le lendemain , déguisé , dans le palais , ses blessures étant très-legères : la reine lui accorda cette grâce , dans le dessein de le persuader de quitter le royaume de Fez , de peur que le perfide Zoroastre ne le fît assassiner.

Almanfon ne manqua pas de venir à l'heure qu'on lui avoit marquée ; nous lui apprîmes (après avoir donné un quart d'heure aux plaintes que notre sort nous arrachoit), qu'un enchanteur , des amis du prince de Maroc , l'avoit entièrement guéri de ses blessures ; mais que le roi craignant un second combat , le faisoit garder dans le palais , jusqu'à ce qu'il m'eût épousée ; ce qui devoit se faire dans trois jours. La reine , sans lui donner le temps de parler , lui dit , que s'il avoit de la considération pour moi , il devoit s'éloigner de Fez , & ne pas m'exposer au chagrin mortel d'être cause de sa mort. Si la princesse , madame , répondit Almanfon , consent d'épouser mon rival , je ferai ce que vous me conseillez ; non pour conserver ma vie , mais pour l'aller finir loin de ses yeux. Je ne consentirai jamais d'épouser Zoroastre , lui répondis-je ; mais vous n'en ferez pas plus heureux , puis-

que je ne puis me donner à vous sans l'aveu du roi mon père & de la reine. Mais si Zamut , me dit-il , vous force d'achever votre mariage , quel moyen aurez-vous pour vous en défendre ? La mort , m'écriai-je , si mes pleurs ne peuvent le toucher. Ah ! madame , dit-il à la reine en se jetant à ses pieds , que de maux vous pouvez empêcher , si vous voulez me permettre d'enlever cette charmante princesse ! Je vous promets , foi de chevalier , de lui mettre la couronne de Tune sur la tête , dès que nous y ferons arrivés , & d'avoir toute ma vie une obéissance aveugle pour vos ordres. La reine , étonnée d'une proposition si hardie , le refusa avec colère ; mais à la fin elle se laissa toucher à nos larmes. Almanfon pensa mourir de joie à cet heureux changement de sa fortune ; & après avoir protesté à la reine qu'elle n'auroit jamais lieu de se repentir de ses bontés , il se retira pour donner ordre à son départ.

Le lendemain , à l'heure marquée , il me vint prendre , & ce ne fut pas sans une vive douleur , que je me séparai d'une si bonne princesse : mais l'amour l'emportant sur la nature , je suivis Almanfon , avec la seule Adeline. A la porte du palais , nous trou-

vâmes un écuyer du prince , qui nous tenoit des chevaux prêts ; nous montâmes dessus , & nous fortîmes de Fez & du royaume , sans aventure ; mais un jour , passant dans une sombre forêt , nous entendîmes quelqu'un qui se plaignoit dans l'épaisseur du bois. Almanfon poussa son cheval de ce côté-là , & vit une femme assez belle , qui paroissoit très-affligée : Généreux chevalier , lui dit-elle dès qu'elle l'aperçut , venez délivrer une princesse des mains d'un géant monstrueux , qui la captive à un stade d'ici , dans un château où elle souffre des tourmens insupportables ; les dieux ont réservé cette terrible aventure à votre bras ; & la fée des Grandeurs me l'a prédit. J'arrivai , comme cette femme achevoit de parler , & je fis ce que je pus pour détourner Almanfon de cette entreprise ; mais l'envie de remporter cette victoire l'emporta sur mes prières ; il me pria de l'attendre un moment , & partit avec cette femme.

Je le suivis malgré lui , & je vis que , dès qu'il fut sur les fossés de ce château , le pont s'abaisa , la porte s'ouvrit , & ce malheureux prince étant entré avec l'inconnue , le château se referma. Jamais douleur ne fut égale à la mienne , quand je ne vis

plus Almanfon ; je l'appelai vainement tout le refte du jour & de la nuit ; mes cris n'ont mes larmes n'étoient point écoutés : les prières d'Adeline & de l'écuyer de mon cher prince auroient été inutiles pour m'arracher de ce lieu fatal ; mais à la pointe du jour un chevalier parut à côté de moi , qui me dit , que je ne trouverois de fin aux malheurs d'Almanfon & des miens que fur les bords du Tage , & difparut après ces paroles. Je fuivis fes ordres , je quittai ce funefte château , où je laiffai tout ce qui pouvoit me faire aimer la vie , pour venir fur les bords de ce fleuve. Il y a un an que j'y demeure , fans avoir vu l'exécution des promeffes de l'inconnu. Faffe le ciel ! généreux chevalier , que ce foit à vous à qui cette aventure foit réfervée.

Qu'elle me la foit ou non , reprit Elmedor , dès que la princeffe eut achevé de parler , je ne laiffurai pas de la tenter , dès que vous m'ordonnerez de partir : trop heureux charmante Zamée , fi je puis vous rendre un prince fi accompli , & qui mérite fi bien votre tendrefle ! Dès que le jour paroîtra , reprit la princeffe de Fez , je vous conduirai au féjour qu'habite le malheureux Almanfon ; mais comme la nuit n'eft pas

encore avancée , allons prendre un léger repas , & quelques heures de repos dans une cabane dont j'ai fait mon palais , depuis que j'ai perdu mon cher prince. Elmedor n'osa refuser Zamée ; & pour la première fois , depuis la mort d'Alzayde , il se coucha dans un lit. Il n'y fut pas tranquille , ses mortelles douleurs le tinrent éveillé jusqu'à l'aurore. Honteux qu'elle le trouvât au lit , il se leva ; puis s'étant fait armer , & ayant su que la princesse Zamée étoit prête , il fut l'aider à monter à cheval. Ils marchèrent tout le jour sans se reposer ; mais leurs chevaux ne pouvant fournir à leur impatience , ils s'arrêtèrent dans une prairie arrosée d'un ruisseau , qui faisoit un murmure agréable. Ils n'y eurent pas resté une heure , qu'ils apperçurent un chevalier , que Zamée reconnut pour Zoroastre ; la frayeur de retomber dans ses mains lui fit jeter un cri si perçant , qu'Elmedor lui en demanda la cause ; & la princesse lui ayant nommé le chevalier terrible , il remonta à cheval , & prenant son casque & sa lance des mains de son écuyer , il fut au-devant du prince de Maroc , comme il venoit de reconnoître la belle Zamée. Chevalier , lui dit Elmedor , je viens d'apprendre que tu es indigne de porter ce nom ,

puisque tu te fers de la force pour posséder une princesse qui ne t'aime point. Et qui es-tu , lui répondit fièrement Zoroastre , qui prends le parti d'une infidelle , que je ne cherche qu'afin de la punir de ses crimes ? Si je suis vainqueur je te l'apprendrai , reprit le prince de Grenade ; mais ne perdons point un temps précieux en discours inutiles. En disant cela , Elmedor lui porta un coup de lance , qui ne fit que l'ébranler dans les arçons ; & celle de Zoroastre s'étant rompue contre la cotte d'arme de son ennemi , ils commencèrent à faire briller leurs funestes épées. Zamée , tremblante pour son défenseur , faisoit des vœux au ciel pour qu'il ne pérît point dans ce combat. Elle fut bientôt hors de crainte. Zoroastre , percé de coups , tomba aux pieds de l'invincible chevalier de la funeste épée. Zamée courut au prince , & lui demanda s'il n'étoit point blessé ; & voyant couler son sang d'une plaie qu'il avoit au bras droit , elle l'arrêta de ses belles mains : & ce qu'elle venoit de lui voir faire lui fit espérer qu'il délivreroit bientôt son cher Almanfon.

On laissa le soin à l'écurier du prince de Maroc du corps de son maître ; & la princesse , avant de partir , voulut apprendre

des nouvelles de la reine sa mère, & ce que le roi son père disoit de sa fuite.

Quand on fut votre départ, madame, lui dit l'écuyer, le roi ne doutant point que la reine ne fût de votre intelligence, par l'aversion qu'elle avoit toujours eue pour le prince mon maître, la fit prisonnière dans son appartement, & la maltraita beaucoup pour lui faire dire où vous étiez allée avec le prince de Tune. Mais cette vertueuse princesse voyant qu'elle ne pouvoit cacher que vous n'eussiez suivi Almanfon, & ayant peur que l'on envoyât sur vos traces, dit que vous étiez allée chercher un asyle chez la reine de Grenade votre tante. Zamut la crut, & envoya sur le chemin de Grenade pour vous ramener à Fez, où il vous destinoit les tourmens les plus cruels. Zoroastre, au désespoir de votre fuite, partit de Fez sans attendre le retour de ceux que l'on avoit envoyés après vous; & depuis un an nous avons parcouru toutes les Espagnes plus d'une fois; enfin, son mauvais destin l'a conduit dans cette prairie, où cet invincible chevalier vient de lui faire trouver la fin de ses malheurs.

La princesse de Fez n'entendit pas, sans verser des larmes, les chagrins qu'elle cau-

soit à la reine sa mère ; mais le prince l'ayant assurée qu'il la remettrait bientôt en état de la revoir avec son cher Almanson , elle remonta à cheval & commença à marcher. L'agitation du cheval fit saigner la blessure d'Elmedor ; Zamée étancha son sang avec une herbe qu'elle appliqua sur la plaie , & le contraignit de s'arrêter dans un bourg qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. L'écuyer du prince y fut chercher un chirurgien , qui , après avoir visité sa blessure , lui dit , qu'il falloit garder le lit au moins trois jours , quoique la plaie fût fort légère : la princesse eut toutes les peines du monde d'obtenir du chevalier qu'il prit ce peu de repos , & le voulant laisser mettre au lit , elle se retira dans une autre chambre , où elle passa la nuit. Le lendemain , ayant su que le prince dormoit d'un sommeil tranquille , elle ne sortit de sa chambre que quand elle apprit qu'il étoit éveillé , & s'étant informée de l'état de sa santé ; elle n'est que trop bonne pour un malheureux , madame , lui dit-il ; & Alzayde me l'est venu reprocher dans ce moment de sommeil , que la perte du sang que j'ai faite m'a causé. Je l'ai vue cette admirable personne , dans une chambre du château où est Almanson , à ce qu'il m'a
paru

paru dans mon songe , couverte d'un voile de gaze noire , me reprocher le peu de soin que j'avois de la retirer du tombeau , & de la venger. J'ai voulu me jeter à ses pieds , & lui dire que le serment que j'avois fait de punir ses ennemis , m'empêchoit de la fuivre , & que je n'avois pas perdu un moment pour les chercher ; mais l'effort que j'ai fait pour embrasser ses genoux m'a réveillé. Ce songe , reprit la princesse de Fez , me paroît myftérieux : Alzayde n'est point morte , elle habite fans doute la même prison que mon cher prince. Ah ! madame , lui dit Elmedor en versant quelques larmes , je ne puis douter de Talnut mon écuyer , qui l'a vue expirante , & qui m'a annoncé ses dernières volontés. Si je favois votre histoire , reprit la princesse , & que vous eussiez la même confiance en moi que j'ai eue en - vous , je vous parlerois avec plus d'affurance , & Talmut pourroit m'en faire le récit , pendant que l'on panseroit votre blessure. Elmedor ne put refuser à Zamée ce qu'elle lui demandoit ; & le chirurgien étant entré , elle sortit avec l'écuyer & Adeline , ordonnant à celui d'Almanfon de ne point quitter le prince. Elle fut dans un petit bois , qui étoit derrière la maison ;

& ayant cherché un endroit où elle fût à l'abri du soleil , elle s'affit sur l'herbe , & Talmut s'étant mis à ses pieds avec Adeline , il commença l'histoire de son maître en ces termes.

HISTOIRE

*DU PRINCE ELMEDOR DE GRENADE ,
& de la princesse Alzayde.*

VOUS savez sans doute , madame , dit Talmut , que mon maître est fils du roi de Grenade & de la reine Ermendine , dont la beauté & la vertu font les délices de la cour de Grenade. Le prince fut nommé Elmedor , & depuis , par ses glorieux exploits , le chevalier de la funeste épée : il commença d'être connu sous ce nom à la guerre que le roi son père eut contre les Maures Castillans , où il fit des choses si au-dessus de la valeur ordinaire , qu'il fut regardé comme l'auteur de la paix que ces peuples furent contraints de nous demander.

Après cette victoire , il demanda permission au roi son père d'aller voyager inconnu dans toutes les Espagnes ; le roi la

lui accorda, mais la reine, qui l'aimoit avec tendresse, s'y opposa fortement, parce qu'un magicien de ses amis, nommé Zamat, lui avoit dit que le prince courroit de grands dangers dans ce voyage; mais pour l'en garantir, il donna à la reine une bague enchantée, qui avoit le pouvoir de détruire tous les enchantemens, quand on mettoit à pointe d'un cœur de rubis, qui y étoit enchassé, en haut. La reine voyant qu'elle ne pouvoit empêcher son fils de partir, lui donna la bague, & lui fit promettre de la porter toujours de la manière que l'enchanteur lui disoit. Elmedor le lui promit, & sortit de Grenade, suivi de moi seulement. Après avoir passé un an à voir toutes les cours, nous arrivâmes à Léon, le jour d'une course de chevaux, dont la princesse Alzayde, fille du roi de Léon, donnoit le prix, qui étoit une épée garnie de rubis d'un fort grand prix; mon prince l'emporta avec une adresse qui lui attira les regards de toute la cour; & il fut le prendre des mains de la charmante Alzayde. Si je ne vous avois pas vue, madame, continua l'écuyer, je dirois que la princesse de Léon étoit la plus belle personne de toutes les Espagnes : jamais tant de majesté n'a été

accompagnée de tant de douceur. Ses cheveux, qui étoient d'un brun argenté, donnoient un éclat surprenant à son teint, dont les couleurs vives & séparées ne pouvoient céder qu'au brillant de ses yeux; enfin, tous les charmes de la beauté se trouvoient répandus dans toute sa personne.

Elmedor, enchanté de tant d'attraits, demeura quelque temps hors de lui-même; & si le roi, à qui l'on avoit dit son nom, ne l'eût obligé de répondre au compliment qu'il lui fit, de longtems il ne seroit sorti de la douce rêverie qui l'occupoit.

Les courses finies, l'on retourna au palais; & le roi ayant contraint mon prince de prendre un appartement auprès du sien, il y fut changer d'habit, & revint passer la foirée chez la reine, où il eut le bonheur d'entretenir la princesse plus de deux heures. Que de grâces nouvelles il découvrit dans cette conversation ! Son esprit surpassoit encore sa beauté, & une douceur accompagnée d'une sévère modestie régnoit dans toutes ses actions, qui, en inspirant un violent amour, défendoit de s'en plaindre. Elmedor ne ressentit que trop ce pouvoir tyrannique, & il se retira à son appartement le plus amoureux de tous les hommes.

Tous les jours suivans ne servirent qu'à redoubler ses chaînes, & à les rendre plus fortes que la mort ; le temps ne nous l'a que trop fait connoître.

J'ai su d'une fille de la princesse, nommée Sanchée, pour qui j'ai eu quelque passion, que cette admirable personne sentit pour le prince un tendre penchant, qu'elle combattit en vain, & que, quelque sévère que fût sa vertu, elle ne fut point fâchée de voir que ses beaux yeux en avoient fait la conquête ; mais elle cachoit si bien ses sentimens, qu'Elmedor ne lui voyant qu'une civilité modeste, doutoit si elle connoissoit qu'il l'adoroit. Divine Alzayde, disoit-il quelquefois tout bas en la regardant, est-il possible que mes soupirs & mes regards languissans ne vous apprennent pas que je suis le plus amoureux de tous ceux qui vous servent ? un feu si pur pourroit-il vous offenser ? Dans ces momens il étoit prêt de lui déclarer son amour ; mais le respect & la crainte d'être banni par cette aimable princesse le retenoit. Dans ce temps-là, le prince des Asturies déclara la guerre au roi de Léon ; ce prince, pour n'être point surpris par son ennemi, rassembla ses troupes, & s'étant mis à leur tête, marcha

sur la frontière avec Elmedor, qui voulut l'accompagner. Il ne put prendre congé de la princesse qu'en présence de la reine. Elle avoit craint de n'être pas maîtresse de lui cacher le chagrin qu'elle avoit de le voir partir pour une guerre qui devoit être sanglante. Il fut vivement touché de ne pouvoir lui dire que ce n'étoit que pour lui marquer que tous ses jours lui étoient consacrés, qu'il alloit combattre les ennemis du roi son père. Quand nous fûmes au rendez-vous de l'armée, le roi de Léon voulut en donner le commandement sous lui au prince de Grenade; mais il le refusa, en lui disant qu'il ne vouloit que l'honneur de combattre à ses côtés.

Nous fûmes quelque temps sans trouver l'occasion favorable de donner la bataille; mais enfin le prince des Asturies, qui étoit plus fort que nous, nous la présenta; elle fut terrible pour les deux partis, & la victoire sembloit se déclarer pour les ennemis; mais mon prince fit changer le combat de face, en donnant la mort au prince des Asturies. Ses troupes, au lieu de chercher à le venger, ne songèrent qu'à fuir, & laissèrent le champ de bataille couvert de mourans & de morts.

La campagne finit par cette victoire, les ennemis se retirèrent sur leur frontière; & le roi, après avoir donné mille louanges à mon maître, s'en retourna à Léon.

La reine & la princesse vinrent au-devant de nous. Tous les chemins étoient pleins de peuple, qui disoit tout haut, que pour voir le roi de Léon, maître d'une partie des Espagnes, il falloit unir le prince de Grenade & la princesse Alzayde. Elmedor trouvant l'occasion favorable pour parler de son amour, s'approcha du chariot d'Alzayde, qui n'avoit avec elle que Sanchée. Madame, lui dit-il, les dieux quelquefois s'expliquent par la bouche des peuples. Oserois-je prétendre que cet oracle ne feroit pas le malheur de la divine Alzayde? Mon cœur, que ses premiers regards ont enflammé de la plus respectueuse passion qu'ils feront jamais naître, n'attend depuis ce fatal moment, pour se faire connoître, qu'il le puisse sans vous déplaire; c'est à vous, charmante princesse, de condamner mon amour à un silence éternel, ou de me permettre de me dire votre chevalier. Seigneur, reprit Alzayde en rougissant, si les dieux veulent unir la couronne de Léon à celle de Grenade, en vain je voudrois l'empêcher; mais souffrez

que j'attende qu'ils s'expliquent par des voix moins tumultueuses : laissez-moi douter jusqu'à ce moment de leurs profonds décrets, & ne me contraignez pas d'oublier que nous vous devons la victoire, pour ne me souvenir que de l'offense que vous me faites, en me parlant d'un amour que je ne dois écouter que par les ordres du roi & de la reine ma mère. S'il ne falloit que les ordres de ces personnes sacrées, lui répondit le prince, j'aurois lieu de croire qu'ils ne me feroient pas contraires. Mais si, comme je n'en puis douter, madame, j'ai le malheur de vous déplaire, je saurai punir ce cœur téméraire, trop rempli d'un feu coupable, puisqu'il est désavoué de celle qui l'a fait naître. Le roi, qui s'approcha du chariot d'Alzayde, l'empêcha de répondre à Elmedor ; mais quelque contrainte qu'elle se fît pour cacher le tendre penchant qu'elle avoit pour lui, elle lui fit signe de se retirer, avec un regard si tendre, qu'il oublia ce qu'elle lui avoit dit de trop sévère.

Depuis ce jour, Elmedor commença d'espérer de n'être pas indifférent à la princesse. Il redoubla ses soins & son amour, avec un respect si touchant, que la belle Alzayde lui avoua que, si le roi son père

approuvoit sa passion ; elle ne lui feroit pas contraire.

Dans ce temps - là , madame , continua l'écuyer , le cartel du prince de Maroc fut apporté mla cour ; & mon maître demanda la permission au roi & à la princesse d'aller combattre , pour soutenir ses charmes. Alzayde le refusa , par une modestie qui la rendoit encore plus digne du soin qu'Elmedor vouloit prendre de lui faire remporter la victoire ; mais le roi , qui l'aimoit avec tendresse , & qui n'étoit point fâché de l'attentement que le prince de Grenade avoit pour sa fille , lui permit de combattre , & de se dire son chevalier , & obligea la princesse de lui donner une écharpe qu'elle portoit ce jour - là , pour attacher l'épée qu'elle lui avoit donnée à la course de chevaux , quand nous arrivâmes à Léon. La princesse obéit avec une rougeur si obligeante , que mon prince crut , qu'avec ces marques de son bonheur , il vaincroit Zoroastre & tous les chevaliers de la terre ; & prenant congé du roi , de la reine & d'Alzayde , nous prîmes le chemin de Fez.

Nous marchâmes les premières journées de notre voyage sans aventures ; mais étant arrivés sur le bord d'une rivière , qu'il falloit

L v

passer pour entrer dans l'Afrique, nous attendîmes quelque temps des bateaux de pêcheurs, qui pêchoient dans cet endroit; enfin nous en vîmes aborder un, & Elmedor lui ayant dit qu'il avoit affaire de l'autre côté du fleuve, nous entrâmes dans son bateau. Mais, madame, nous n'eûmes pas pris le courant de l'eau, que nous tombâmes dans un assoupissement, dont nous ne pûmes nous garantir.

A notre réveil, nous nous trouvâmes dans un palais magnifique, bâti dans une isle de la mer d'Afrique. Tout ce que ~~on~~ peut souhaiter pour rendre un lieu enchanté, se trouvoit dans celui-là, soit pour la grandeur des bâtimens, la somptuosité des meubles, ou la beauté des jardins, & la quantité des jets d'eau, qui, par des figures différentes, remplissoient des canaux de marbre & de porphyre. Les bois, par leur aimable fraîcheur, mettoient à couvert du soleil; les allées de jasmins, d'orangers & de grenadiers, où des oiseaux de mille plumages différens faisoient un concert qui enchantoit cœur & les oreilles; enfin un printemps éternel, qui régnoit toujours dans cet aimable séjour, le rendoit celui des dieux. Elmedor fut surpris de se voir dans un si beau palais;

& il étoit dans cette première surprise que causent les choses extraordinaires, quand il vit entrer une jeune & belle personne, suivie de plusieurs nymphes, toutes plus aimables les unes que les autres. Elmedor, lui dit la dame, les dieux, à qui la vie des héros comme vous est chère, m'ont fait connoître que le tournois de Fez vous devoit être fatal. Ne me veuillez point de mal de vous avoir éloigné de ce lieu funeste à vos jours. L. ne peut disputer le prix de la beauté à la belle Alzayde, & le cartel de Zoroastre ne détruira point ses charmes. Dès que le temps de ce dangereux divertissement fera passé, le même bateau qui vous a conduit dans ce palais, vous ramènera par un chemin beaucoup plus court auprès de la charmante princesse de Léon, si vous ne trouvez rien ici qui puisse vous arrêter. Rien ne peut m'arrêter loin de ma princesse, interrompit le prince emporté par sa passion; & quoique je voie ici tout ce que la nature a de plus parfait, les dieux m'auroient fait plus de plaisir de me laisser mourir en combattant, pour soutenir les charmes de la divine Alzayde, que de me faire languir loin de ses beaux yeux. Le temps, reprit la dame, en lui présen-

L. vij

tant la main pour descendre dans les jardins ; vous fera peut-être changer de sentiment.

Après avoir fait quelques tours dans un parterre où se voyoient les plus belles statues du monde , elle lui proposa de courre contre une de ses nymphes , dans une grande allée d'orangers ; lui disant que tous les chevaliers que la fortune conduisoit sur ses terres , étoient obligés d'essayer leur légèreté avec Liriope , (c'étoit ainsi que la nymphe se nommoit.) Elmedor voulut pas se dispenser de cette badine coutume , dont il ne savoit pas le mystère. Il partit en même temps que la nymphe , & fut à la fin de l'allée plus de vingt pas avant elle ; mais il se trouva si échauffé de l'exercice qu'il venoit de faire , qu'il but beaucoup de l'eau d'une fontaine qui servoit de but aux coureurs , quoique sa couleur fut noirâtre & très-désagréable au goût. Il n'eut pas avalée de cette eau , qu'il crut n'être jamais sorti de ces lieux depuis qu'il voyoit la lumière. Alzayde se trouva effacée de son cœur ; & sa passion n'étant pas moins forte , sans se souvenir de celle qui l'avoit fait naître , il crut que la fée Désirée en étoit l'objet ; & s'approchant avec empressement , il reçut les complimens qu'elle lui fit d'avoir vaincu

Liriope, avec un air si tendre, qu'elle s'ap-
plaudit en elle-même d'avoir bien réussi.

La nuit étant venue, nous retournâmes
au palais, où l'on servit un souper délicieux.
Après être sorti de table, l'on passa la soi-
rée à écouter un concert charmant; & l'heure
de se retirer étant venue, l'on conduisit le
prince dans son appartement, où, sans
songer à la belle Alzayde, il dormit tran-
quillement toute la nuit.

J'ai su depuis, que la fontaine enchantée
qui avoit fait un si prodigieux changement
ans Elmedor, tiroit sa source du fleuve
~~Styx; & que la fée, par un charme extraor-~~
dinaire, avoit ajouté à sa vertu naturelle
celle de se rendre l'objet de l'amour du
chevalier. Je fus encore par une de ses
nymphes, qui eut quelque bonté pour moi,
que Désirée ayant un jour passé à Léon,
pour aller cueillir des herbes sur les mon-
tagnes qui entourent ce royaume, avoit vu
le prince de Grenade; qu'elle avoit conçu
pour lui une tendresse si violente, qu'elle
avoit résolu de l'attirer dans son isle; que
l'occasion du tournois lui avoit paru favo-
rable; & qu'elle nous avoit envoyé ce
bateau fatal, qui nous avoit conduits dans
son palais.

Cependant le prince , charmé des bontés de la fée , passoit les plus heureux momens du monde. Rien ne s'opposoit à ses desirs , tout le prévenoit , & la fée , par mille divertissemens nouveaux , l'amusoit agréablement. Tantôt , dans de petits chars d'ébène traînés par des licornes plus blanches que la neige , ces deux amans accompagnés de nymphes parées d'habits galans alloient se promener sur le bord de la mer , & les poissons de ce terrible élément venoient se rendre dans les filets que le prince leur tendoit , forcés d'obéir aux enchantemens de Désirée. D'autres fois , montés sur des chevaux dont la légèreté égaloit celle des daims , ils couroient après les bêtes les plus cruelles , qui , sans pouvoir éviter le trait fatal qu'Elmedor leur lançoit , venoient tomber à ses pieds. Enfin , goûtant des plaisirs plus tranquilles , ils s'amusoient à voir danser les nymphes & les faunes sur une herbe fraîche & parsemée de fleurs ; mais plus souvent encore , contents de s'expliquer leur tendresse , sans autres témoins que leur amour , ils passoit les journées entières dans les endroits du bois les plus sombres & les plus reculés du commerce des hommes.

Un jour que le prince , impatient de voir

sa belle fée, qu'il n'avoit point trouvée dans son appartement, fut la chercher dans un cabinet de myrthe, où elle alloit souvent, il fut abordé par un homme qui avoit un air si majestueux, qu'il lui imprima du respect & de la crainte. Que fais-tu, malheureux Elmedor, lui dit cet inconnu ? Tu languis dans une molle oisiveté, pendant que le cruel Asmonade, ayant conquis le royaume de Léon, tient ta princesse captive. Ne te souvient-il plus de l'amour que tu as juré à la divine Alzayde ? Vois si ta fée a rien qui approche de sa beauté. En disant ces paroles, il lui donna son portrait ; & Elmedor, honteux de ces reproches, & frappé de ces traits, qu'il avoit si longtemps adorés, demeura quelque temps hors de lui-même. Sors de l'enchantement qui te rend esclave, continua l'inconnu. Pourquoi as-tu oublié de te servir de la bague que la reine ta mère te donna en sortant de Grenade ? mets-la du côté qu'elle porte sa fatalité, & tu verras sa divine vertu.

Elmedor s'étant reconnu au discours que faisoit l'enchanteur Zamat, regarda à son doigt, & vit que son anneau avoit la pointe en bas. Il suivit le conseil de ce sage magicien, & se retrouva tel qu'il étoit à Léon.

Il rougit de colère des momens qu'il avoit donnés à la fée Désirée ; & voulant demander à Zamat comment il feroit pour sortir de cette isle, il ne le trouva plus. Pressé d'aller secourir sa princesse, il courut au palais, & m'ordonna de préparer ses chevaux. Comme il fut prêt de partir, la fée avertie de son dessein vint pour l'arrêter ; mais sans être touché de ses plaintes, ni de ses pleurs, nous sortimes de son palais & de l'isle enchantée.

Nous trouvâmes un vaisseau dans le port, prêt à faire voile pour passer le trajet de mer qui la séparoit de la terre ferme, & remontant à cheval, nous continuâmes notre voyage. Un matin, comme nous sortions d'une sombre forêt, nous vîmes venir à nous un chevalier armé de toutes pièces, monté sur un superbe courfier, qui vint aborder le prince. Elmedor, lui dit-il, je suis le chevalier vengeur des infidélités : celle que tu as faite à la fée Désirée ne peut se réparer que par ta mort. Je suis son frère, aussi savant qu'elle dans les enchantemens ; mais me croyant assez fort par ma valeur pour te faire repentir du tort que tu lui as fait, je ne veux me servir que de mon épée. Voyons donc si elle est

aussi dangereuse que tes charmes, reprit Elmedor en tirant la fienne, & si je saurai trouver aussi bien l'endroit mortel des enchanteurs, que celui des autres chevaliers. En disant ces paroles, il fit faire un demi-tour à son cheval, & vint fondre sur le chevalier avec une valeur étonnante; leur combat fut terrible, & le prince voyant couler son sang avec abondance, redoubla sa fureur, & jeta par terre son ennemi; puis, lui mettant le pied sur la gorge: avoue, lui dit-il, que tes enchantemens t'auroient mieux servi que ton épée. J'avouerai, dit le chevalier, que tu es plus heureux que moi, & que ma vie est dans tes mains. Va, lui dit Elmedor, je te la donne, pour m'acquitter de ce que je dois à Désirée; & l'aidant à se relever & à monter à cheval, il le laissa plein de honte & de dépit. Cependant nous fûmes contraints de nous arrêter aux premières habitations que nous trouvâmes, pour étancher le sang des blessures du prince; & le faisant mettre au lit, malgré l'envie qu'il avoit de voir la princesse, je fus chercher un chirurgien, qui me dit que ses plaies étoient très-dangereuses. Je vous avoue, madame, que cette nouvelle me toucha sensiblement; mais les dieux, qui

réservoient ce malheureux prince à de plus mortels chagrins que la mort , nous donnèrent un secours auquel je ne m'attendois pas.

Pendant que l'on fendoit les blessures d'Elmedor , le maître de la cabane arriva : il s'approcha de mon cher prince , & ayant vu l'état des plaies , il sortit , & revenant un moment après , ses mains pleines d'herbes , les pila , & ayant appliqué une compresse , trempée dans le jus qu'il en avoit tiré , sur ses blessures , il assura mon maître que dans deux jours il seroit guéri parfaitement.

Ce que le berger avoit dit se trouva véritable ; le prince , après avoir récompensé son hôte charitable , prit le chemin de Léon , & nous apprîmes d'un homme de qualité que nous rencontrâmes , tous les changemens qui étoient arrivés dans ce royaume pendant notre absence.

Asmonade , prince de l'Estramadure , magicien cruel & méchant , étoit devenu amoureux de la princesse ; il l'avoit demandée au roi , mais ce bon prince ne voulut pas lui sacrifier sa fille. Pour s'en venger , il vint assiéger Léon , & la trouvant sans défense , il s'en rendit le maître , & fit mourir le roi & la reine. Pour la princesse , il la fit garder dans le palais , & par des soins & des pré-

sens, il prétendoit lui faire oublier ses crimes ; mais cette généreuse princesse , méprisant les marques de son amour , comme ceux de sa haine , passoit des jours bien malheureux. Nous apprîmes encore qu'Alzayde depuis quinze jours étoit tombée malade , & que le perfide Asmonade n'en paroissoit pas plus alarmé. Des nouvelles si tristes firent un effet si terrible sur le cœur d'Elmedor , qu'il tomba évanoui : ses plaies se rouvrirent avec une grosse fièvre , qui le mit au bord du tombeau. L'inquiétude qu'il avoit du mal de sa princesse m'obligea d'aller à Léon. Je trouvai le palais plein de confusion : les portes n'en étoient plus gardées , & je montai à l'appartement d'Alzayde , sans que personne me reconnût. J'entrai dans sa chambre ; mais , dieux ! dans quel état la trouvai-je ? les couleurs de la mort étoient peintes sur son visage : ses yeux à demi fermés , & sa bouche entr'ouverte , paroissoient ne plus donner de marque de vie : je fus percé d'une si vive douleur , que je poussai un cri dont je ne fus pas maître. Sanchée , qui étoit toute en pleurs auprès de cette belle mourante , tourna la tête , & m'étant approché : Sanchée , lui dis-je , ne me reconnoissez-vous plus ? Ah ! Tal-

mut, me dit-elle, que le prince de Grenade est heureux d'être mort, s'il aimoit toujours cette infortunée princesse ! Mon prince n'est point mort, lui répondis-je, & il seroit ici, sans le mal d'Alzayde, qui l'a réduit dans un très-grand danger de sa vie. Juste ciel ! s'écria Sanchée, quelle fatalité est attachée à la malheureuse maison de Léon ! La princesse, continua cette fille, avoit trouvé dans son grand courage de quoi braver toutes les cruautés d'Asmonade ; mais elle n'a pu résister à la perte d'Elmedor, que ce perfide lui a dit avoir tué dans un combat particulier. Depuis ce moment elle n'a plus eu de part à la vie : en vain je la conjure de me donner quelque signe qu'elle me connoît encore ; je n'en puis tirer que de profonds soupirs. Asmonade, tranquille dans notre désespoir, nous témoigne une maligne joie, qui redouble notre douleur ; mais essayons si la nouvelle que vous venez de m'annoncer, pourroit la rappeler à la vie : approchez-vous, me dit-elle encore, & parlez-lui de la part du prince. Madame, dis-je à la princesse, en prenant une de ses belles mains que je pressai pour la réveiller, Elmedor n'est point mort, il ne respire que pour vous ; voulez-vous

l'abandonner ? A ce nom si cher, Alzayde ouvrit les yeux, & les tournant de mon côté, elle chercha à me connoître. Madame, continuai-je, je suis Talmut, que le prince de Grenade vous envoie, pour lui faire savoir comment il pourra vous assurer de sa très-respectueuse passion. Talmut, me dit-elle, je n'ai plus de part à la vie; mais dites à votre maître que, comme je meurs pour lui, je veux qu'il vive pour me venger. En achevant ces paroles, qu'à peine avois-je pu entendre, elle retomba dans une foiblesse; & Asmonade étant entré, je me retirai. Mais je ne fus pas sur l'escalier, que j'entendis crier : *la princesse est morte*. Pénétré de douleur, je retournai auprès du prince, & n'osant lui dire la vérité, je lui dis que Alzayde se portoit mieux : mais connoissant sur mon visage les traces des pleurs que j'avois versées, il ne douta point de son malheur.

Tout ce que la fureur peut faire dire & penser, ce malheureux prince le dit & le pensa; & si je ne lui avois dit les ordres de la princesse mourante, il n'auroit pas survécu à cette admirable personne. Oui ! trop infortunée Alzayde, disoit-il, vous ferez vengeance, j'en jure par tout l'amour

que j'ai pour votre chère ombre. Je ne conserverai ma vie que jusqu'au moment que j'aurai apaisé vos manes irritées.

Depuis qu'il eut pris cette résolution , forcé de prendre soin de sa santé pour mourir plutôt , il fut en état de quitter le lit au bout de quinze jours , & ayant encore donné quelque temps pour soutenir les fatigues du cheval , il me renvoya à Léon , pour savoir ce qu'on avoit fait du corps de sa princesse , & où étoit Asmonade. Je ne pus rien apprendre de ce qu'il souhaitoit , que du peuple , qui me dit que le tyran avoit fait emporter le corps d'Alzayde avec lui ; que Sanchée ne l'avoit pas voulu quitter , & que le palais étoit fermé. Ce fut en vain que je voulus en savoir davantage , je fus contraint d'aller dire à Elmedor qu'Asmonade n'étoit plus à Léon ; ce fut un redoublement de chagrin pour ce prince infortuné. Mais étant résolu de le chercher jusqu'au bout du monde , nous partîmes pour l'Estramadure , croyant que ce perfide , de peur que le peuple ne se soulevât à la vue du corps de leur princesse , étoit allé lui donner un tombeau dans une terre étrangère ; mais nous ne l'y trouvâmes pas.

Depuis ce jour-là l'infortuné Elmedor a

parcouru toutes les Espagnes sans trouver son ennemi, quelque soin que nous nous soyons donnés ; & depuis un an mon prince passe les nuits dans les forêts, & les jours dans les lieux où il espère satisfaire sa vengeance.

Je ne croyois pas, dit la princesse Zamée, après que l'écuyer eut fini son histoire, être sensible à d'autres malheurs qu'à ceux qui m'accablent ; mais ceux du prince de Grenade m'ont touché vivement. Retournons auprès de lui, pour le soulager par la part qu'il nous verra prendre à sa douleur. En même-temps la princesse se leva ; & rentrant dans la chambre d'Elmedor : Seigneur, lui dit-elle, vous n'êtes pas le seul qui donnez des larmes à vos infortunes ; elles en ont arraché de mes yeux. Je devrois vous dire, madame, reprit le prince, que la compassion d'une grande princesse comme vous adoucit mes maux. Mais, aimable Zamée, ils sont d'une nature à ne pouvoir être soulagés que par la mort. J'espère une fin plus heureuse, reprit la princesse de Fez, depuis que j'ai su votre histoire. Je ne doute plus que l'admirable Alzayde ne soit vivante. Asmonade craignant votre présence, & sachant votre retour, a sans doute enlevé la

princesse de Léon dans cet évanouissement qui la fit croire morte à votre écuyer. Le soin qu'il prend de se cacher n'en peut laisser douter; & comme je vous le disois ce matin, il la tient prisonnière dans ce fatal château, d'où vous devez tirer le malheureux prince de Tune. C'est ce que l'enchantement Zamat a voulu vous faire entendre par le songe que vous avez fait, & nous n'avons besoin, pour finir toutes nos infortunes, que de votre santé & de cette merveilleuse bague dont il vous fit présent. Hélas! madame, reprit le prince, si notre bonheur n'est fondé que sur ce fatal anneau, qu'il est incertain! Je l'ai perdu dans le combat du chevalier vengeur, & les destins m'ont privé de ce secours magique. Votre valeur, reprit la princesse, nous tiendra lieu de tout; songez seulement à vous guérir. Après ces paroles, Zamée craignant de le faire trop parler, se retira.

Le lendemain, elle fut se promener dans le petit bois dont j'ai parlé, accompagnée d'Adeline & de son écuyer. Elle s'y promena quelque temps; mais le soleil l'ayant contrainte de chercher de l'ombre, elle fut s'asseoir au même endroit où l'écuyer d'Elmedor lui avoit conté son histoire. Elle n'y eut

eut pas été un moment, qu'elle entendit une personne qui parloit assez haut. J'avoue, madame, disoit cette inconnue, que l'inconstance du prince Alinzor mérite toute votre haine : mais je voudrois qu'elle fût plus modérée, & que retournant dans les Canaries..... Non, Phénice, reprit une autre personne, n'espère pas que je revoie les heureuses isles des Canaries, que je n'aie puni l'infidélité du prince de Numidie. La fée des Grandeurs m'a prédit que je trouverois la fin de mes peines dans le royaume de Grenade : nous n'en sommes pas éloignées. Je n'en partirai point que je n'aie lavé dans son sang l'injure mortelle qu'il m'a faite.

Zamée, curieuse de voir cette inconnue, dont le son de voix avoit quelque chose de touchant, se leva ; & s'avancant, elle vit deux jeunes chevaliers assis sur l'herbe. La princesse de Fez se doutant bien, par ce qu'elle venoit d'entendre, du sujet qui obligeoit cette inconnue de cacher son sexe, fut à elle les bras ouverts, charmée de sa beauté & de sa jeunesse. Charmante princesse, lui dit-elle, ne soyez point fâchée que le hasard m'ait fait connoître que je puis vous donner des preuves aussi tendres

de l'amitié que l'on ne se peut empêcher d'avoir pour vous , dès qu'on vous a vue un moment. Je suis une infortunée , continua Zamée , accoutumée à plaindre mes malheurs. Plaignons-nous ensemble pour les soulager. Quelque raison , reprit la princesse des Canaries , que j'aie d'être fâchée d'avoir été connue , je ne puis l'être d'une rencontre si heureuse , & le bonheur de coûter quelque pleurs à une personne comme vous , peut adoucir bien des maux. Mais ceux dont apparemment vous m'avez entendu plaindre , sont si outrageans , qu'il n'y a que la mort de celui qui me les fait éprouver , qui puisse les guérir. La mort d'un ennemi qui nous a été cher , reprit Zamée , & qui souvent nous l'est encore , quoique nous ne le croyions pas , n'est pas toujours un remède assuré. Mais , ma princesse , continua-t-elle , il n'est pas temps de disputer sur votre vengeance ; quand quelques jours de connoissance m'auront attiré votre amitié , je pourrai vous faire convenir de ce que je vous dis. Songeons présentement à vous délasser de vos fatigues dans une petite habitation , où les blessures d'un grand prince me retiennent encore quelques jours. Quelqu'envie que la princesse des Canaries eût

de suivre sa route, elle ne put résister aux amitiés de la belle Zamée ; ils prirent ensemble le chemin de la cabane, & rentrèrent dans la chambre du prince.

Il fut étonné de voir avec la princesse de Fez un chevalier d'une beauté si brillante. Mais la charmante Zamée lui ayant expliqué en deux mots cette aventure, il offrit à la princesse des Canaries son bras & son épée, pour la venger de son infidèle. Je n'ai besoin que de ma main, généreux chevalier, lui dit-elle, pour le punir ; & si un autre bras que le mien faisoit couler son sang, il me coûteroit des larmes. Je vous l'avois bien dit, madame, reprit Zamée, que cet ingrat vous étoit encore plus cher que vous ne croyez. Vous craignez de remettre votre vengeance dans des mains trop sûres ; vous aimez mieux y employer les vôtres. Ne jugez point si mal de ma haine, répondit la princesse des Canaries. Si vous aviez jamais senti cette cruelle passion, vous conviendriez que le plaisir de se venger soi-même est si sensible, qu'il peut coûter des larmes quand nous en sommes privés. Je ne vois qu'un amour déguisé dans tout ce que vous dites, ma belle princesse, reprit celle de Fez ; & si ce trop heureux Alinzor paroïssoit à vos pieds, ses

soupirs & son repentir éteindroient plus sûrement votre colère que la perte de sa vie. Le chirurgien du prince étant entré dans ce moment, obligea les princesses de passer dans leur chambre, où, par une conversation charmante, elles connurent si bien qu'elles ne pouvoient rien trouver de plus aimable qu'elles, qu'elles s'aimèrent tendrement. Et la princesse Zamée ayant obligé celle des Canaries à lui promettre de ne partir qu'avec elle, puisqu'elles alloient toutes les deux en Grenade, elle la pria le lendemain de lui apprendre les infidélités d'Alinzor; & défendant qu'on vînt les interrompre, la belle Canarienne commença en ces termes.

HISTOIRE

*DE ZALMAYDE, PRINCESSE DES
Canaries, & du Prince de Numidie.*

VOUS savez déjà, madame, dit Zalmayde, que je suis princesse des Canaries, & selon toutes les apparences, vous n'ignorez pas qu'ayant perdu ma mère, en me donnant le jour, le prince mon père la suivit quel-

ques années après. Je demeurai sous la conduite de la princesse Zantille, sœur de ma mère; & pour gouverner mon état, le prince mon père avoit choisi avant que de mourir, le prince des isles Baléares.

C'étoit un prince très-prudent, & très-propre à régir des peuples aussi remuans que les nôtres. Mais l'amour, malheureusement pour moi, lui fit croire que de tous les biens le plus grand, c'étoit celui d'être aimé de moi. La princesse Zantille se servoit de tout son pouvoir, & me représentoit sans cesse que j'avois la main trop foible pour soutenir le sceptre; que les Canariens accoutumés au gouvernement de Zénore, (c'étoit ainsi qu'il s'appeloit) verroient avec joie briller ma couronne sur sa tête.

Toutes ces raisons étoient fort peu de mon goût. Zénore me déplaisoit beaucoup; & la réputation qu'il avoit d'être grand enchanteur, me donnoit une aversion pour lui, que je n'ai jamais pu vaincre, quoiqu'il m'ait servie dans la suite de ma vie, d'une manière dont je lui dois avoir obligation.

La cour des Canaries étoit dans cet état, quand je voulus aller à un temple de Diane, qui étoit bâti en terre ferme. La princesse

M iij

Zantille ne put être du voyage. Elle se trouvoit incommodée ; & Zénore étoit allé appaiser quelque soulèvement qui s'étoit fait dans la ville de Baléare. Je m'embarquai donc avec une fille , que vous voyez avec moi , & quelques esclaves , ne voulant pas être connue dans ce petit pèlerinage.

Notre navigation fut la plus heureuse du monde , & nous descendîmes à terre , sans avoir eu un moment de vent contraire. Je montai dans un chariot , pour aller jusqu'au temple. Je me promenai long-temps sous de grandes allées couvertes , qui conduisent au portique ; & l'heure des sacrifices étant arrivée , j'entrai dans le temple. Pendant les cérémonies , j'aperçus vis-à-vis de moi un chevalier d'une taille admirable , qui me regardoit avec une attention qui me fit rougir. Mais trouvant mille charmes sur son visage , & dans toute sa personne , j'eus bien autant de soin de ne le point perdre de vue , que d'écouter les hymnes que l'on chantoit en l'honneur de la déesse. Quand les sacrifices furent achevés , je sortis du temple , & mon chevalier me suivit jusques sous les allées , où je fis encore quelques tours. Cet inconnu étoit mon ombre ; je le voyois toujours à côté de moi , & ses

yeux rencontrant les miens , il en sortit un feu si vif , qu'il passa dans mon cœur , & commença de me brûler d'une flamme qui n'auroit jamais fini , si celle que je fis naître dans son ame dans le même moment , avoit été de ces flammes vestales , qui ne s'éteignent jamais. Cet effet de la sympathie fut si extraordinaire , que le prince de Numidie (car c'étoit lui) ne put s'empêcher de m'aborder , & de me présenter la main pour m'aider à monter dans mon chariot ; & sans savoir si je devois accepter ce service d'un homme que je ne connoissois pas , je ne pus le refuser.

Madame , me dit-il , il faut que je sois bien aimé de la déesse qu'on adore ici , pour avoir inspiré à sa vestale de n'offrir mes sacrifices que demain , puisqu'elle m'a fait voir , par ce retardement , la plus admirable personne que les dieux aient jamais formée. Cette dame n'étoit donc pas dans le temple , repris-je , ne voulant pas recevoir une louange si flatteuse , n'ayant point vu de femme qui ait arrêté mes regards. C'est que , vous ne vous voyez pas , madame , reprit le hardi Alinzor , puisque vous ne vous connoissez pas dans cette belle personne , dont je ressens le tyrannique empire. Seigneur ,

M iv

lui dis-je, en prenant un air sérieux, les coutumes du royaume que vous habitez sont sans doute différentes des nôtres ; ne pouvant croire qu'un chevalier si accompli voulut manquer au respect qu'il doit à celles de mon sexe & de mon rang. Si les loix des payens, qui nous ont donné le jour, répliqua Alinzor, dispensent de se taire auprès de l'adorable objet de sa passion, j'avouerai que les Numides, dont je fais le souverain, étant d'un tempérament ardent & passionné . . . Dites aussi, fort inconstant, repris-je en riant. J'avoue, me dit Alinzor, que l'on nous donne ce terrible défaut. Mais, charmante inconnue, me dit-il, vos yeux ne peuvent donner des chaînes qui ne soient éternelles ; ainsi vous ne devez pas craindre le fable mouvant de ma patrie. J'en crains plus les maximes, repris-je ; & pour quelques momens que le hasard nous rassemble, oubliez-les, je vous en conjure ; je ne suis point d'humeur de changer vos loix contre les nôtres ; & comme chevalier, vous êtes obligé de suivre les miennes. De tout mon cœur, reprit le prince, je fais vœu dans vos belles mains de n'en avoir jamais d'autres. Commencez donc, lui répondis-je, dès cet instant, par me laisser remonter dans

mon chariot, & de vous contenter d'un quart-d'heure de connoissance, sans vouloir m'accompagner plus loin. J'avoue, madame, que j'aurois été bien fâchée s'il m'avoit obéi, & qu'il me fit un très-grand plaisir, après m'avoir mise dans mon chariot, de se retrouver à la portière pour m'aider à descendre. Je lui en fis quelques reproches; mais ils furent si foibles, qu'ils ne l'empêchèrent pas de me conduire dans ma chambre. Ce fut là, que devenue plus hardie, je regardai tous ses charmes. Si comme moi, ma belle princesse, vous connoissiez cet aimable infidelle, vous excuseriez une conduite si peu régulière dans une personne de mon âge; & si des yeux noirs, brillans, bien fendus, pleins d'un feu plus dangereux que celui qui part des traits de l'amour, un front formé pour être le siège de la majesté, une bouche où le blanc de ses dents, mêlé avec l'incarnat de ses lèvres, faisoit le plus bel effet du monde; une taille telle qu'on la donne au vaillant Achille; un esprit sérieux & enjoué, régnaient tour-à-tour, fait trouver dans sa conversation une espèce d'enchantement, dont on ne peut se défendre; si, dis-je, tous ces charmes pouvoient servir d'excuse, je serois sans doute très-inno-

cente ; mais rien ne peut m'excuser , que ce mouvement sympathique , qui , attiré par son semblable , cherche à unir les deux cœurs où il se trouve , d'une chaîne inévitable , malgré tous les efforts de la raison. C'est ce fatal penchant qui me força à rester le reste du jour , & le jour suivant , pour être témoin du sacrifice qu'il faisoit offrir à Diane , & qui nous fit retrouver le lendemain dans l'allée du temple.

Comme il avoit su de Phénice que je voulois partir après la cérémonie , il s'étoit armé , pour être prêt à me suivre. Il portoit ce jour-là une casaque couleur de rose , brodée argent & citron. Son casque étoit ombragé de mille plumes de ces deux couleurs. Il avoit à son bras un léger bouclier , où l'on voyoit un éclair sortir d'une nue , qui entraînoit un amour ; & ces paroles : *Je nais : Je meurs.*

Dès qu'il m'apperçut , il vint à moi ; & me présentant la main pour m'aider à marcher ; nous entrâmes au temple , où il eut bien plus de soin de me regarder , que d'implorer le secours de la déesse qu'il faisoit invoquer. Je lui en fis quelques reproches en sortant du sacrifice. Madame , me répondit-il , quand je suis arrivé dans ce lieu , j'avois

Besoin de consulter Diane ; mais mon destin est bien changé depuis ce moment : c'est chez vous que je trouve mon autel & mes dieux ; & vos yeux sont les oracles que je dois consulter. Ne me reprochez donc point de négliger la fille de Latone , puisque plus prompt à m'annoncer mon destin , il dépend de vous de le rendre heureux ou malheureux. Si votre destinée , lui répondis - je , dépendoit de moi , je voudrois essayer si l'on ne pourroit faire naître l'amour dans votre cœur que pour mourir. Ah ! madame , s'écria-t-il en voulant effacer cette devise (ce que je l'empêchai de faire ,) vous en avez fait naître un dans mon âme qui ne sera point sujet à la mort. Immortel , comme les beautés qui lui ont donné la naissance , il brûlera éternellement. Mais pour le faire vivre heureux , charmante Zalmayde , il faudroit n'être point fâchée de lui avoir donné le jour. Pour avoir la gloire de rendre un Numide fidèle , lui dis-je en riant , je veux vous accorder ce que vous me demandez : mais prenez garde , Alinzor , de me faire éprouver avant le coucher du soleil , que l'éclair a triomphé de l'amour.

Alinzor me jura cent fois que rien ne pouvoit le faire changer de sentiment. Mon

M. vj

foible cœur se fiant sur des sermens aussi inconstans que le sable où il fait sa demeure, jé lui laissai connoître toute la tendresse qu'il m'avoit inspirée, avant que nous fussions arrivés au port, qui devoit être le lieu de notre séparation, ne voulant point qu'il vînt en Canarie, de peur que la princesse Zantille n'approuvât pas ma conduite. Mais ne pouvant me résoudre d'être longtemps séparée de lui, je lui dis de se trouver dans notre isle le jour qu'on célébroit la fête du Soleil, que nous adorons.

Alinzor reçut avec un déplaisir extrême cet ordre; & me mettant dans le vaisseau, je le vis se détourner pour me cacher ses larmes; & quand le vent nous eut poussé en pleine mer, je le vis encore lever les mains au ciel, & tomber entre les bras de son écuyer. Tant de marques d'amour achevèrent de me persuader que le seul prince de Numidie étoit digne de ma tendresse; & , occupée de cette passion, j'arrivai aux Canaries, bien différente de ce que j'en étois partie.

La princesse ma tante & Zénore vinrent me recevoir, avec un empressement tendre & obligeant, auquel je ne répondis que par des mots entrecoupés de soupirs.

Zantille n'y fit nulle réflexion. Mais Zénore, par la science qu'il avoit, connut qu'il avoit un rival aimé; & que ce rival étoit le prince des Numides. Il en eut une douleur très-sensible, & il m'accompagna jusqu'au palais sans m'en rien dire.

J'y passois les jours avec Phénice, à compter quand celui de la fête du soleil arriveroit; & je n'étois occupée que du soin d'inventer un ajustement, qui pût relever le peu de beauté que les dieux m'ont donnée.

Vous ne ferez peut-être pas fâchée, Madame, continua Zalmayde, d'apprendre ce qui se passe dans cette fête. Le premier jour de l'été les dames s'assembloient, superbement parées, sur des échafauds, qui sont dressés le long d'une grande allée d'orangers, qui conduit au temple du soleil, où l'on voit sa statue brillante de pierres, placée sur un autel de marbre blanc. Vous voyez par-là, Madame, que nous n'adorons pas le soleil comme les Perses faisoient autrefois, qui prétendoient que c'étoit lui offrir des vœux illégitimes, s'ils n'étoient offerts à ciel découvert.

A la porte du temple est cet arbre si merveilleux, dont les feuilles produisent

sans cesse une rosée douce & agréable , qui tombant dans de grandes cuves de porphyre , suffit dans toute l'isle pour arroser les terres & les jardins , & répare d'une manière toute miraculeuse la cruauté de la nature , qui nous a refusé les eaux douces qu'elle donne en abondance au reste de la terre. C'est pour attirer cette liqueur si nécessaire , que l'on fait cette fête dont je vous parle. Cette année là le sort tomba sur moi pour présenter les offrandes , & charmée d'être obligée de paroître ce jour là dans une parure extraordinaire , je ne négligeai rien de tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat.

Au point du jour je sortis du palais , représentant la déesse Flore sur un char orné de festons de fleurs , traîné par des chevaux blancs comme la neige. Mon habit étoit d'une gaze à fond d'argent , où des fleurs de couleurs vives & naturelles étoient travaillées à l'éguille. Une guirlande de roses & de jacinths fermoit le haut de ma robe ; & tous mes cheveux , par grosses boucles , étoient attachés avec des œillets & des fleurs d'orange. Sur ma tête paroissoit une couronne de grenâdes & de tubéreuses , d'où pendoit un voile de même gaze que mon habit , qui venoit se r'attacher sur le

côté gauche de ma robe ; & je tenois dans mes mains une corbeille de fleurs entrelassées avec leurs branchages , où étoit un bouquet admirable. Derrière moi , paroissoit toute la suite de la déesse que je représentois. Pomone & Vertumne suivoient , portant , dans des corbeilles magnifiques , les plus beaux fruits de la saison. Dans cet ordre , accompagnée d'une musique champêtre , que des bergers , vêtus galamment , chantoient , nous arrivâmes à l'arbre de la rosée , où je descendis de mon char ; & posant , sur un autel fait exprès , mon bouquet , je le laissai rafraîchir de cette eau divine. Pomone & Vertumne en firent autant ; & reprenant nos corbeilles , nous entrâmes au temple , où , sur un petit autel de crystal de roche garni d'or , nous fîmes le sacrifice de nos fruits & de nos fleurs , en mettant le feu à l'encens qui étoit sur un bûcher de toutes sortes de bois de senteur , dont la fumée remplit le temple d'une odeur charmante. Pendant cette cérémonie l'on chanta une hymne au Soleil , pour le prier de recevoir nos vœux & nos offrandes , & de nous continuer cette rosée divine. Après cela , nous sortîmes du temple dans le même ordre que nous y étions

entrés ; & je retournai au palais. Ce ne fut pas sans regarder si le prince de Numidie n'y étoit pas. Je fus inquiète de ne le point voir ; mais je crus qu'il vouloit me surprendre dans le tournois que Zénore donnoit à ma gloire. J'attendis , avec impatience , que l'heure destinée à ce divertissement fût arrivée , & je pensai faire désespérer toutes les dames , en les obligeant d'être sur les échafauds très-longtemps avant que la lice fût ouverte. Enfin , les juges du camp ayant ouvert les barrières , je vis paroître un chevalier , dont la taille & l'air ressembloient beaucoup à l'infidèle Alinzor , & je n'en doutai point , quand je le vis le vainqueur de tous les autres. Je m'apprétois à lui donner le prix , qui étoit une écharpe d'or , argent & bleu , que j'avois portée toute la journée avec une joie qui ne peut se comprendre : quand , s'étant mis à genoux , & ayant levé la visière de son casque , je connus que ce n'étoit point Alinzor. A peine eus-je la force de lui présenter l'écharpe ; & pénétrée de dépit & de colère , je m'en retournai au palais. Phénice tâchoit de me faire comprendre que le prince des Numides n'étoit point si coupable que je le croyois ;

que quelques affaires importantes l'avoient retenu malgré lui ; mais je ne pouvois écouter des raisons si foibles.

La princesse Zantille étoit étonnée de me voir dans un abattement plein de douleur. Elle ne pouvoit comprendre quels étoient mes chagrins. Mais Zénore , connoissant qu'il ne pourroit jamais me disposer à l'épouser tant que j'aimerois Alinzor , tâcha de m'obliger à lui faire confidence de ma tendresse. Madame , me disoit-il un jour , si je voyois mon rival mériter votre amour , je me garderois bien de vouloir le détruire : mais de souffrir la plus belle personne du monde soupirer pour un infidelle , qui ne se souvient pas seulement de l'avoir adorée ; & non content de cet oubli criminel , lui préférer une princesse bien moins charmante qu'elle. Ah ! Zénore , m'écriai-je , sans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire ; si vous pouvez me faire voir que le prince des Numides est un inconstant , je vous promets de le haïr autant que je l'aime. Il ne tiendra qu'à vous , madame , répondit Zénore , que vos beaux yeux le voient , dès aujourd'hui , aux pieds d'une beauté de sa cour. Vous croyez bien , ma belle princesse , que je n'avois garde de re-

fuser une offre si conforme à ma jalouse fureur. Dès que la nuit fut venue, le prince de Baléare me fit monter, avec Phénice & lui, dans un char traîné par des dragons ailés, qui fendant les airs avec une vitesse étonnante, s'abaissèrent sur les jardins du palais d'Alinzor. Ils étoient éclairés de mille lampes, un concert admirable y charmoit les sens, & le prince, sans être occupé de cette musique, étoit aux pieds d'une jeune Numide, qui n'avoit rien, à mes yeux, de touchant. Pénétérée d'une douleur mortelle, je voulus m'écrier; mais l'enchanteur Zénore ne m'en donna pas le temps. Il fit reprendre le vol à ses dragons, & je n'eus que celui de laisser tomber mon portrait, le plus près que je pus de l'infidèle prince de Numidie.

Dès que nous fûmes de retour de ce fatal voyage, je m'enfermai dans mon cabinet avec Phénice, & j'y passai les jours & les nuits à me plaindre d'Alinzor. Le service que le prince de Baléare m'avoit rendu ne le rendoit pas plus heureux; au contraire, la haine, que mon foible cœur ne pouvoit avoir pour le prince des Numides, retomboit sur lui avec violence. C'est vous, lui disois-je un jour, qui êtes

cause de l'état où je suis réduite. Si vous m'aviez toujours laissé ignorer mon malheur , je serois moins infortunée. Zénore ne répondoit que par des soupirs à ces injustes reproches , & tâchoit par des complaisances de me faire revenir de mon aveuglement. Un jour , après avoir passé toute la journée à me plaindre , je descendis sur le soir dans les jardins , suivie seulement de Phénice , qui étoit la seule personne que je pouvois souffrir. Je vis au détour d'une allée un homme , qui étoit couché sur un lit de gazon , & qui regardoit avec attention un portrait qu'il tenoit à la main. Le peu de curiosité que j'avois , pour tout ce qui ne regardoit pas ma tendresse , fit que je ne m'arrêtai pas davantage , & que je pris une autre route. Mais le bruit que nous fîmes en marchant , tira l'inconnu de sa rêverie , & me reconnoissant : Où fuyez-vous , ma princesse , s'écria-t-il , en courant après moi ? Cette voix si chère , que je ne pus méconnoître , me fit tourner la tête , & Alinzor (car c'étoit lui) vint se ~~jeter à mes genoux~~ , & me les tint très-long-temps embrassés , sans que je pusse m'arracher de ses bras. Ma chère Zalmayde , me disoit-il , il m'est donc permis de vous

revoir , & les dieux se sont enfin laissés toucher par mes larme .

Tout l'amour qui paroïssoit dans ses actions , & les discours sans suite du prince de Numidie , me paroïssient si peu s'accorder avec ce que j'avois vu de son inconstance ; que je ne pouvois revenir de ma surprise. Mais enfin , étant persuadée que le perfide ne revenoit à moi que pour me mieux tromper : Qui venez-vous chercher ici , lui dis-je , en m'asseyant sur un siège de gazon qui se trouva derrière moi ? Croyez-vous que j'ignore toutes vos infidélités , & que je sois encore assez foible pour vous donner des marques d'une tendresse que vous méritez si peu ? Non , Alinzor , mon cœur ne peut être le prix d'un lâche retour , que mon portrait que je laissai tomber , pour vous faire souvenir de ce que vous perdiez , vous a causé. Allez , laissez-moi achever de vous oublier , sans venir , par une cruauté indigne d'un chevalier , mettre un obstacle éternel à mon repos. Si je ne craignois d'être interrompu dans ce que j'ai à vous dire , reprit Alinzor , je vous ferois voir ma justification si claire , que vous me plaindriez plutôt que de m'accuser , s'il vous restoit encore quelque bonté

pour moi. Mais , trop ingrate princesse , vous ne m'accusez que pour me faire oublier que vous me préférez le prince de Baléare ; c'est ce que vous ne pouvez me désavouer , & si vous voulez me donner une heure d'audience dans votre cabinet , je vous montrerai l'ordre fatal qui me défendit de me trouver à la fête du soleil. Vous me dites des choses si éloignées de la vérité (repris-je en me levant , parce que j'apperçus Zantille & Zénore qui venoient à nous) , que pour vous obliger à m'avouer votre légèreté , je veux bien que Phénice vous amène dans mon appartement , après que l'on sera retiré. Laissez-moi présentement , & ne paroissez point que je ne vous aie parlé. Après ces paroles , je fus au devant de la princesse ma tante , avec un trouble qu'il étoit aisé de remarquer.

L'impatience de voir si mon infidelle me prouveroit ce qu'il m'avoit avancé , me fit retirer de meilleure heure qu'à mon ordinaire. Sa vue avoit tellement renouvelé la vivacité de mes sentimens , que je croyois , sans rien approfondir , qu'un prince si accompli ne pouvoit être inconstant , quoique je l'eusse vu de mes propres yeux. Pour

seconder mon impatience , Phénice fut à l'endroit où je lui avois dit d'attendre de mes nouvelles ; mais elle y attendit inutilement une partie de la nuit ; & ne pouvant rester davantage , elle revint m'annoncer mon malheur. Dieux ! que devins-je , quand je la vis entrer , & qu'elle me dit qu'il n'étoit point venu au rendez - vous ! L'amour , la jalousie , & le dépit que m'inspira un mépris si outrageant , me firent tomber dans une foiblesse , dont je ne revins qu'avec une fièvre si violente , que me troublant la raison , je parlois à tous ceux qui m'approchoient comme s'ils avoient été le perfide Alinzor.

Zénore au désespoir de mon mal , & craignant pour ma vie , me fit prendre d'un breuvage si excellent , que non-seulement il me fit perdre la fièvre , mais qu'il calma mes transports. Je m'affligeois toujours de l'infidélité du prince des Numides ; mais je fus capable de prendre la résolution de faire un effort sur moi - même , pour l'oublier. Zanrille , par ses sages conseils , m'aïdoit à mépriser ce volage amant ; & voulant par les changemens de lieux hâter ma guérison , elle me fit consentir d'aller aux isles Baléares passer quelque temps.

Zénore , charmé de me voir dans un pays dont il étoit le souverain , me donnoit tous les jours des fêtes galantes & magnifiques. Tout me parloit de son amour & de sa constance ; & jamais amant n'a su mieux se servir de tout ce qui peut le faire aimer. Mais tant de soins ne pouvoient arracher l'ingrat Alinzor de mon cœur. Il est vrai que , plus raisonnable dans ma douleur , j'étois quelquefois capable de souhaiter d'être sensible pour l'infortuné prince de Baléare ; mais je ne pouvois rien de plus pour récompenser son amour. Ce que j'avois éprouvé de sa science me fit lui demander , avec empressement , de voir encore les infidélités de mon chevalier , comme un moyen sûr de me guérir de ma tendresse. Mais ce qu'il avoit vu de la première complaisance qu'il avoit eu , lui fit appréhender que la présence d'Alinzor ne servît qu'à redoubler ma passion & mon désespoir.

Quelle cruauté est la vôtre , Madame , me disoit-il , quand je le pressois de m'accorder cette grâce , de vouloir me contraindre à resserrer vos chaînes ? ne vous souvient-il plus du redoublement de haine que vous eutes pour moi quand vous revîntes de Numidie ? Pourquoi , inhumaine

princesse , voulez-vous me punir du crime de mon trop heureux rival ? Si votre rival , lui dis-je en colère , étoit infidelle , vous ne craindriez pas de me donner des preuves de son inconstance , qui achèveroient de me guérir ; mais , sans doute , vous savez qu'il m'aime toujours ; & vous appréhendez , avec raison , que persuadée de son amour , je vous le préfère. Hé bien , Madame , me dit Zénore , il faut vous satisfaire , & vous donner la triste satisfaction que vous demandez ; mais du moins , injuste Zalmayde , souvenez-vous que vous m'y forcez.

Il me quitta après ces paroles ; & , revenant me trouver après que tout le monde fut retiré , il me fit monter dans le même char dans lequel j'avois fait le voyage de Numidie ; & , s'y étant mis avec moi , nous prîmes notre route par les airs. Je passai par-dessus des montagnes , des vallées , & des mers , & nous nous arrêtâmes dans l'isle de la fée Désirée. Dieux ! que j'y vis de beautés , & que , si j'avois eu moins d'envie de trouver le traître Alinzor , j'aurois pris de plaisir à admirer ce surprenant séjour ! Mais , pressant Zénore de me conduire où étoit le prince de Numidie , il
me

me fit arrêter au-dessus d'un parterre émaillé de mille fleurs différentes. Une nymphe, d'une beauté vive & brillante, y faisoit une guirlande de fleurs d'orange & d'immortelles de toutes sortes de couleurs, & la montrant à une de ses compagnes : Je veux, lui dit-elle, que l'amour d'Alinzor dure autant que cette guirlande, que j'ai tissée sur un fil d'or, pour lui donner la durée de ce métal. En disant cela elle aperçut le perfide au bout du parterre. Venez prince, lui dit-elle, recevoir une nouvelle marque de ma tendresse. Alinzor, charmé de cette trop charmante rivale, vint se jeter à ses pieds ; & la nymphe, mettant la couronne sur sa tête, lui dit l'effet qu'elle en souhaitoit. Mon infidelle lui balsa la main, & lui jura que rien ne pouvoit détruire son amour. Vous jugez bien, ma chère princesse, de l'état où j'étois. Je priai mille fois Zénore de me laisser descendre du char, pour aller troubler par ma présence de si tendres momens ; mais, inexorable à mes prières, il m'arracha de ce funeste lieu, me disant qu'il ne pouvoit y demeurer davantage sans exposer ma vie ; & faisant voler ses dragons, il me ramena dans mon appartement. Tout

ce que j'avois senti la première fois que j'avois connu l'inconstance d'Alinzor, n'approcha point de ce que je souffris à cette seconde preuve de mon malheur. Mais, craignant que Zénore ne voulût plus me rendre de si cruels services, je cachai mon désespoir, & je lui témoignai plus de complaisance. Charmé d'espérer de me guérir d'un amour si contraire à son bonheur, il ne cessoit point de me donner des divertissemens nouveaux. Mais ne pouvant plus supporter le chagrin d'être dans un lieu où je n'étois pas la maîtresse de refuser les fêtes que l'on y faisoit pour me plaire, je retournai aux Canaries, où, m'abandonnant à tout ce que la jalousie a de plus terrible, je passois les nuits au même endroit où j'avois rencontré l'inconstant prince des Numides.

Un jour, que plus accablée qu'à l'ordinaire, je voulus aller offrir un sacrifice au soleil, pour le prier d'éteindre une flamme qui me conduisoit au tombeau; comme j'entrois dans le temple, j'entendis quelqu'un qui appeloit Phénice. Faisant peu de réflexion à tout ce qui ne regardoit pas mon chagrin, je poursuivis mon dessein; &, mes prières achevées, je retournai au palais.

Peu de temps après que je fus dans mon cabinet , où je m'étois enfermée , Phénice entra avec une émotion sur le visage qui m'étonna. Qu'avez-vous , lui dis-je , & qui est-ce qui vous a appelée ce matin en entrant au temple ? Je ne fais si je vous l'oserai dire , Madame , me dit cette fille , après ce que nous savons des infidélités du prince des Numides. De quoi me parlez-vous , lui dis - je en rougissant ? ce prince a-t-il rien de commun avec ce que je vous demande ? Plus que vous ne pensez , me dit - elle , Madame. Phénice , lui dis - je , avec une agitation effroyable , apprenez-moi ce mystère , si vous ne voulez me déplaire. Il faut donc vous obéir , me dit-elle , & vous dire , Madame , que vous suivant ce matin , je me suis entendue appeler , quand vous êtes descendue dans l'allée d'orangers. Curieuse de savoir ce qu'on me vouloit , j'ai tourné la tête , & j'ai vu un chevalier , que j'ai aisément reconnu pour Alinzor. Je me suis dérobée de mes compagnes ; & vous laissant entrer au temple , j'ai suivi ce prince sous des arbres , où il s'est arrêté. Phénice , m'a-t-il dit , le courroux de ma princesse m'empêche de paroître devant elle dans un lieu

public, de peur de lui déplaire ; mais je ne puis plus vivre si elle refuse de m'écouter un moment en particulier. Obtenez-moi cette grâce , ma chère Phénice , & si je ne puis rappeler dans son ame le souvenir des bontés qu'elle a eues pour cet infortuné au temple de Diane , je vous promets de la délivrer de mon odieuse présence , par une mort qui satisfera son esprit irrité. Seigneur , lui ai-je répondu , la princesse a tant de raisons de se plaindre de vous , que je ne puis vous promettre de lui persuader de vous voir ; mais je vais lui apprendre que vous souhaitez de lui parler. Trouvez-vous au coucher du soleil , au labyrinthe , je vous y apprendrai ses volontés.

Pressée de vous aller rejoindre , Madame ; continua Phénice , j'ai quitté le prince , & suis venue vous demander ce que vous voulez que je fasse. Hélas ! Phénice , lui dis-je , puis-je le savoir moi-même ? trop convaincue des perfidies d'Alinzor , je ne puis démentir mes yeux , qui en ont été les témoins , & malgré des preuves si certaines , je ne puis me refuser le triste plaisir de lui en faire des reproches. Oui , Phénice , je me trouverai au labyrinthe ; &

peut-être le ferai-je repentir de porter d'autres chaînes que les miennes.

Guidée par mon mauvais génie , & flattée de cette folle espérance , je fus avec Phénice au rendez-vous. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans une grande route détournée , qui conduisoit au dédale , à une porte du parc , que j'apperçus le prince de Numidie , qui , monté sur un superbe cheval , tenoit en croupe une jeune personne , & marchoit fort vite du côté de la porte. Je fis un cri effroyable à cette funeste vue ; mais sans tourner la tête il sortit du parc.

Outrée de fureur & de jalousie , je courus après lui , jusques sur le bord de la mer , & sans pouvoir l'empêcher , je le vis entrer dans un vaisseau , qui n'attendoit apparemment que leur arrivée pour faire voile. A cette marque certaine du mépris d'Alinzor , je tombai en foiblesse , & Phénice me faisant rapporter au palais , j'y fus une partie de la nuit sans donner nul signe de vie. Mais le démon , ennemi de mon repos , me fit revoir la lumière , pour m'abandonner à un désespoir qui ne peut s'exprimer. Ma raison n'étant plus la maîtresse de modérer mes transports , je me

déguisai en chevalier , & en ayant fait faire autant à ma confidente , quelque prière qu'elle me fît de ne point prendre une résolution si peu sortable à ma naissance & à mon âge , je sortis du palais , & de l'isle , fans être apperçue de personne , pour aller chercher le perfide prince de Numidie , & lui faire payer de son sang les maux qu'il me faisoit souffrir. Pour savoir où je le trouverois , je fus consulter la fée des Grands , qui , touchée de mon infortune , me dit que mes peines finiroient dans le royaume de Grenade. J'en pris le chemin , sans penser à d'autre bonheur qu'à faire périr mon infidelle prince , & sans prendre d'autre retraite pendant toute ma route que les forêts & les cabanes des bergers. J'arrivai hier dans le petit bois , où la fortune , voulant me donner une preuve qu'elle veut s'adoucir en ma faveur , a permis que je vous rencontraisse. C'est bien moi qui dois m'en louer , reprit la princesse de Fez , en embrassant la belle Zalmayde , de m'avoir donné le plaisir de vous connoître. Que vos aventures m'ont touchée , & que je voudrois de mal à Alinzor , s'il étoit capable d'aimer quelqu'autre beauté que la vôtre ! Vous avez connu par mon his-

Voire, reprit la princesse des Canaries, que ce prince ne m'a jamais aimée, & qu'il s'est fait une cruelle joie de me rendre la plus malheureuse personne de mon sexe. A force de me paroître criminel, reprit Zamée, je le crois innocent. Sa conduite est si extraordinaire, que je ne puis m'empêcher de soupçonner Zénore d'être plus coupable que lui. Ah ! Madame, interrompit Zalmayde, le prince de Baléare m'a trop bien servie, pour le croire d'intelligence avec son rival. Il pourroit bien, dit Zamée, sans être d'accord avec Alinzor, l'avoir forcé de vous paroître criminel. Le prince de Grenade, conduit dans l'isle de Désirée, y a bien passé des années aux pieds de cette fée, sans être infidelle à la belle & malheureuse princesse de Léon ; votre amant par la même fatalité aura pu vous oublier sans inconstance. Je comprends si peu, reprit Zalmayde, ce que vous me dites, que je ne puis concevoir que je puisse trouver la justification d'Alinzor dans ce qui fait son crime, & ce qui m'en paroît un très-grand dans ce que vous me dites du prince de Grenade. Quand j'aurai la permission de ce grand prince, répondit la princesse de Fez, de vous apprendre ses

malheurs, vous connoîtrez que vous auriez plus de raison de plaindre la destinée du prince de Numidie, si elle étoit semblable à celle d'Elmédor, que de l'accuser. Adeline, qui entra dans ce moment, interrompit les deux princesses, pour leur dire qu'il étoit fort tard, & que le prince de Grenade avoit envoyé savoir comment elles avoient passé la nuit; & que s'étant informée à l'écuyer de ses blessures, il lui avoit dit que le chirurgien avoit promis que dans trois jours il pourroit monter à cheval. Les deux princesses s'étant habillées avec diligence, passèrent dans la chambre du prince; & après y avoir pris un léger repas, ils employèrent le reste de la journée à instruire la princesse des Canaries des plus importantes aventures d'Elmédor; mais particulièrement de celles qui pouvoient donner quelque lieu à Zamée de prendre le parti du prince de Numidie. Zalmayde, fidelle à sa haine, n'écoutoit point du tout ce que la belle princesse de Féz lui disoit pour adoucir ses chagrins, & elle eut bien de la peine d'obtenir d'elle, qu'elle ne partiroit qu'avec elle, pour aller chercher la fin de ses peines, par la mort de son infidelle. Le prince de Grenade, plus

pressé que ces deux malheureuses princesses de finir l'aventure du château, qui servoit de prison au prince de Tune, sortit du lit ce jour-là; & deux jours après il monta à cheval, suivi de Zamée, & de la princesse des Canaries.

Ils marchèrent toute la journée sans obstacle; mais le soir ils rencontrèrent dans un valon, qui commençoit d'être de la dépendance du roi de Grenade, deux chevaliers qui combattoient avec beaucoup d'animosité. Elmédor pressa son cheval avec vitesse pour les aller séparer. Mais celui qui portoit des plumes roses & citron, ayant redoublé ses efforts, eut terrassé son ennemi avant que le prince fût arrivé. Ce chevalier s'approcha de son adversaire; & lui présentant la pointe de son épée sur la gorge: Avoue-moi, lui dit-il, traître Zénore, ce que tu as fait de ma princesse. Je la cherche comme toi, lui répondit le prince de Baléare; & je ne puis t'en apprendre de nouvelles. La voici, infidelle, s'écria Zalmayde, en lui lançant un javelot qu'elle tenoit à la main, dont elle lui perça la cuisse, qui vient t'arracher la vie, pour te punir de tous tes crimes. Le prince de Numidie (car c'étoit lui) surpris de la vue:

& de la fureur de cette princesse , & affoibli de la douleur de sa blessure , tomba sans connoissance à côté de son ennemi ; & l'irritée Zalmayde , croyant avoir tué cet aimable imposteur , se désespéroit d'avoir su si bien se venger.

Le prince de Grenade , pendant que Zamée étoit occupée à consoler la princesse des Canaries , regardoit avec son écuyer si l'infortuné Alinzor ne donnoit point quelque signe de vie , & les filles des princesses arrêtoient de tout leur pouvoir le sang qui sortoit avec violence des plaies du malheureux Zénore.

Cessez , leur disoit-il , de me rappeler à la vie , mes crimes sont trop grands pour n'être pas punis ; & je ne demande aux dieux que le temps de les avouer. Dans cet instant , le prince de Numidie , revenant de sa foiblesse , cherchoit avec des yeux où la mort étoit peinte son aimable ennemie : mais la haine de cette princesse , renaissant avec les forces du prince , elle voulut se retirer d'un lieu où deux si terribles passions la déchiroient tour-à-tour , quand le prince de Baléare se relevant à demi pour l'arrêter : Demeurez , Madame , lui dit-il d'une voix foible , demeurez pour

connoître à qui vous devez votre haine ; moi seul j'ai fait tous les malheurs de votre vie ; & si l'amour pouvoit servir d'excuse , quand on est prêt d'aller rendre compte aux dieux , je dirois qu'il m'a forcé d'être coupable. C'est lui qui , me rendant jaloux du bonheur de mon rival , je lui fis défendre de votre part de paroître devant vous à la fête du Soleil ; & quand votre portrait lui eut retracé vos charmes , c'est moi encore qui le transportai dans l'isle de la fée Désirée , où , le forçant d'être infidelle , je vous le fis voir sous cette odieuse forme. Mais le dernier de tous mes crimes , est celui qui vient de vous contraindre à une vengeance si éloignée de votre humeur ; c'est de lui avoir fait enlever un fantôme au lieu de vous , quand vous lui donâtes rendez - vous au labyrinthe , croyant vous ôter de ma puissance. Le ciel m'a fait trouver aujourd'hui la peine de mes fourberies dans la pointe des armes de ce prince , que j'ai si cruellement offensé. Vivez tous deux heureux ; les dieux , contents de cette malheureuse victime , vous combleront de biens , & pour dernier supplice , ils me forcent de vous l'annoncer. En achevant ces paroles , l'infortuné Zénore

se laissant retomber de foiblesse , mourut un moment après. La princesse , pénétrée d'une douleur effroyable d'être peut-être cause de la mort de son cher Alinzor , & de le connoître innocent , s'approcha de lui toute en larmes , & aidant au prince & à Zamée , qui lui bandaient ses plaies , elle les lavoit de ses pleurs , sans oser lui parler. Pourquoi vous opposer à une mort qui est votre ouvrage , Madame , lui disoit-il ? & puis-je en avoir une plus glorieuse que celle que je reçois de votre main ? Ah ! Alinzor , si vous êtes innocent , que je suis coupable ! & comment réparer ce que ma jalouse rage m'a fait faire ? Ces marques de votre tendresse , reprit le prince blessé , me sont trop précieuses pour vouloir vous en faire un crime. C'est moi qui suis le criminel , puisque je vous ai paru infidèle. Vous êtes si peu en état , dit Zamée , de parler avec tant de violence , que vous pourriez vous faire plus de mal que la colère de cette belle princesse ne vous en a fait. Souffrez que l'on vous mette sur ce brancard , continua-t-elle , voyant que les écuyers venoient d'en faire un de branches d'arbres , & que l'on vous porte aux cabanes qui sont devant nous.

Zalmayde ayant remercié la princesse de Fez de sa prévoyance, pria Alinzor de se laisser conduire ; & le prince de Grenade aidant aux écuyers à le mettre dessus , ils remontèrent tous à cheval , & arrivèrent à une habitation assez commode. Après avoir donné ordre que l'on prît soin de faire un tombeau au malheureux prince de Baléare , l'on coucha le prince blessé dans un lit , tel que ces bonnes gens le purent donner ; & le maître de ce lieu étant de ces favans bergers , dont toutes les Espagnes étoient pleines , il visita les blessures d'Alinzor , & assura qu'il alloit y appliquer d'une herbe qui le mettroit en état de poursuivre son voyage dans deux jouts , pourvu qu'on lui laissât le reste de la journée & la nuit pour se reposer. Zamée y fit consentir Zalmayde , qui tremblante pour la vie de ce prince , ne vouloit point le quitter.

Les deux princesses , en sortant de cette petite habitation , rencontrèrent l'écuyer d'Alinzor. Curieuses d'apprendre tout ce qui avoit fait le malheur de sa vie , Zalmayde obligea ce fidèle domestique de ne rien lui cacher des aventures de son maître depuis qu'elle l'avoit vu au temple de Diane , &c

nouvelle, sans qu'il pût prendre la résolution de ne plus vous aimer. Mais enfin, honteux de sa foiblesse, il donna des soins à une princesse de sa cour ; & comme si les marques de son amour eussent pu voler jusqu'à vous, il ne lui en donnoit qu'en public. Son cœur refusant de lui obéir, ne pouvoit en effacer votre charmante peinture.

Un soir, qu'il lui donnoit une fête dans les jardins du palais, & qu'il étoit auprès d'elle, il vit tomber du ciel quelque chose à ses pieds ; il se pressa de ramasser ce précieux présent. Mais quel fut son étonnement quand il vit que c'étoit votre portrait ! Transporté d'une passion, dont toute sa raison n'avoit pu le guérir, il quitta cette princesse ; & n'écoutant plus que son amour, sans se souvenir de la défense que vous lui aviez faite, il partit pour les Canaries. Vous savez, madame, comme il vous vit dans les jardins de votre palais ; mais vous ignorez que ce prince étant resté dans un cabinet de verdure pour y attendre Phénice, il s'y endormit, & à son réveil il se trouva dans l'isle de la fée Désirée, sans avoir nulle mémoire de ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit sur la terre ; & sans être étonné d'être dans de si beaux lieux, il se pro-

mena dans ces jardins admirables, il y trouva une nymphe d'une beauté touchante, qui l'abordant avec un souris obligeant, lui donna l'envie de lui plaire. Il lui rendit des soins, elle n'y fut pas plus insensible que la fée Désirée l'étoit pour le prince de Grenade. Mais, seigneur, dit-il, en s'adressant à ce prince, dès que vous eûtes trouvé le moyen de sortir de ce lieu enchanté, la fée conçut une aversion si terrible pour tous les hommes, qu'elle n'en voulut plus souffrir dans son palais, les faisant embarquer dans un vaisseau, qui les mit en terre ferme. Dès qu'Alinzor eut quitté ce pernicieux séjour, madame, continua-t-il, sortant de la létargie où il avoit été enséveli si long-temps, il se souvint du rendez-vous que vous lui aviez donné; & voulant se justifier ou mourir, il vint une seconde fois dans les Canaries; il parla à Phénice, & se trouva un labyrinthe.

Il n'y eut pas été une heure, qu'il vous vit arriver le visage tout couvert de larmes. Alinzor, lui dites-vous, depuis que vous êtes parti, j'ai fait avouer au traître Zénore que c'est lui qui vous a trompé par une fausse lettre; que pour me dérober la connoissance de son crime, il vous enleva dans

l'isle de la fée Désirée ; & voulant nous rendre malheureux, il me force de l'épouser. Sauvez - moi de l'horreur de ce monstre , & me conduisez dans votre royaume, & quand j'y serai en sûreté, vous viendrez lui arracher ma couronne & la vie. Mon prince, charmé de vous voir disposée à le suivre , ne voulut pas laisser échapper un si heureux moment ; après vous avoir promis de vous adorer le reste de ses jours, il fut détacher son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre , & vous mettant en croupe derrière lui, il se hâta de sortir du parc ; il vous conduisit à son vaisseau , & ayant fait le trajet qui séparé vos isles de la terre, il continua son voyage jusqu'en Numidie. Mais dès qu'il fut en Numidie, vous disparûtes, madame; & Alinzor désespéré connut que Zénore, pour l'éloigner de vous, lui avoit fait enlever un fantôme. Outré d'un si fatal destin, il reprit le chemin des Canaries, résolu de vous faire connoître son innocence, & de contraindre le perfide prince de Baléare à confesser ses crimes. Je le suivis dans ce voyage ; & je fus témoin de sa fureur, quand il apprit que vous en étiez partie, & que son rival vous avoit suivie. Il sortit d'un lieu si funeste pour lui,

& fut consulter la fée des Grandeurs , pour savoir où il pourroit vous trouver ; elle lui ordonna de venir en Grenade.

Nous prîmes cette route , & étant arrivés dans ce vallon , nous avons rencontré Zénore. Mon prince , transporté de fureur , l'a attaqué. Vous avez été témoin de la fin du combat , où , suivant les mouvemens de votre injuste colère , vous avez pensé , madame , vous priver du plus fidelle amant du monde.

Vous voyez , reprit Zamée , dès que l'écuyer eut cessé de parler , ma chère Zalmayde , que j'avois raison de vous dire qu'e Alinzor , à force d'être criminel , me paroïsoit innocent. Ne me reprochez plus mon crime , ma belle princesse , répondit celle des Canaries , j'en suis assez punie , par la crainte mortelle où je suis que ma perfide main ne m'ait trop bien servie. N'appréhendez rien pour le prince de Numidie , reprit celui de Grenade. J'ai éprouvé la science de ces bergers , sur des blessures moins glorieuses , mais plus dangereuses que celle d'Alinzor.

Après ces paroles , ces illustres aventuriers voyant la nuit avancée furent chercher un peu de repos.

La princesse des Canaries étoit combattue de trop différens mouvemens pour le trouver. Le plaisir de savoir Alinzor fidelle lui donnoit une joie si sensible , qu'elle ne pouvoit être balancée que par la crainte de le perdre ; & le jour parut sans qu'elle eût pu décider à laquelle de ces deux passions elle devoit s'abandonner. La princesse Zamée , qui l'aimoit tendrement , & à qui ses inquiétudes particulières ne donnoient guères plus de tranquillité , lui avoit tenu compagnie ; & ces deux aimables personnes ayant su que le prince de Grenade étoit déjà auprès du prince blessé , passèrent dans sa cabane.

Zalmayde y entra en tremblant , & s'approchant de son lit , elle lui demanda comment il se portoit. C'est à vous à me l'apprendre , divine princesse , lui dit - il , ma vie ne pouvant être en sûreté qu'en m'assurant que vous me pardonnez tout ce que la jalousie du malheureux Zénore m'a contraint de faire contre mon amour. Ah ! lui dit Zalmayde , je suis bien plus coupable que vous ; & s'il étoit aussi aisé de réparer les maux que je vous ai fait , que d'oublier nos malheurs passés , je n'aurois plus de sujet de répandre des larmes. Ceux que votre belle main me cause , reprit le prince ma-

lade , me sont si chers , que je crains d'en guérir.

Le sage berger ayant peur qu'une conversation si passionnée n'empêchât l'effet de son remède , obligea Elmedor & Zamée de se mêler de cet entretien. Ils y employèrent toute la journée ; & le soir , pour donner le temps de panser le prince , ils furent se promener sur le bord d'une rivière qui régnoit le long du vallon.

Ils n'y eurent pas fait quelques pas , qu'ils virent venir à eux un chevalier , monté sur un cheval dont la lassitude faisoit assez connoître le peu de soin que son maître avoit de le laisser reposer.

Ce chevalier portoit des armes d'acier bruni , enrichies de filets d'or. Son casque , dont la visière étoit haute , étoit chargé de plumes gris-de-lin. Ce que l'on voyoit du casque paroissoit argent & gris - de - lin , comme ses plumes ; & sur un pesant écu , qui pendoit à l'arçon de la selle , l'on remarquoit ce fameux mont , qui épouvante si souvent ses voisins par les flammes continues qui sortent de ses entrailles , & pour devise ces paroles : *Je brûle sans fin.*

La bonne mine de cet inconnu , quoiqu'il parût très - mélancolique , donna de la cu-

riofité à nos belles princesses , & devenues plus hardies par la présence du prince de Grenade , elles furent au - devant de lui. Le chevalier , après les avoir saluées , passoit sans s'arrêter ; mais ayant jeté les yeux sur le visage d'Elmedor , il fit un cri , & se jetant au bas de son cheval , il vint à lui.

Généreux chevalier , lui dit-il , la fée des Grandeurs n'est point trompeuse dans ses promesses , puisque je vous trouve dans le même lieu où elle m'a ordonné de vous chercher. Je ne puis me méprendre au portrait qu'elle m'a fait de vous. Vous êtes celui qui doit tirer ma princesse de l'enchantement fatal où la retient le cruel Amerdin , dans un château , à quelques journées d'ici. J'ai tenté vainement de l'arracher de ses fers. C'est à vous qu'est réservée cette gloire , & tout doit céder à la valeur & à la fidélité du courageux prince de Grenade. Le ciel voudroit sans doute me faire oublier mes malheurs , reprit Elmedor , s'ils étoient de nature à pouvoir l'être , si j'étois assez heureux de vous rendre votre princesse , aimable inconnu , en combattant pour les intérêts de la charmante Zamée , pour qui j'entreprends l'aventure que vous venez m'offrir , dès qu'un prince , qui mérite de n'être pas

abandonné , fera en état de nous accompagner. Souffrez que votre félicité soit retardée de quelques jours ; & pour nous donner plus d'envie de vous rendre service , contez à la princesse de Fez & à celle des Canaries , que vous voyez , le sujet de vos peines. Vous ne pouvez , généreux chevalier , parler devant personne , qui , par ses propres malheurs , soit plus disposé à plaindre les vôtres. L'inconnu , après avoir demandé pardon aux deux princesses de ne leur avoir pas rendu ce qu'il leur devoit , commença le récit de ses aventures , après que toute cette illustre compagnie se fut assise sur le gazon qui bordoit la rivière.

HISTOIRE

DU PRINCE DE MAURITANIE ,

& de la Princesse de Castille.

LES malheurs de ma vie sont si grands , dit-il , en s'adressant à la princesse de Fez (celle des Canaries l'ayant voulu ainsi) , que je craindrois de vous ennuyer , si le prince de Grenade ne venoit de m'assurer.

312 LES CHEVALIERS

que les vôtres vous avoient appris à plaindre ceux qu'un sort infortuné accable.

Je vous dirai donc, madame, que je suis fils du roi de Mauritanie, que l'on m'appelle Zalmandor, & qu'ayant passé les premières années de ma vie comme tous les princes de mon âge, voyant le royaume du roi mon père paisible, je me dérobai de sa cour, suivi d'un écuyer en qui j'avois confiance. Je fus chercher à me faire connoître sous le nom du chevalier de l'Ardente Epée.

J'appris que le roi de Castille étoit en guerre avec un prince de ses voisins; je fus lui offrir mes services, il les accepta avec plaisir. Il avoit auprès de lui un jeune chevalier, dont la mine haute & majestueuse attira mes regards. Je ne fais s'il trouva en moi quelque chose qui méritât son attention; mais je remarquai qu'il n'ôta pas les yeux de dessus mon visage. Cependant dans la suite, cette disposition que nous avions à nous estimer, se changea en une haine qui ne peut finir qu'avec notre vie.

Nous nous voyions tous les jours, mêmes soins nous occupoient dans les combats : nous cherchions à nous attracher la victoire, ou du moins à mériter d'égales louanges.

Le

Le roi de Castille voulant nous attacher à lui, de peur que l'un des deux, mécontent, ne passât chez ses ennemis, & ne balançât ses conquêtes, nous accabloit de caresses. Mais ayant ignoré jusqu'à ce jour qui nous étions, il nous pressa de si bonne grâce de le lui apprendre, que nous ne pûmes le lui refuser.

Je lui dis mon nom & ma naissance, & l'inconnu se fit connoître pour le prince d'Arragon, nommé Armande, chevalier de l'immortel Amour. Ce titre me fit comprendre qu'il étoit amoureux. Je m'en informai, & j'appris qu'il l'étoit de la princesse de Castille, qu'il avoit demeuré caché dans cette cour plusieurs mois, & qu'il avoit vu quelquefois Almandine (c'est ainsi que cette princesse se nomme); mais que le roi ayant des raisons très-fortes pour ne lui faire épouser qu'un prince de ses sujets, ne permettoit pas aux chevaliers étrangers de s'attacher à la servir, & qu'il la faisoit élever dans un palais séparé du sien, dont elle sortoit rarement pour se montrer en public. Un sentiment secret, dont je ne connoissois pas la cause, me fit être fâché que le prince d'Arragon aimât la princesse

Tome VI.

O

de Castille, & me donna plus de soin d'acquiescer l'amitié du roi.

Je fus assez heureux pour lui rendre des services dans cette guerre, assez considérables ; & s'ils ne surpassoient pas ceux du chevalier du Constant Amour, ils pouvoient les égaler. Enfin la campagne finit, & nous retournâmes en Castille, sans avoir pu savoir celui de nous deux qui avoit le plus de part dans l'estime du roi. La reine & plusieurs dames de sa cour vinrent au-devant de nous ; & le roi, me présentant à cette princesse, en faisant mon éloge, lui dit que rien que le prince d'Arragon ne pouvoit me le disputer.

La reine me fit un compliment fort honnête ; & connoissant déjà le chevalier de l'Ardent Amour, elle lui fit mille caresses. Nous arrivâmes enfin au palais, où le roi voulut que je prisse un appartement, aussi bien qu'Armande ; & voulant nous montrer qu'il nous estimoit infiniment, il fit venir le soir la princesse sa fille.

Je n'ai jamais rien vu de si charmant que la belle Almandine. Tout ce qui peut former les plus beaux yeux du monde se trouve dans les siens ; un feu vif & brillant vous brûle de ses premiers regards, & un

Air doux & flatteur vous permet de porter les chaînes qu'ils vous donnent.

Je sentis dès ce moment que l'on ne peut se défendre de ses charmes, & quoique je visse qu'elle répondoit avec bonté au tendre empressement de mon rival, je m'abandonnai au violent penchant qui me forçoit à l'aimer; & je me flattai que peut-être Armande n'étoit pas si bien auprès d'elle, que je ne pusse du moins l'obliger à balancer son estime entre nous deux.

Vous direz, madame, que j'étois bien téméraire, ou bien amoureux; mais j'ai éprouvé que l'amour a ses pressentimens heureux comme la fortune. Pour faire réussir mon dessein, je pris un autre chemin que mon rival. Je cachai avec soin ma passion, & m'attachant à une des plus belles filles de la cour, je lui donnai des fêtes. Je fis en sa faveur des courses de chevaux, & ne négligeai rien de cette fine galanterie, qui nous donne l'avantage sur toutes les nations du monde.

Les soins que je rendois à Celdine, (c'étoit ainsi que cette aimable personne s'appeloit) avoient quelquefois la princesse pour témoin, le roi souffrant qu'elle prît des plaisirs dont elle ne devoit point donner de récompense.

O h

Je m'apperçus avec une joie sensible qu'elle y étoit quelquefois rêveuse, & que, malgré l'attachement d'Armande, ses yeux me reprochoient de porter d'autres chaînes que les siennes. Que je souffrois dans ces momens, de ne pas lui faire connoître tout l'amour que j'avois pour elle ! mais la peur de n'être pas encore le plus fort dans son ame, me forçoit de feindre jusqu'à un temps plus heureux.

Cependant je passois de cruelles heures ; je savois que le prince d'Arragon, ayant gagné une fille qu'Almandine aimoit, entroit quelquefois dans son palais, & que, malgré la princesse, il lui parloit souvent de son amour, sans autre témoin que cette confidente ; & que, si on ne répondoit pas avec tendresse à sa passion, il étoit du moins écouté sans colère. Il la suivoit même au temple, aux promenades, & étoit toujours auprès d'elle dès qu'elle paroïssoit en public.

Le roi commença de s'en alarmer ; & quelque amitié qu'il eût pour lui, la politique l'emporta ; il le pria de s'éloigner de sa cour.

Un commandement si terrible outra de colère le prince d'Arragon, & le contraignit à ne plus paroître au palais. Le roi se croyant en

stirété, & me voyant attaché auprès de Celdine, donna plus de liberté à la princesse. Elle paroissoit plus souvent en public, & j'étois plus exposé au danger de ne pouvoir long-temps cacher ma passion. Quelquefois mes yeux me trahissoient, & s'attachoient sur l'adorable Almandine, avec des mouvemens si tendres, qu'elle en rougissoit; mais cette aimable rougeur n'avoit rien de désobligeant, & paroissoit plutôt une marque de sa modestie qu'un effet de sa colère.

Un jour que je donnois à Celdine un bal dans un salon de verdure, qui étoit dans les jardins du palais; après avoir beaucoup dansé, je fus dans une allée, pour prendre un peu de repos. Je n'y eus pas fait quelque pas, que j'entendis parler de l'autre côté de la palissade. Non, Phédime (disoit une personne que je connus être la princesse) non, je ne puis plus souffrir que Celdine l'emporte sur moi, & tu ne peux comprendre le chagrin que l'amour que Zalmandor a pour elle me cause. Je vous avoue, madame, lui répondit cette fille, que ce bizarre dépit m'étonne; pardonnez-moi si je vous parle si hardiment. Vous souffrez sans colère les soins du malheureux prince d'Arragon; vous lui laissez espérer que, si quelqu'un peut

318 LES CHEVALIERS

vous plaire , il aura l'avantage sur tous ses rivaux ; & depuis que le roi votre père lui a défendu le palais , vous ne paroissez point fâchée , quand , sans vous en rien dire , je lui ménage les momens de vous dire tout ce qu'un cœur bien touché ressent de douleur , quand il n'a pas la liberté de voir l'objet qu'il adore. Pourquoi donc , madame , si j'ose vous le demander , vous intéressez-vous dans les soins que le prince de Mauritanie rend à la belle Celdine ? & que vous importe dans quelles mains tombe un cœur que vous ne voulez point recevoir.

Comme jusques ici , reprit la princesse , je ne t'ai point dit mes véritables sentimens , tu as raison d'être étonnée de mon inquiétude. Mais , Phédime , mon ame est trop accablée , pour ne pas chercher le triste plaisir de me plaindre. Apprends donc qu'Armande n'a jamais eu de part à ma tendresse. La bisarrerie du roi mon père , qui , sous le prétexte de je ne fais quelle prédiction , ne souffre point que je vive comme les autres princesses de mon rang , me donna envie de me faire un protecteur , qui pût me défendre d'être sacrifiée à un prince sujet de la couronne que je dois porter un jour. Le prince d'Arragon me parut propre à mon

~~dessein. Maître de ses états, comme de sa~~
~~personne, je crus que je ne pouvois mieux~~
~~choisir. Je reçus ses soins avec bonté, &~~
je pensai même que je pourrois l'aimer ;
mais je n'avois point vu Zalmandor. Dès
qu'il parut, je n'eus plus que de l'indiffé-
rence pour Armande ; je me flattai quel-
ques jours d'en avoir fait la conquête ; &
mon cœur voloit déjà au-devant de
vœux, quand les fêtes qu'il donna à Celdine
m'apprirent que je m'étois trompée. Ah !
Phédime, si tu connoissois tout ce que souffre
~~une princesse fière & glorieuse, qui croit~~
~~mériter d'être aimée, & qui voit porter~~
~~ailleurs l'encens qu'elle s'étoit destiné, tu~~
~~avouerois qu'il n'y a point de tourment plus~~
~~affreux. J'ai voulu essayer si je ne trouverois~~
point dans l'amour d'Armande de quoi me
faire oublier l'outrage que le prince de Mau-
ritanie a fait à mes charmes. J'ai même
affecté dans ces cruelles fêtes, où j'étois le
témoin du triomphe de ma rivale, d'écouter
plus favorablement le prince d'Arragon. Je
r'avoue que j'ai cru quelquefois que Zal-
mandor en avoit quelque chagrin, & je l'ai
surpris souvent qu'il me regardoit, comme
on regarde quand on aime. Ce soir même,
ce soir, ma chère Phédime, tout occupé

qu'il paroît de l'heureuse Celdine, ses yeux pleins d'un feu que l'amour seul peut faire naître, se sont attachés sur les miens, avec une langueur si éloquente, que je n'ai pu soutenir ses regards. Cependant il aime ma rivale, & je n'en puis douter. Ah ! madame, lui dis-je, n'étant plus maître de me cacher, en me jetant à ses pieds ; ah ! ma chère princesse, je n'aime point Celdine, vous seule avez rempli mon ame de ce feu, que vos yeux seuls peuvent allumer. Apprenez à votre tour, que je n'ai feint d'aimer, que pour tromper le roi votre père, & pour... oserois-je l'avouer ? vous donner envie de faire ma conquête, malgré l'estime que vous aviez pour mon rival. Que j'ai souffert dans cette cruelle contrainte ! Combien de fois ai-je été près de lui donner la mort ! Mais retenant de si justes transports, de peur de faire éclater ma passion, je retournois auprès de Celdine. Aujourd'hui le destin, d'accord avec l'amour, m'a conduit dans cette allée. Ne soyez point fâchée, mon adorable princesse, de ce qu'ils m'ont fait entendre. Cessons de nous contraindre ; & acceptez un cœur qui n'a jamais porté d'autres chaînes que les vôtres, sans plus ménager mon rival.

Zalmandor, reprit la princesse, je ne puis vous désavouer ma foiblesse, puisque vous l'avez entendue. Mais pour mériter que je vous en fasse l'aveu à vous-même, & que je vous sacrifie le prince d'Arragon, il faut me donner des preuves que vous n'aimez point ma rivale, & l'accabler d'autant de mépris, que vous l'avez fait triompher à mes yeux; & quand par un désaveu aussi éclatant que votre amour l'a été, je ne pourrai plus douter de votre sincérité, peut-être alors oublierai-je le malheureux Armande. Ah! madame, m'écriai-je; vous aimez plus mon rival que vous ne pensez, puisque vous balancez à l'éloigner; & votre vanité a plus de part que votre cœur à ce que j'ai entendu de favorable. Ce que vous dites pourroit bien être, reprit la princesse, avec un air de dépit; mais enfin vous savez à quelle condition je mets mon estime; c'est à vous de le faire, si vous voulez m'obliger à vouloir quelque chose de plus. En achevant de parler, elle rentra dans le bal; & voulant lui montrer que je savois lui obéir, je n'approchai point de Celdine, & je sortis des premiers de l'assemblée, pour n'être point obligé de lui donner la main, pour la conduire à son appartement.

O v.

Cependant, voulant parler encore un moment à la charmante Almandine, avant qu'elle rentrât dans son palais, je fus l'attendre dans un grand parterre qui étoit sous les fenêtres de son cabinet. Je n'y eus pas été une heure, que j'aperçus mon rival; & Phédime, quittant la princesse, lui vint parler. Je ne pus entendre ce qu'elle lui dit, parce que je m'étois caché derrière un buisson de chèvrefeuille. Mais un moment après, je vis ouvrir la fenêtre du cabinet; & le prince d'Arragon s'étant approché, parla plus d'une demi-heure à une femme, que je pris pour la princesse. Tout le respect que j'avois pour elle pensa vingt fois céder à ma jalouse fureur. Mais enfin j'attendis qu'Armande fût sorti du palais, & l'ayant joint hors de la ville, comme il alloit monter à cheval : chevalier, lui dis-je, vous ne pouvez contrevenir aux ordres du roi, sans avoir en moi un mortel ennemi; & sans que je ne vous force de lui obéir. Je n'avois pas cru, reprit Armande, que les princes comme vous servissent d'espions au roi de Castille, & ce personnage ne pourroit être pardonnable dans Zalmandor, qu'étant amant de la princesse Almandine. Soit comme amant de la princesse, lui répondis-je, en mettant

l'épée à la main, ou comme ami du roi son père, je ne souffrirai point que vous demeuriez dans ces lieux davantage. Voyons, me dit-il, en se mettant en posture de me recevoir, si vous pourrez exécuter ce généreux dessein. A ces mots, nous commençâmes un combat, qui auroit peut-être été funeste pour moi, si l'épée du prince d'Aragon ne s'étoit rompue; & ses écuyers étant arrivés, je me retirai sans blessures. Armande l'étoit à la cuisse assez considérablement. Mais ne voulant pas être trouvé dans ce lieu, il se fit porter à quelques milles de la ville, où il avoit choisi sa retraite.

Comme notre combat n'avoit que nos domestiques pour témoins, il fut secret quelque temps; & il n'y eut d'abord que la princesse qui l'apprit par Phédime, à qui Armande le fit savoir. Elle m'en fit quelques reproches la première fois que je la vis; mais comme cet emportement étoit une marque de ma passion, elle me le pardonna, sans vouloir me promettre de bannir mon rival.

Cependant l'affectation que j'avois de fuir en tous lieux Celdine, pour qui l'on m'avoit vu tant d'empressement, fut remarquée de

O vj

de toute la cour ; & comme elle étoit parente de la reine , elle m'en témoigna quelque dépit. Je lui dis que les ordres que j'avois reçu depuis peu du roi mon père , qui n'approuvoit pas cette alliance , m'obligeoient de cacher les sentimens que j'avois pour cette belle personne , de peur qu'il ne m'ordonnât de retourner auprès de lui.

Pour Celdine , comme elle étoit fière , que j'avois eu le malheur de ne lui pas déplaire , & qu'elle s'étoit flattée d'être un jour reine de Mauritanie , elle n'écouta pas de si foibles raisons , & elle devina bientôt le véritable sujet de mon changement. Elle en conçut un si grand dépit , qu'elle apprit au roi , que le prince d'Arragon n'étoit point sorti du royaume ; qu'il avoit dessein d'enlever la princesse ; que j'étois son rival , & que nous nous étions battus le jour du bal. Elle avoit su cette aventure d'un de mes domestiques qu'elle avoit gagné , qui lui rendoit un fidelle compte de toutes mes actions.

Le roi , alarmé de cette nouvelle , envoya prendre prisonnier le malheureux Armande , & le fit conduire dans un château qui commandoit la ville. Il ordonna à la reine de ne plus laisser sortir la princesse de son palais , dont on redoubla la garde. Pour moi , il n'osa

rien me dire , craignant d'avoir besoin de mon bras , dans la guerre , qui n'étoit que différée par une trêve d'un an ; mais il mit des espions autour de moi , qui lui disoient toutes mes démarches.

Tous ces changemens me causèrent une douleur mortelle. J'étois au désespoir d'avoir causé le malheur de mon rival par mon imprudente colère , & de m'être ôté le peu de liberté que j'avois de voir quelquefois l'adorable Almandine. Mais comme l'amour est ingénieux , je trouvai le moyen d'entrer dans un petit bois , qui donnoit sous les fenêtres de son appartement , où elle venoit souvent se promener. J'y fus deux jours sans l'y rencontrer ; mais un soir , qu'il avoit fait très-chaud , elle vint y goûter le frais , accompagnée seulement de Phédime. Je m'avantai au - devant d'elle , & voulus lui demander pardon de ma hardiesse ; mais cette princesse , sans me donner le temps de parler : Zalmandor , me dit-elle , vous devriez être content des maux que vous m'avez faits , sans venir chercher à m'en faire de nouveaux. A quelle extrémité de colère le roi ne se porteroit-il pas , s'il favoit que vous vinssiez dans ce palais , & dans une heure où il n'est permis qu'à mes fem-

326. LES CHEVALIERS

mes de m'approcher ? Vous qui savez si bien le faire obéir , quel droit avez-vous de mépriser les ordres ? Si votre cœur , madame , lui dis-je , n'étoit pas prévenu pour mon heureux rival , vous ne me feriez point un crime de n'avoir pu souffrir son bonheur , sans le lui faire acheter de son sang , & vous trouveriez , dans un peu de bonté pour moi , l'excuse de ce que je fais aujourd'hui. Mais , trop cruelle princesse , le soin que j'ai pris de m'attirer la haine de Celdine , par l'indifférence que j'ai pour elle , ne vous a pu toucher. Vous ne vouliez que cette marque éclatante de l'effet de vos charmes , sans vous soucier de celui qui vous la donnoit. Vous êtes bien injuste , me dit Almandine , de me faire ce reproche. Zalmandor , vous me connoissez peu , si vous croyez que les sacrifices peuvent m'être agréables , si la main qui me les offre ne m'est chère ; c'est ce qui me fait supporter ma prison sans murmurer. Soyez fidelle , & reposez-vous sur moi de la récompense.

J'avoue que les malheurs du prince d'Aragon me touchent ; que je suis fâchée de le voir dans les fers du roi mon père , & que de tout mon cœur je voudrois lui rendre la liberté ; mais ce ne seroit plus pour

recevoir son amour. Déterminée à partager vos chaînes, je ne puis plus écouter ses soupirs. Aidez-moi à rompre les fers dont le roi mon père l'accable. Je vous promets de lui défendre de porter les miens. Quelque danger qu'il y ait de vous obéir, madame, lui répondis-je, je vais m'y employer de tout mon pouvoir. Mais, divine princesse, souvenez-vous que ce prince.... Je ne me souviendrai que de ce qui vous fera connoître le tendre penchant que j'ai pour vous, me dit-elle, si vous savez me servir comme je veux l'être.

Après ces paroles, sans vouloir souffrir que je lui parlasse davantage, elle m'ordonna de me retirer, mais ce fut sans me défendre d'y revenir; & je fus si bien profiter de cette indulgence, que je la voyois tous les soirs, sans autre témoin que Phédime.

Dieux ! que je découvris de nouveaux charmes dans ces conversations particulières, & que je bénissois le ciel de mon bonheur ! Dans ces transports, je n'oublois point de m'employer pour mon rival ; mais toutes mes prières furent inutiles, le roi ne vouloit point entendre parler de sa liberté ; & quoique la reine, qui aimoit ce prince, se ser-

vît de tout son crédit, elle n'obtint pas davantage.

Mais Armande étant guéri de ses blessures, trouva le moyen de se sauver par une fenêtre de sa chambre, qui donnoit sur la campagne, & que l'on n'avoit pas cru nécessaire de griller, par l'impossibilité de s'en servir. Le premier usage qu'il fit de sa liberté, fut de chercher à voir la princesse. Il parla à Phédime; & cette fille, qui l'avoit toujours favorisé, le fit cacher dans un cabinet d'Almandine; & quand il n'y eut plus qu'elle dans l'appartement de la princesse, elle le mena dans sa chambre.

Son étonnement fut grand, quand elle vit ce prince, & son premier mouvement fut d'être bien aise de le voir sorti des mains du roi. Mais faisant réflexion sur les nouveaux malheurs qui pouvoient lui arriver s'il étoit surpris: Armande, lui dit-elle, les dieux me sont témoins combien votre prison m'a touchée, & de ce que j'aurois voulu faire pour vous en tirer. Le ciel a secondé mes vœux; ne retombez plus, par votre obstination à demeurer dans un lieu si fatal à votre repos, dans un danger plus à craindre que le premier. Retournez en Arragon; & si vous avez quelque amitié pour moi,

donnez à l'estime que j'ai pour vous, l'oubli de l'offense que le roi mon père vous a faite, & ne songez point à vous en venger. Pour être sûr de mon obéissance, lui répondit Armande, il ne faut point m'éloigner de vous, madame. Tant que je verrai ma princesse, je ne haïrai point celui qui lui a donné la naissance, quelque injuste qu'il soit. Mais je ne puis répondre que, si vous avez la cruauté de me bannir, je ne me souviens des mauvais traitemens qu'il m'a fait. Vous ne pouvez plus rester ici sans être découvert, reprit Almandine, & je ne puis vous voir, sans m'exposer à être la plus malheureuse personne de mon sexe. Ah ! madame, interrompit le prince d'Arragon, vous n'aviez point ces prévoyantes frayeurs quand vous aviez quelque bonté pour moi. Sans doute que Zalmandor, de qui le combat ne m'a que trop fait voir qu'il étoit mon rival.... Armande, lui dit la princesse, sans lui donner le temps d'achever ce qu'il vouloit dire, le prince de Mauritanie n'a point de part à la prière que je vous fais ; mon seul devoir, & la peur d'être cause de votre perte m'y obligent, quoiqu'à ne vous rien cacher, ce prince me soit assez cher pour le préférer à toute

la terre. Je n'ai donc plus qu'à mourir, reprit Armande, puisque vous m'annoncez l'arrêt de ma mort. En même-temps, ce prince furieux tira son épée, & se la feroit passée dans le cœur, si Phédime & la princesse ne la lui eussent arrachée avec violence. Outré de désespoir, il sortit de l'appartement d'Almandine, & alla passer la nuit dans une maison écartée.

Il m'envoya un cartel le matin, & me marqua l'endroit où il feroit. Je m'y trouvai, sans autre fuite que l'écuyer que vous me voyez ; & sans lui demander le sujet de ce second combat, nous le commençâmes en gens qui craignoient de n'avoir pas le temps de l'achever.

Je fus assez heureux d'être le victorieux ; le prince d'Arragon, affoibli de la perte du sang qui sortoit de deux grandes blessures, tomba évanoui. Mon écuyer & moi nous le portâmes à la première habitation ; & ayant envoyé querir un chirurgien à la ville, où tout étoit en rumeur de sa fuite, je le fis panser. Ses plaies se trouvèrent grandes, mais sans danger ; & dès qu'il fut revenu à lui, je m'approchai de son lit : généreux prince, lui dis-je, le sort des armes m'a donné une victoire que vous méritiez mieux

que moi. Souffrez que je vous fasse connoître, par les soins que j'aurai dans ces lieux où tout vous est ennemi, de vous donner tous les secours nécessaires ; que si vous ne pouvez m'aimer, puisque l'amour que nous avons pour la princesse de Castille nous en empêche, je mérite au moins votre estime. Vaillant Zalmandor, me dit-il, je devrois, pour reconnoître votre générosité, vous céder notre divine princesse ; mais je ne puis vous le promettre : ainsi, pour vous ôter un ennemi dont la vie est incompatible avec la vôtre, laissez-moi finir des jours infortunés. Vous m'avez enlevé le cœur de l'ingrate Almandine, n'avez pas la cruauté de me contraindre à être témoin de votre bonheur. Je ne fais, lui dis-je, si vous n'avez pas plus de part que moi à l'estime de cette princesse ; mais qui que ce soit de nous deux qu'elle choisisse, attendons son choix, sans lui ôter par nos combats deux amans fidèles ; & s'il est vrai que vous l'aimiez, ne disposez point sans ses ordres d'une vie qui doit être à elle. Armande se rendit à mes discours, & me promit de souffrir tout ce qui seroit nécessaire pour sa guérison. Après cela je m'en retournai à la ville, de peur de me rendre suspect.

J'y trouvai le roi dans une colère épouvantable de la fuite du prince d'Arragon; il donna des ordres si précis de le prendre par-tout où il feroit, que craignant qu'il ne fût découvert, je fus le soir supplier la princesse de lui envoyer commander de se laisser conduire en Arragon. Phédime y fut, n'étant pas sûr de se confier à une autre. Il résista long-temps à la prière d'Almandine, mais enfin il y consentit.

Je fis faire un brancard, & le fis transporter jusques dans son royaume, n'osant l'y accompagner moi-même, de peur de lui nuire.

Pendant ce temps-là, le roi tomba malade, & mourut en huit jours; & la reine, touchée de sa perte, le suivit un mois après. La princesse, accablée de tant de chagrins, ne vouloit point survivre à des personnes si chères, quoique le roi lui eût fait passer de tristes momens; & sans les bontés qu'elle avoit pour moi, elle n'auroit pas sitôt effuyé ses larmes : mais elle se rendit à mes prières, & à l'empressement de ses peuples, qui la reconnurent pour reine, avec une joie qui marquoit leur tendresse. Celdine, dont la haine n'étoit point diminuée, ne voyant plus d'obstacles à notre bonheur, eut recours

ua traître Amerdin. Il n'est pas que vous ne connoissiez ce formidable ennemi du genre humain, qui ne se sert de sa science que pour faire des malheureux, sans y avoir d'autre intérêt que de faire couler des pleurs, dont il se forme un ruisseau, & dont il fait ses plus cruels enchantemens.

Ce perfide, ravi d'avoir un nouveau sujet d'exercer sa rage, enleva un jour la princesse, & la conduisit dans ce château fatal, où depuis un siècle il tient tant de princes & de princesses enchantés, leur faisant souffrir mille différens supplices.

Jamais douleur ne fut égale à la mienne, quand je me vis séparé de ma chère Almandine. Je voulois faire payer à Celdine de sa vie sa cruelle vengeance; mais trouvant honteux de tremper mes mains dans le sang d'une femme, je courus après ma princesse, & j'arrivai au château fatal. J'y suis demeuré plusieurs jours sans pouvoir par mes cris ni mes menaces obliger personne à me répondre. Enfin désespéré de mon sort, j'ai été chercher cette adorable fée, qui se fait un plaisir de secourir tous les malheureux. Elle m'a ordonné de vous venir attendre dans ce lieu, & m'a assuré qu'à vous seul étoit réservé le pou-

334 LES CHEVALIERS

voir de punir le perfide Amerdin , & de rendre la liberté à tant d'illustres infortunés.

Le prince de Mauritanie finit son discours par un soupir si touchant , qu'Elmédor lui promit de nouveau d'exposer sa vie pour lui rendre l'aimable Almandine ; & les princesses s'étant levées , après l'avoir remercié de la peine qu'il s'étoit donnée de leur apprendre ses aventures , ils s'en retournèrent tous ensemble auprès du prince de Numidie , à qui l'on apprit le nom de celui de Mauritanie.

Le sage berger ayant guéri en deux jours Alinzor de ses blessures , comme il l'avoit promis , toutes ces illustres personnes prirent le chemin du château d'Amerdin , après avoir récompensé libéralement leur hôte charitable , & , à la première ville , la princesse des Canaries reprit un habit de femme , aussi bien que Phénice , n'ayant plus de raisons qui l'obligeassent à cacher son sexe.

Ils continuèrent leur voyage plusieurs journées , sans qu'il leur arrivât aucune aventure ; mais un matin , étant tous descendus de cheval au bord d'une rivière , pour se reposer , ils virent venir à eux un bateau en forme de petite galère , conduite par des rameurs vêtus glamment. Une nymphe ,

habillée comme celles de Diane, y paroissoit assise sur des carreaux de velours vert & or, & regardoit attentivement sur le rivage.

Un spectacle si agréable arrêta les regards des princesses ; & elles virent que la nymphe s'avançoit sur le bord de la galère, dès qu'elle fut proche d'elles ; & s'adressant à Elmédor : Prince de Grenade , lui dit-elle , la fée des Grandeurs, dont le séjour n'est pas éloigné d'ici, m'envoie vous dire qu'elle veut vous voir, & toute votre aimable troupe, avant que vous tentiez l'aventure du château d'Amirardin. Elle ne peut rendre qu'à vous l'anneau fatal que vous avez perdu, & que Zamat lui a confié en mourant. C'est par lui seul que vous pouvez rompre l'enchantement du cruel magicien, & jouir d'un bonheur que vous n'espérez pas. Ne craignez point, lui dit-elle encore, voyant qu'il étoit incertain de ce qu'il devoit faire, que ce soit ici un artifice de la fée Désirée : celle qui m'envoie n'a besoin que de sa beauté pour se faire aimer ; & ne veut vous voir que pour vous rendre heureux. Le prince, honnête de ce reproche, présenta la main à la princesse des Canaries, qui se trouva la première pour monter dans la galère ; & toute cette charmante troupe s'étant embarquée

après Elmédor, elle prit la route de l'Isle de la fée des Grandeurs.

Ils y arrivèrent bientôt, & furent étonné de la magnificence qu'ils rencontrèrent. Tout y brilloit d'or & de pierreries, & les plus simples habitations étoient de marbre & de porphyre. Tous les habitans de ces lieux fortunés se ressentoient de la grandeur de leur souveraine, & rien ne paroissoit qui ne fût superbe. Mais ils ne purent supporter l'éclat du palais, qui étoit bâti de crystal de roche, orné de distance en distance de colonnes d'or. Les appartemens de ce magnifique édifice répondoient à la beauté du dehors; & celui de la fée étoit si brillant de pierres précieuses de toutes les couleurs, que celui du soleil ne pouvoit le surpasser.

Cette adorable princesse les vint recevoir à la porte de sa chambre; & sans rien emprunter de l'art pour réhausser sa beauté, elle leur parut un chef-d'œuvre de la nature. Sa taille étoit au-delà de celle d'une mortelle, & tous les traits de son visage étoient si parfaits qu'il étoit impossible de les dépeindre, sans leur ôter quelque chose de leurs charmes. Une majesté accompagnée d'une douceur charmante achevoit de la rendre adorable; & nos princesses lui rendirent sans
peine

peine l'hommage que l'on rend aux déesses, en se prosternant à ses pieds. Elle les releva avec bonté ; & les ayant embrassées , elle dit au prince de Grenade , qu'elle avoit tant d'estime pour sa vertu , qu'elle avoit voulu lui remettre l'anneau que Zamat lui avoit confié ; & que devant lui rendre un service considérable dans la destruction du château d'Amerdin , il étoit juste qu'elle l'en priât elle-même. Je ne dois plus regretter mes tristes jours , madame , lui dit Elnédor , s'ils vous sont utiles à quelque chose ; & la malheureuse Alzayde ne pourra pas se plaindre que je retarde sa vengeance , si je suis assez fortuné pour vous marquer mon profond respect. Vous vengerez Alzayde en me servant, reprit la fée , & vous retrouverez cette aimable personne dans le même lieu où vous punirez le cruel Asinonade. Ah ! madame , s'écria l'amoureux prince de Grenade , de quoi me flattez-vous ? Ma princesse ne seroit point morte ? & je pourrois espérer de voir encore ses beaux yeux m'annoncer mon bonheur ? Peut-être mes oracles ne sont-ils pas sûrs , reprit la fée des grandeurs en souriant. Ah ! madame , lui dit Elmédor , je me garderai bien d'en douter. Ils me promettent un bien trop précieux pour ne le pas espérer.

Après ces paroles , la fée craignant que les princesses n'eussent besoin de repos , les fit passer dans un appartement , où elles trouvèrent des nymphes qui leur présentèrent des habits magnifiques , dont la fée des Grandeurs leur faisoit présent. Elles s'en parèrent pour lui plaire , & pour ne pas blesser ses yeux par leur négligence. Que le prince de Numidie se fut bon gré du choix qu'il avoit fait de la princesse des Canaries , quand il la vit entrer dans la chambre de la fée avec ce superbe ajustement ! & qu'il la trouva belle ! La fée des Grandeurs lui donna mille louanges flatteuses , aussi bien qu'à la princesse Zamée ; & après avoir passé la journée dans une conversation charmante , cette adorable souveraine les conduisit dans des jardins , où tout ce que l'art , joint à la nature , peut former d'admirable se trouvoit.

Elles s'y promenèrent long-temps , & elles furent se reposer dans un salon de myrthe & de grenadiers. L'on y voyoit au milieu un rond d'eau , où étoit une statue de Junon , qui tenoit dans ses mains plusieurs couronnes , dont il sortoit de chaque fleuron des filets d'eau , qui , se perdant dans les airs , retomboient avec un murmure confus dans le bas-

fin. La fée ayant fait asseoir les princesses auprès d'elle, elles entendirent un concert enchanté, qui les surprit agréablement; & ayant écouté cette admirable musique une demi-heure, la fée recommença de parler à Elmédor de l'aventure qu'il alloit entreprendre, & lui donna des leçons si précises sur tout ce qu'il devoit faire, qu'il connut, aussi bien que cette illustre compagnie, qu'elle y prenoit un secret intérêt. Zamée, plus hardie que les autres, lui dit qu'elle étoit persuadée que le prince de Grenade viendrait à bout de cette périlleuse entreprise; mais que pour ne lui rien laisser négliger de tout ce qui pourroit la rendre immanquable, elle n'avoit qu'à avoir la bonté de ne lui point cacher la part qu'elle y prenoit. Zalmayde se joignit à la princesse de Fez pour obtenir cette grâce; & les princes, par leur respectueux silence, marquoient assez qu'ils n'en avoient pas moins d'envie que ces belles princesses. La fée des Grandeurs leur accorda, avec une aimable rougeur, ce qu'ils lui demandoient avec tant d'empressement, & ne pouvant se résoudre d'être présente à son histoire, elle se leva, & ordonna à Céline, l'une de ses nymphes, de satisfaire sa curiosité. Céline, obéissant à sa charmante souveraine,

340 LES CHEVALIERS
commença de parler dès qu'elle fut un peu
éloignée.

HISTOIRE

*DE LA FÉE DES GRANDEURS,
& du Prince Salmacis.*

VOUS savez sans doute, madame, dit Céline, en s'adressant à Zamée (la princesse des Canaries le lui ayant ordonné), que la fée des Grandeurs est fille de Vénus & du roi Poliandre, & que l'on voit sur son visage la beauté de la Déesse sa mère, avec l'air de majesté & de grandeur du roi son père. Sa tendresse pour elle fut si grande, qu'il voulut qu'elle fût souveraine, dès que sa main pût porter le sceptre. Il lui donna cette isle; & Vénus, la comblant de biens, la rendit la plus savante fée, & la plus puissante de l'Europe; mais ne se servant de sa science que pour faire des heureux, elle fut bientôt l'adoration de tout l'univers; & de toutes les parties du monde, les infortunés venoient la chercher.

Il y avoit dans cette cour un prince, nommé Salmacis, dont rien ne peut égaler le

mérite; la beauté, l'esprit, le courage, semblant se disputer l'avantage de le rendre l'admiration de tous ceux qui le connoissent; & si la fortune lui refuse les couronnes que ses pères ont portées, il les mérite si bien, que l'on ne s'apperçoit point de cet aveuglement de la fortune.

Tel que je vous le représente, & plus charmant encore, il n'est pas étonnant qu'il fit des conquêtes de toutes les nymphes de cette brillante cour. Mais sa gloire ne pouvoit monter plus haut que d'être regardé favorablement de notre divine fée. Elle sentoit un penchant pour lui, qu'elle cachoit avec peine; sa fierté lui disoit, qu'étant fille de Vénus & du grand roi Poliandre, & reine d'un empire florissant, elle ne pouvoit regarder Salmacis que comme son premier sujet.

Sans doute la grandeur de la fée empêcha le prince d'élever ses vœux jusqu'à elle, & lui fit trouver des charmes dans une jeune nymphe d'une beauté brillante, qui se nommoit Ismire. Il ne soupira pas long-temps sans être entendu. Ismire, flattée de la vanité de l'avoir emporté sur toutes nos belles, aima autant qu'elle étoit aimée; & faisant gloire de sa conquête, elle ne cachoit point sa tendresse.

Salmacis , au comble de la félicité , ne pouvoit vivre un moment sans sa charmante nymphe ; tout lui paroissoit insupportable sans elle , & les soins de faire sa cour à la fée lui dérobaient des heures trop précieuses , l'on ne le voyoit plus en public , que pour accompagner Ismire. Tous les jours il inventoit des fêtes galantes pour la divertir ; & tous les soirs , quand elle étoit retirée , il passoit une partie de la nuit à lui donner des concerts de tout ce qu'il y avoit de bons musiciens en Europe.

Tant d'amour blessa les yeux de la reine. Si elle n'avoit pu vaincre le penchant qu'elle avoit pour Salmacis , elle avoit été maîtresse de le cacher , tant qu'il n'avoit rien aimé : mais dès que la jalousie se mêla avec sa tendresse , elle devint rêveuse , inquiète & chagrine ; & comme tout le monde ignoroit ce qui se passoit dans son cœur , il n'y avoit point de moment où elle n'entendît parler du bonheur de sa rivale. Enfin , ne pouvant renfermer dans son ame tant de cruelles passions , elle m'en parla un jour.

Céline , me dit-elle , est-il vrai que Salmacis aime si tendrement Ismire ? Madame , lui dis - je , m'étant déjà apperçue que le prince ne lui étoit pas indifférent , Ismire

n'est aimée du prince Salmacis que parce qu'il n'ose regarder ce qu'il y a dans cette cour de plus beau qu'elle. Et qui trouvez-vous de plus aimable que cette nymphe, me dit la fée ? Si vous me permettez de le dire, madame, lui dis-je, je vous dirai que la fée des Grandeurs est plus au-dessus d'elle par sa beauté que par sa naissance. Hélas ! Céline, que tu connois peu le pouvoir de l'amour, si tu crois qu'il naît dans un cœur par le conseil de la raison ! Salmacis ne voit rien de plus parfait que l'heureuse Ismire, & je suis sûre qu'à ses yeux elle l'emporte sur la déesse ma mère. Je ne fais pas, lui répondis-je, s'il la trouve plus belle que Vénus ; mais je fais bien que tout l'amour qu'il a pour cette nymphe ne l'empêche point de vous louer avec empressement ; & je répondrois bien, madame, qu'il ne s'est attaché à Ismire, que pour se garantir du sort infortuné de vous trouver trop digne de ses adorations. Ah, Céline ! me dit la reine, que cette infortune auroit été peu à craindre pour lui ! que j'aurois pris de plaisir de lui faire connoître que, si sa naissance l'éloignoit de mon trône, son mérite l'approchoit de mon cœur ! Mais pourquoi flatter ma douleur d'une trom-

peuse idée, quand je le vois tout plein de ma rivale? Peins le moi bien plutôt avec toutes les couleurs de la plus noire ingratitude; dis-moi que malgré toutes les bontés que j'ai eues pour lui, il n'a voulu les entendre que pour en faire un sacrifice à Ismire, & que, n'ayant point de couronne à lui offrir, il la fait triompher de tout le penchant que j'ai pour lui. Je lui pardonnerois encore plutôt cette espèce de crime, que de m'avoir assez peu regardée pour ignorer tout-à-fait ce qui se passe dans mon ame. C'est cette indifférence cruelle que je punirois sévèrement; car pour celui de me sacrifier à ma rivale, j'en accuserois l'Amour. Cet enfant aveugle dispose de nous avec tant de puissance, qu'il ne nous laisse connoître de bien que celui qu'il nous offre; quelque précieux que soit celui qu'il nous fait négliger, il ne peut avoir des charmes pour des yeux éclairés de son fatal flambeau.

Quand je devrois rendre Salmacis encore plus coupable, repris-je, je ne puis m'empêcher de croire que votre puissance lui a fermé les yeux sur tout ce que vous avez de parfait. Ebloui de l'éclat de votre trône, il n'a osé s'en approcher; & quand il se feroit apperçu de quelques regards favora-

bles , il se feroit bien gardé de les entendre , de peur de se rendre criminel. Que tu es ignorante dans les mystères du dieu mon frère , répondit la fée ! Si Salmacis avoit pour moi ce tendre penchant qui fait tout le malheur de ma vie , il auroit oublié que je suis sa souveraine ; & la longue fuite de rois , dont il tire son origine , lui auroit fait croire qu'un sujet comme lui valoit bien les plus grands rois ; & l'Amour l'ayant rendu téméraire , il auroit soupiré assez haut pour être entendu. Il auroit osé expliquer mes regards ; & charmé d'y voir briller le même feu qui auroit brûlé son cœur. . . Mais , Céline , le bonheur de lui apprendre un si charmant langage n'est réservé que pour Ismire. Qu'ils passent d'heureux momens ! rien ne trouble leur tendresse. Attendez , trop fortunés amans , continua la reine , à nommer votre sort adorable , que j'aie décidé du mien. Peut-être emportée par ma jalousie , ferai-je mon plaisir de vous rendre aussi malheureux que je le suis ; vous me répondrez des indignes soupirs que pousse sans cesse mon foible cœur ; & vos larmes couleront pour faire tarir les miennes.

Mais où te laisses-tu emporter , princesse infortunée . ? de quel crime les veux-tu

P V

punir ? qu'as-tu à te plaindre de ta rivale ? n'ignore-t-elle pas ton amour ? l'insensible Salmacis a-t-il dû t'entendre , & quand il t'auroit entendue , ne fais - tu pas par ta propre expérience , que l'on n'est pas maître d'arracher de son cœur un objet qui nous plaît ? Pourquoi veux - tu qu'ils fassent ce que tu n'as pu faire ? as-tu moins de vertus que ces amans ? laisse - les donc s'aimer puisqu'ils le peuvent avec innocence ; & pour te punir d'avoir pu songer à les séparer , sois le témoin de leurs plaisirs.

Dans ce moment , l'on vint avertir la reine que des princes étrangers venoient la consulter. Elle ordonna qu'on les fit entrer , & je sortis de son cabinet. Je fus me promener dans les jardins , j'y rencontraï le prince. L'air de langueur que j'avois sur le visage , & la profonde rêverie dans laquelle j'étois ensevelie , obligea Salmacis à me demander ce que j'avois , & si l'amour cauçoit ma mélancolie ? Ce dieu y a sans doute part , lui dis-je en riant , & je pensois au bizarre effet qu'il se plaît à faire souffrir dans son empire. Pour savoir si vous avez raison de l'accuser , reprit le prince , il faudroit m'apprendre pourquoi vous vous plaignez de lui. Vous avez plus lieu de

Vous en plaindre que moi, Seigneur, lui dis-je en le regardant fixement. S'il ne vous avoit pas mis son bandeau sur les yeux, il y auroit eu peu de princes plus heureux que vous; & je doute que les faveurs dont il vous accable auprès d'Ismire, puissent égaler ce qu'il vous fait perdre. Céline, me dit le prince d'un air embarrassé, ce n'est point sans mystère que vous me parlez comme vous faites. Expliquez-vous, je vous en conjure; ou vous me ferez peut-être faire des crimes qui me coûteront la vie. Seigneur, lui dis-je, les princes comme vous n'en peuvent faire, quand ils porteroient leurs vœux jusqu'aux déesses; Vénus a bien aimé Anchise, qui n'étoit que prince Troyen; & les divinités visibles pourroient n'être pas plus difficiles.

Après ces mots, je le quittai pour aller joindre la reine, que je vis paroître au bout de l'allée où nous étions. Depuis cette conversation, Salmacis, qui m'avoit très-bien entendue, fut plus assidu auprès de la fée. Il étoit interdit & rêveur, & Ismire avoit moins de charmes pour lui. Il ne lui donnoit plus de fêtes; ses visites étoient moins fréquentes, & tout le monde s'aperçut de ce changement. La nymphe en eut un sen-

fible dépit ; mais elle résolut de découvrir qui étoit sa rivale , avant que d'en parler à son amant.

Cependant la fée , remarquant les affinités du prince , se douta que je lui avois parlé. Céline , me dit - elle , vous m'avez trahie ; Salmacis fait quelque chose de ma foiblesse ; ses soupirs & ses regards me l'apprennent ; & si vous ne lui aviez rien dit , il ne seroit pas si hardi que de se faire entendre. Madame , lui dis-je , c'est l'Amour qui l'a rendu téméraire , & non mes discours ; il lui aura appris à connoître le tendre penchant qui vous force à l'estimer assez pour le juger digne de porter vos chaînes. Mais , Céline , le prince ne m'aime point : Ismire est toujours l'objet de sa tendresse , & l'amour ne peut l'instruire de ce qui se passe dans mon cœur , dès qu'il n'en a pas pour moi. Peut-être , madame , répondis-je , qu'il n'a jamais aimé cette nymphe , qu'il cherchoit , comme je vous l'ai déjà dit , à se défendre du malheur de vous trouver trop aimable , & que quelques-uns de vos regards lui ont appris qu'il pouvoit ne plus se contraindre.

Le prince , qui entra comme je parlois , fit rougir la reine d'une telle manière , qu'il en demeura interdit. Mais voulant leur don-

ner les moyens de s'expliquer : Le prince, lui dis-je, vous rendra compte plus exactement que moi de ce que vous me demandez. Serois-je assez heureux, madame, reprit Salmacis, de savoir quelque chose qui pût mériter votre curiosité ? Céline, lui dit la fée, en rougissant encore, est si peu raisonnable quelquefois, qu'il ne faut pas toujours écouter tout ce qu'elle dit ; & ce que je lui demandois ne vaut pas un plus grand éclaircissement. Comme il y va de vous donner un peu de confiance en ce que j'ai l'honneur de vous dire, lui dis-je, vous voulez bien, madame, que j'explique au prince cette bagatelle qui faisoit notre dispute. Céline, me dit la reine, j'aime mieux vous croire, que si vous preniez Salmacis pour second. Je suis contente, madame, & le prince le doit être aussi, si vous ne doutez point de mes paroles. Céline a toujours eu tant d'amitié pour moi, reprit Salmacis, qui comprit, par l'embarras de la reine, que nous parlions de lui, qu'après ce qu'elle vient de dire, je n'ai pas à douter que je ne doive vous rendre grâces de vouloir ajouter foi à ses discours. Il est des situations où le profond respect que nous avons pour les personnes que nous adorons, nous

force à la cruelle nécessité de nous taire ;
& sans le favorable secours d'une tendre
amie , nous mourrions plutôt que d'avouer
ce qui nous conduit au tombeau. Vous
voyez , madame , repris - je en riant , que
l'amour prend soin d'expliquer mes énigmes ,
& que le prince . . . Taisez-vous , me dit
la fée , qui aimoit mieux me quereller que
son amant , & ne forcez pas le prince de
dire ce qu'il ne pense pas. Je dois vous
punir de sa témérité ; sans vous il n'auroit
offensé ni moi ni Ismire. Ah ! madame , lui
dit Salmacis , pardonnez à Céline la pitié
qu'elle a eue d'un prince malheureux. Si
c'est un crime de vous adorer , comme l'on
adore la déesse votre mère , c'est moi qu'il
faut punir. Jamais mortel n'a été plus cri-
minel. Brûlé d'un feu que je cachois avec
soin , en croyant les flammes indignes de
celle qui les avoit fait naître , je passe mes
jours infortunés à me plaindre que le ciel
vous ait fait si parfaite , que nul homme
n'ose vous aimer sans être téméraire. Je ne
parle point du rang où les dieux vous ont
placée ; peut - être que , s'il n'y avoit que
cette raison , je ne suis pas si éloigné du
trône , que vos yeux ne pussent me regarder
sans descendre trop bas : mais , madame ,

qui peut , sans être criminel , oser vous adorer avec cet amas de vertus & de beautés , qui vous donnent l'avantage sur la déesse Vénus ? Salmacis , dit la fée , vous oubliez sans doute que vous parlez à moi , ou vous me croyez bien indulgente. Cessez de vouloir me persuader une chose que vous ne pensez pas , & ne me forcez pas de vous bannir comme téméraire ou comme trompeur. Esperez-vous que je sois la seule dans ma cour qui ignore votre amour pour Ismire ? & comment voulez - vous que je reçoive un encens si profané ? Je n'ai point profané mon encens , madame , reprit le prince , & je vous l'offre aussi pur que celui que l'on brûle sur les autels de la mère des amours. Ne me reprochez point les soins que j'ai rendus à Ismire ; c'est vous , divine fée , qui m'y avez forcé. Désespéré de me sentir une passion que je nommois sacrilège , j'ai cherché auprès de cette nymphe de quoi me dégager d'une si dangereuse chaîne. J'ai cru quelque temps que j'avois trouvé dans ses hontes le secours qui m'étoit si nécessaire : mais un de vos regards , jeté peut-être sans dessein , a troublé de nouveau tout le bonheur de ma vie. Plus d'amour que pour ma divine reine , je ne

puis vivre que pour elle. Oui, madame; (continua - t - il en se jetant à ses pieds ,) c'est à vous d'ordonner de mon sort ; & pour vous épargner la peine de me punir, si mes vœux sont si illégitimes, je percerai devant vous ce cœur infortuné qui me contraint de vous offenser. Salmacis, lui dit la fée, en le faisant relever, n'entreprenez point sur mes droits, laissez-moi le soin de vous choisir le châtiment que vous méritez, sans attenter à vos jours. La déesse ma mère ne m'a pas faite plus cruelle qu'elle ; jamais ses autels n'ont été ensanglantés ; elle a d'autres moyens de se venger, qu'elle voudra bien m'apprendre ; mais, en juge équitable, je veux examiner votre crime, & la témérité mériterait un supplice plus doux que la trahison. Après ces mots elle congédia le prince, sans vouloir l'entendre davantage. Elle me fit quelques reproches quand elle fut seule ; mais je connus bien qu'ils partoient de sa modestie, & que son cœur n'y avoit point de part. Depuis ce jour-là, le prince, devenu plus hardi, n'en passoit point, sans parler à la fée de son amour, & il fut si bien lui persuader qu'il n'aimoit point Ismire, qu'elle lui permit de soupirer, & d'espérer que ses soupirs seroient récompensés.

Un sort si au-dessus d'un mortel devoit faire oublier à Salmacis Ismire , quelques charmes qu'il eût trouvé dans cette aimable personne : mais les reproches de cette nymphe , qui connut enfin la redoutable rivale qui lui enlevoit le cœur de son amant , le trouvèrent sensible.

Il la voyoit toujours , & tâchoit de lui persuader que l'intérêt de sa fortune le contraignoit de s'attacher auprès de la reine ; mais Ismire n'étant plus en état de feindre , & peu contente de ces foibles excuses , sachant d'ailleurs le pouvoir qu'elle avoit sur lui , lui dit qu'elle ne pouvoit gagner sur elle d'être témoin du bonheur de sa rivale , & qu'elle alloit se retirer dans un palais qu'elle avoit à l'extrémité de l'isle. Le prince , troublé de cette résolution , lui fit mille sermens de n'aimer qu'elle , pour l'empêcher de s'éloigner. L'adroite nymphe feignit de se rendre à ses discours ; mais le lendemain , dès la pointe du jour , elle partit , connoissant bien que tant que le prince verroit la reine , elle succomberoit sous cette dangereuse rivale ; au lieu qu'étant loin d'elle , le prince ne manqueroit pas de l'y venir chercher.

Elle ne se trompa pas. Dès que Salmacis

apprit son départ, il courut après elle. Quoi, cruelle Ismire, lui dit-il, vous m'abandonnez ? Quoi ! vous voulez rompre des chaînes que vous m'avez juré cent fois devoir être éternelles ? Seigneur, lui répondit la nymphe, en versant quelques larmes, ce n'est pas moi qui brise les fers que je prends tant de plaisir à partager ; vous savez, injuste prince, tout ce que j'ai fait pour vous les rendre légers. Combien de fois, charmée du tendre bonheur d'aimer autant que vous étiez aimé, avez-vous préféré votre sort à celui des dieux ! Ce temps charmant n'est plus ; l'éclat brillant de la couronne a surpris votre tendresse : vous n'avez pu trouver de douceur qu'avec une maîtresse qui pût joindre la fortune à l'amour ; suivez, suivez cette aveugle divinité, & me laissez conserver le souvenir de ce temps trop heureux.

Fidelle à ma tendresse, je ne me souviendrai que des momens où vous la méritiez si bien ; & j'oublierai que vous la trahissez, de peur qu'une idée si cruelle, en allumant ma colère, n'affoiblît mon amour. Ah ! ma chère Ismire, reprit le prince en se jetant à ses pieds, que faut-il faire, pour réparer mon crime ? Ne plus aimer que moi, sei-

gneur, reprit Ismire, & me faire connoître que je vous tiens lieu de tout, en demeurant dans ce palais. Oui, aimable nymphe, lui dit Salmacis, oui, je n'aime que vous : trop heureux s'il ne faut que renoncer à la fortune que les bontés de la fée me promettoient, pour vous prouver que mon amour est aussi violent que dans les premiers jours que vous l'avez fait naître.

Pendant que le prince oublioit avec tant d'imprudence tout ce qu'il devoit à la reine, cette charmante fée eut un dépit sensible de cette préférence, pour une personne si fort au-dessous d'elle par la beauté & la naissance. D'abord sa colère ne trouva point de supplice assez rude pour expier une offense si cruelle. Ses premiers transports lui représentoient le plaisir de se venger si plein de charmes, qu'elle fut prête d'inventer un enchantement, où tour à tour ces criminels fissent éclater leur désespoir. Mais l'amour reprenant la place de la fureur, la contraignit de se contenter de verser des larmes. Ah ! Céline, me disoit-elle, que je dois vous vouloir de mal d'avoir flatté ma tendresse ! Sans vous je n'aurois point goûté le funeste plaisir d'être aimée du prince : je l'aurois toujours vu aux pieds

de ma rivale , & cet objet terrible me l'auroit enfin fait haïr ; mais empoisonnée par sa-trompeuse tendresse , je me suis fait une douce nécessité d'être aimée de lui toute ma vie. Quels remèdes , cruelle fille , (continua-t-elle en versant quelques larmes) quels remèdes apporterez-vous aux maux que vous m'avez faits ?

Madame , lui dis-je , pénétrée de douleur , si ma mort pouvoit épargner une de vos larmes , je la souffrirois avec plaisir. J'avoue que j'ai eu tort de vous parler du perfide prince Salmacis ; il étoit indigne de vos bontés , puisqu'il a pu les oublier , & vous devez le punir , s'il ne vous est point encore assez cher , pour en faire retomber la punition sur vous-même ; mais si cet ingrat est nécessaire à votre repos , oubliez , ma princesse , un égarement où son cœur n'a point de part. L'artificieuse Ismire a craint vos charmes , elle le tient éloigné de vos yeux , par une habitude qu'il a de la trouver aimable. Paraissez , Madame , dans ces funestes lieux ; allez arracher un esclave , trop honoré de porter vos chaînes , des mains de votre ennemie , & je vous réponds de sa fidélité. Ah ! Céline , me dit la reine , quoique je sente bien que

je ne puis vivre sans être aimée du prince, je ne puis me résoudre à faire une démarche qui me couvrirait de honte, & qui ne serviroit peut-être qu'à redoubler le triomphe de ma rivale. Hé bien ! Madame , lui dis-je , ne sortez point de votre palais ; & faites publier le tournoi que vous donnez tous les ans , le jour de votre naissance. Mettez - y un prix glorieux , qui flatte la vanité du foible Salmacis. Sensible à sa gloire , il quittera pour quelque temps sa nymphe , & pourvu qu'il vous voie un moment , je réponds de son repentir. La fée , après avoir balancé quelque temps , se détermina à suivre mon conseil , & fit annoncer le tournoi ; & pour le prix , promit une couronne d'or , enrichie de rubis , que le vainqueur porteroit à toutes les cérémonies , quand il se trouveroit dans notre isle.

L'espoir de cette récompense fit l'effet que j'en attendois : Salmacis ne put résister au désir d'être honoré d'une distinction si particulière. Il partit malgré Ismire , & arriva la veille du tournoi.

L'offense qu'il avoit faite à la reine l'empêcha de paroître devant elle. Le jour de la fête étant arrivé , la fée , magnifique-

ment habillée , se plaça sur un échafaud ; avec toute sa cour , & les juges du camp ayant fait les cérémonies accoutumées , le prince se présenta le premier à la barrière. Ses armes étoient brillantes de pierreries. Ses plumes étoient blanches , & sa casaque d'un tissu d'argent , relevée sur les bras d'escarboucles & de rubis. Sur son bouclier l'on voyoit un amour , qui voulant percer trois cœurs , n'en pouvoit venir à bout , sa flèche étant trop courte ; & pour devise ces paroles : *c'est trop d'une.*

Jamais il n'avoit été si charmant ; & le fils de Vénus , qui ne voyoit personne de plus digne de porter ses chaînes que ce prince & la fée , avoit pris soin d'animer de ses charmes leur beauté naturelle.

Salmacis en faisant le tour du camp passa devant la reine , la salua avec un visage où la honte de son crime étoit peinte ; & surpris qu'il eût pu préférer Ismire à cette adorable fée , il demeura plus d'un quart-d'heure sans pouvoir arracher ses yeux de ce divin objet.

Enfin , un chevalier s'étant présenté pour le combattre , il se mit en devoir de mériter le prix. Il remporta la victoire , non-seulement sur cet adverfaire , mais sur tous

ceux qui voulurent la lui disputer ; & ayant été déclaré vainqueur , il fut conduit à l'échafaud de la reine , pour être couronné de sa main.

Le tournois étant fini , elle se retira dans son cabinet , sans en vouloir permettre l'entrée à qui que ce fût ; mais le prince ne pouvant plus résister à l'envie d'obtenir son pardon , me vint trouver. Céline , me dit-il , ou donnez - moi la mort , ou obtenez de la reine que je me jette à ses pieds. Je fais que je suis indigne de ses bontés , après ce qu'une aveugle passion m'a fait faire ; mais si un vif repentir , & une fidélité à toutes les épreuves qu'elle voudra m'ordonner , peuvent trouver grâce auprès d'elle , ah ! Céline , je saurai par tant d'amour réparer ma foiblesse , qu'elle sera contrainte de renouer mes chaînes. Seigneur , lui dis-je , je ne vous promets pas que la reine veuille vous écouter. Prévoyant sans doute que vous la voudriez voir , elle s'est enfermée , & a défendu que l'on l'interrompît. Céline , me dit le prince , je n'ignore pas que ses défenses ne sont pas pour vous ; accordez-moi la grâce que je vous demande , ou je croirai que vous n'avez jamais été de mes amies. Enfin , vaincue

par les prières de Salmacis, & ne croyant pas faire de déplaisir à la reine, je me présentai à la porte du cabinet. Mais je fus étonnée qu'elle m'ordonna de sortir, sans vouloir écouter ce que je lui disois du repentir du prince. Je fus lui rendre une si cruelle réponse; il en pensa mourir de douleur, & se retira dans son appartement, sans parler à personne.

Il fut plusieurs jours sans trouver un moment favorable, & la fée lui avoit fait défendre de paroître devant elle; mais un soir qu'elle se promenoit sur les bords de la mer, accompagnée seulement de ses filles, il vint se jeter à ses pieds, & fut si bien faire parler ses yeux & ses soupirs, que la fée lui promit d'oublier son crime, s'il abandonnoit Ismire. Le prince accepta sans peine cette condition, & depuis ce moment il n'a donné des marques que d'un constant amour.

Ismire a employé tous ses charmes pour le rappeler; & pour le bannir de son cœur, elle a quitté l'isle, en épousant un prince qui l'aimoit depuis quelques années.

Cependant le bruit du bonheur de Salmacis lui faisant mille jaloux, se répandit
jusqu'à

jusqu'à la cour du roi Poliandre , qui trouvant très-mauvais qu'un sujet osât aimer la fée , envoya chercher Amerdin , ce fameux magicien , & lui ordonna d'enlever le prince , & de l'enchanter dans son château fatal. Ce cruel ministre , toujours prêt à faire couler des pleurs dont il fait ses pernicious charmes , surprit Salmacis comme il étoit à la chasse , & le conduisit dans son funeste séjour.

La reine au désespoir de son malheur , consulta ses livres , pour savoir qui pourroit lui rendre son amant ; mais elle connut que vous seul , généreux prince (dit Céline à Elmédor) pouviez détruire l'enchantement du château , où depuis un siècle tant d'illustres infortunés souffrent des peines inconnues au reste des mortels. La reine vit avec chagrin que vous aviez perdu l'anneau où est attachée la réussite de cette grande aventure ; mais Zamat , dont la science n'étoit point bornée , lui remit en mourant ce trésor si précieux à sa tendresse , en lui recommandant de vous le rendre , pour avancer son bonheur. Elle a conduit vos pas sur les bords du Tage , où , par ses ordres , sans qu'elle le fût , la belle princesse de Fez vous attendoit ; & sachant

Tome VI.

Q

que vous étiez près de tenter un si grand péril , sans autre secours que celui de votre valeur , elle m'a envoyée ce matin au-devant de vous , voulant vous remettre cette bague constellée , dont dépend le changement de sa fortune & de la vôtre , puisque vous y trouverez votre charmante princesse , toujours constante pour votre mémoire.

Asmonade sachant votre retour de l'isle de la fée Désirée , & craignant que vous ne vinssiez lui arracher Alzayde , l'enleva dans cette foiblesse où votre écuyer la crut morte. Il sortit de Léon , n'emmenant avec lui que Sanchée. Il fut descendre au château d'Amerdin , où la fée Désirée , ravie de se venger de vous , lui dit qu'elle le feroit aimer de cette aimable personne ; mais il a éprouvé que les enchantemens ne peuvent rien sur son cœur. Toujours fidelle à son cher prince de Grenade , elle passe les jours à regretter votre perte.

Pour vous , belle Zamée , votre chevalier trompé par votre ressemblance , goûte des douceurs qui lui font bénir son sort ; & Almandine , pour satisfaire la haine de la vindicative Celdine , regrette tantôt la mort du prince de Mauritanie avec un déluge

de larmes; & tantôt se plaint de ce qu'il a fini les jours du prince d'Arragon. Pour Salmacis, il n'a d'autre supplice que d'être éloigné de son adorable fée; mais comme il croit que son absence ne finira jamais, il n'est pas moins à plaindre que tous ceux qui habitent ce terrible séjour.

Céline finit ainsi son discours, & donna une si forte envie au prince de Grenade d'être au château d'Amerdin, qu'à peine put-il attendre au lendemain à partir de l'isle de la fée des Grandeurs. La joie de savoir sa princesse vivante occupoit si fort sa pensée, qu'il ne pensa point à remercier Céline du récit qu'elle venoit de leur faire. Zalmayde & Zamée le firent à sa place, & furent rejoindre la reine dans son appartement. Le soir s'y passa à supplier la fée de les aider de ses conseils: ce qu'elle fit en personne intéressée; & le lendemain, au lever du soleil, cette aimable troupe sortit de l'isle, dans la même galère qui les avoit amenés. Ils trouvèrent sur le rivage un char magnifique pour les princesses; & pour les princes, des chevaux fées, qui ne pouvoient jamais se lasser, ni être blessés.

Un nain présenta à Elmédor des armes

Q ij

d'or enrichies de rubis & de perles ; & sur son écu , qui étoit d'or comme les armes , l'on voyoit ce prince qui tenoit sous ses pieds des monstres expirans. Elmédor accepta un si précieux présent , & se fit armer par le nain , qui l'instruisit du pouvoir de ces armes. Après cela , ils prirent le chemin du château d'Amerdin.

Ils marchèrent toute la journée sans avoir ressenti la moindre incommodité ; & la nuit approchant , ils se trouvèrent dans un hameau bâti sur les bords d'une petite rivière , dont les cabanes étoient de marbre blanc & incarnat. Des bergers & des bergères vêtus d'étoffes de même couleur , & dont les houlettes étoient d'argent émaillé d'incarnat , vinrent leur offrir leurs demeures pour cette nuit. Les princesses surprises de trouver tant de politesse dans ces bergers , leur demandèrent de qui ils dépendoient ; & les bergers leur répondirent qu'ils étoient sujets de la fée des Grandeurs , qui leur avoit ordonné de les bien recevoir. A ce nom si cher à cette illustre troupe , ils reconnurent les bontés de l'adorable fée , & mirent pied à terre.

Ils trouvèrent les cabanes aussi commodés qu'elles étoient bien bâties. Tous les

meubles en étoient d'une étoffe argent & couleur de rose, les tables de porphyre incarnat & vert étoient couvertes de grands vases d'albâtre, remplis de mille fleurs différentes, qui exhaloient un parfum dont les sens étoient enchantés.

Les princesses, après avoir admiré cet aimable lieu, se couchèrent sur des lits de repos, & on leur servit un souper délicieux. Pendant le repas, les bergers jouèrent des flûtes & des musettes; & dès qu'elles furent forties de table, les princes les laissèrent en liberté de se coucher.

Le lendemain au point du jour, nos belles aventurières, suivies des chevaliers, remontèrent dans leur char; & après avoir comblé de caresses ces aimables hôtes, elles reprirent leur voyage.

La fin du jour fut aussi charmante que celui qu'ils avoient passé au hameau de marbre. Ils se trouvèrent dans une grande forêt, percée de routes à perte de vue, dont celle qu'ils suivoient leur parut bornée par un château brillant & transparent. Les princes, qui avoient devancé de quelques pas, virent que les murs en étoient d'agate blanche, & les corniches & la couverture de porcelaine couleur de feu.

Une nymphe vêtue d'une gaze or & vert, & d'une beauté divine, étoit sur la porte ; & s'adressant au prince de Grenade : Généreux prince , lui dit-elle , la fée des Grandeurs m'a ordonné de vous recevoir dans ce lieu ; allez faire avancer vos charmantes princesses , & les assurez qu'elles feront maîtresses ici. Elmédor , après avoir répondu au compliment de la nymphe , fut joindre Zalmayde & Zamée ; & tous ensemble arrivèrent au château. Les princesses y embrassèrent leur belle hôtesse , qui les conduisit dans un fallon d'agate, comme les murs du palais , soutenus par douze colonnes de porcelaine couleur de feu. Tous les meubles étoient de velours vert à fond d'or. Dès qu'elles furent assises , six nymphes vinrent leur présenter des corbeilles pleines de fruits & de confitures.

Leur collation étant faite , elles furent se promener dans une forêt de grenadiers d'une hauteur extraordinaire. Des jets d'eau, qui étoient entre tous les arbres , retomboient dans des bassins de porcelaine de la couleur favorite de la nymphe , & y faisoient le plus bel effet du monde. Zalmayde & Zamée étoient si enchantées d'un si beau

ſéjour, qu'elles ne pouvoient ſe réſoudre d'en ſortir ; mais la nymphe les mena inſenſiblement dans un endroit de la forêt, où ils trouvèrent un repas magnifique. Pendant le ſouper, des voix, des théorbes & des violons firent un concert admirable ; & les princeſſes s'étant levées de table, elle diſparut ; & de toutes les allées qui aboutiſſoient dans cet endroit, ſortirent des môres & des mo-reſſes, qui vinrent danſer un ballet.

Une partie de la nuit ſe paſſa dans ce divertiffement ; & les princeſſes ſongeant qu'elles devoient ſe lever matin, ſe retirèrent au palais. Le lendemain, plus pareſſeuſes qu'à l'ordinaire, elles ne ſe levèrent qu'après deux heures du ſoleil. Leur charmante hôteſſe les conduiſit juſqu'à leur chariot, & prenant congé d'elles, elle donna un chien d'une figure extraordinaire au prince de Grenade, & lui dit de le ſuivre s'il vouloit arriver au château fatal. Elmedor la remercia mille fois, auſſi bien que nos belles avanturières ; & ſortant du palais enchanté, elles ſuivirent le chien miraculeux par une grande route de la forêt.

Ils n'y eurent pas fait trois heures de chemin, qu'ils apperçurent le château d'Amardin. Le prince ſentit une joie qui ne ſe

Q iv

368 LES CHEVALIERS

peut exprimer ; & ayant fait arrêter les princesses , & prié les princes de demeurer auprès d'elles pour les garder , il s'avança seul à la porte de ce lieu infernal. Il en sortit un chevalier , après qu'il eut fait le signal accoutumé , qu'il reconnut pour Almandor , qui vint à lance haute pour le combattre.

Elmedor ne voulut point se servir contre lui de ses armes. Il lui présenta sa bague ; & le chevalier sortit de l'enchantement qui l'avoit si long-temps trompé , baissa la lance , & se jeta aux pieds du prince de Grenade. Il le releva , & l'embrassant : aimable chevalier , recevez de moi la liberté & votre princesse , lui dit-il , en lui montrant le char où elle étoit. Almanfon , transporté de joie , courut à sa chère princesse , pendant qu'un second adversaire sortit du château , que sa devise fit reconnoître au prince pour Salmacis. Le respect qu'il avoit pour la fée l'empêcha de rougir son épée de son sang , & baissant la pointe , il lui fit briller aux yeux le fatal anneau. Le chevalier , honneur du dessein qui l'avoit fait sortir de sa prison , vint à son libérateur les bras ouverts. Prince , lui dit celui de Grenade , la fée des Grandeurs , de qui vous êtes toujours tendrement aimé , vous délivre de vos chaînes ,

pour vous obliger à ne plus porter que les siennes. Ah ! généreux chevalier, reprit Salmacis, quel bonheur m'annoncez-vous ! Est-il possible que je pourrai revoir cette charmante fée ? oui, lui dit Elmedor, vous la reverrez toujours belle & fidelle : mais laissez-moi achever mon aventure, des intérêts trop chers me pressent d'éprouver tous les ennemis que le cruel Amerdin me veut envoyer. Allez m'attendre auprès des princesses, & gardez votre cœur de leurs charmes. Le chevalier obéit, & Elmedor ayant vu sortir un troisième ennemi, il s'avança l'épée haute. Qui es-tu, jeune téméraire, lui dit l'inconnu, qui viens chercher la mort dans ce lieu ? Je suis Elmedor de Grenade, reprit le prince, qui, favorisé des dieux, viens te punir de tenir le parti du traître Amerdin, & délivrer la princesse Alzayde des mains de son ennemi. Le voici, lui dit Asmonade, (car c'étoit lui) qui va te faire repentir de ton audace.

A ces mots, sans parler davantage, ces deux concurrens se portèrent des coups si terribles, qu'ils firent trembler les princesses pour leur vaillant défenseur ; & les princes ne se souvenant plus qu'il ne leur étoit pas permis de se mêler de cette aventure, cour-

Q

rurent à son secours ; mais , quand ils arrivèrent auprès de lui , il avoit déjà terrassé le fier Asmonade , qui par une large blessure qu'il avoit au côté , rendoit son ame aux enfers.

Elmédor délivré de son rival , remercia les généreux chevaliers , & les pria de retourner auprès des princesses. Ils sortirent , bien fâchés de ne pouvoir le secourir.

Dès qu'Asmonade eut rendu les derniers sours , il sortit du château un lion rugissant , qui vint attaquer le prince ; mais sans s'étonner , ni se servir de sa hague , dont il avoit tourné la pointe pour qu'elle lui fût inutile , il attendit le cruel animal , & après un combat d'une heure , le coucha par terre auprès d'Asmonade. Le lion défait , un chevalier monté sur un griffon parut sur les rangs. Il avoit la visière levée ; & roulant des yeux hagards & pleins de fureur : ne crois pas , prince de Grenade , dit-il , venir à bout de ton entreprise , pour avoir vaincu tant de fois. Tu ne peux échapper à ma vengeance ; & quoique je sois forcé par le dessein d'éprouver ta funeste vaillance , ne crois pas être vainqueur. Voyons , lui dit Elmédor , si tu seras plus invulnérable que tes défenseurs. Tu as cru sans doute avoir



*Il attendit le cruel Animal; et après un combat d'une heure,
Se coucha sans vie auprès d'Asmonade,*

blir mon bras par tant de combats ; mais apprends que mes forces redoublent par mes victoires.

Amerdin , poussé de son mauvais génie , commença de mesurer son épée contre celle de notre invincible chevalier ; & faisant voltiger son griffon , donna beaucoup de peine à Elmédor ; mais outré de ce qu'il se défendoit si long-temps , il lui porta un si furieux revers sur le bras , qu'il le lui fit tomber avec l'épée. Le magicien voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre , fit prendre le vol au griffon , & se déroba bientôt aux yeux de son vainqueur. De son sang venimeux naquirent un nombre infini de dragons & de serpens , qui tournèrent leurs langues meurtrières contre le prince , qui voyant que toute sa valeur ne pouvoit le défendre de tant d'ennemis , retourna sa bague ; & passant au milieu d'eux sans qu'ils pussent l'approcher , il entra dans le château.

Deux ours d'une grandeur énorme gardoient la porte du vestibule. Ils voulurent se jeter sur lui ; mais les contraignant par la vertu de son anneau fatal , ils s'éloignèrent de lui. Le vestibule s'ouvrit , & un chevalier , d'une mine altière , s'avança pour lui

Q vj

en défendre l'entrée. Elmédor, fâché de sacrifier un prince si accompli, lui dit de ne pas le forcer d'éprouver ses armes : mais l'inconnu, à qui le magicien avoit dit en partant que l'on venoit lui enlever Almandine, n'écouta pas de si sages avis, & lui donna un coup de son épée sur son casque. Elmédor irrité, dédaignant la force de sa bague, combattit avec sa propre valeur ; & quoiqu'il n'y eût point de chevalier au monde si vaillant que le malheureux prince d'Arragon, il le fit tomber sans vie à ses pieds.

Notre généreux prince, impatient de trouver sa princesse, poursuivoit son chemin ; & après avoir traversé plusieurs appartemens, plus affreux les uns que les autres, arriva auprès d'une tour où il n'y avoit ni porte ni fenêtre ; & de ce lieu, il entendit les plaintes des malheureuses qui y étoient enfermées. Il crut discerner la voix de sa princesse. Emu par ses accens plaintifs, il prit son marteau d'armes, dont il se souvint que la fée des Grandeurs lui avoit dit de se servir ; & y attachant la bague magique, il en frappa avec violence la muraille de la tour, qui se fendant, forma une ouverture assez grande pour lui donner passage.

Il entra avec empressement dans ce lieu, & le trouva rempli de dames d'une beauté charmante, qui de leurs larmes, qui couloient en abondance, formoient un ruisseau qui s'écouloit par une ouverture de la tour.

Il chercha sa chère Alzayde, & il la trouva auprès d'un tombeau, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elmédor s'y vit si bien représenté, qu'il fut étonné d'une si merveilleuse ressemblance: mais mourant d'envie de faire cesser ses soupirs, il lui présenta la bague enchantée; & dans le moment le tombeau disparut, les murs de la tour se changèrent en arc de triomphe magnifique, où les noms d'Elmédor & d'Alzayde étoient écrits en lettres de diamans, soutenus par des amours; & toutes les dames & les chevaliers, sortant de l'enchantement où le cruel Amerdin les tenoit depuis un siècle, vinrent se jeter aux pieds du prince de Grenade. Il les releva avec un air si noble & si poli, qu'ils ressentirent une nouvelle joie d'être délivrés par un chevalier si généreux; & connoissant l'impatience qu'il avoit d'entretenir sa princesse, ils se retirèrent au bout de la chambre. Le prince voulant profiter de leur complaisance: Ah! ma chère princesse, lui dit-il, que votre fausse mort m'a causé de véri-

tables chagrins ! les dieux ont sans doute permis l'ordre que vous me donnâtes de conserver ma vie pour vous venger. Sans l'obéissance aveugle que j'avois pour vous, je me serois sacrifié à mon désespoir. Prince, reprit Alzayde avec un air flatteur, vous voyez par le supplice que le perfide Asmonade m'avoit choisi, qu'il connoissoit que rien ne m'étoit plus cher que vous ; puisque pour me punir des mépris que j'avois pour lui, il m'avoit condamnée à vous pleurer comme mort toute ma vie. Mais quel démon favorable vous a conduit dans ce château, & vous a sauvé des mains cruelles d'Amerdin & de votre rival ? Mon rival, reprit le prince, a payé de ses jours les maux qu'ils nous a faits, & le perfide magicien n'étant plus en état de se défendre, s'est perdu dans les nues à mes yeux. Il alloit lui conter au long son aventure, quand Alzayde lui représenta que la présence de tant d'illustres malheureux, qui les écou- toient, ne permettoit pas qu'ils eussent une plus longue conversation. Sortons, continua-t-elle, d'un si funeste lieu, & soyez sûr qu'Alzayde est pour le prince de Grenade tout ce qu'elle étoit quand vous sortîtes de Léon. Après cette favorable assu-

rance, la princesse se rapprocha des dames, qui recommencèrent à se louer de la générosité du prince. J'avoue, dit Alzayde, que nous lui devons beaucoup : mais, pour achever son ouvrage, il faudroit nous sortir de cette affreuse prison. Je vous obéirai quand il vous plaira, dit Elmédor, si vous voulez me faire connoître laquelle de toutes les aimables personnes que je vois se nomme Almandine. La belle princesse de Castille s'avança, dès qu'elle entendit prononcer son nom ; & le prince lui dit, qu'il vouloit lui demander pardon d'avoir été obligé de donner la mort au prince Armande. La princesse rougit, & soupira à cette triste nouvelle ; & Elmédor voulant faire cesser ses soupirs : Si j'ai été assez malheureux, madame, lui dit-il, de vous ôter un illustre amant, je veux, pour réparer ma faute, vous rendre Zalmandor. Ah ! Seigneur, lui dit Almandine, ne me donnez-vous point une fausse espérance pour me consoler d'un vrai malheur ? Vous connoîtrez dans peu, reprit le prince, que je ne promets rien que je ne tienne. En disant ces mots, il présenta la main à l'adorable Alzayde ; & toutes les dames la suivirent, conduites par les chevaliers qui étoient dans la tour.

En passant par le vestibule, la princesse de Castille apperçut le corps du malheureux prince d'Arragon. Cette vue lui arracha des larmes; & l'écuyer d'Armande s'étant jeté aux pieds d'Elmédor : Seigneur, lui dit-il, souffrez que je rende les derniers devoirs à mon illustre maître, & que je lui élève un tombeau dans le même lieu où vous lui avez fait perdre la vie. Généreux prince, interrompit la princesse de Castille, ne refusez pas la grâce que le fidelle Cléon vous demande, je vous en conjure. Ah! madame, s'écria l'écuyer, étoit-ce là la récompense que vous gardiez à mon infortuné maître, que de lui obtenir un tombeau, quand il a employé sa vie jusqu'au dernier moment à vous prouver son amour pour vous ! Après être guéri de ses blessures, il abandonna son royaume; & quand il apprit que vous aviez été enlevée dans le château, il vint vous y chercher. Le cruel Amerdin le reçut, & lui promit que, s'il pouvoit défendre ce lieu fatal de la valeur du prince de Grenade, il vous remettroit entre ses mains pour vous ramener en Castille. Mon prince accepta cette condition; & vient aujourd'hui d'y finir ses tristes jours.

Cléon, dit Almandine, les dieux me sont

témoins combien je suis sensible au malheur de votre illustre maître, & si je ne voudrois pas, au prix de ma couronne, pouvoir lui rendre la vie : mais puisque cela est impossible, rendons à son ombre ce qu'elle attend de nous. Préparez le bûcher, & lui donnez un tombeau digne d'un si parfait chevalier.

Cléon, dit Elmédor, commencez cet ouvrage, & je vous enverrai tout ce qui vous sera nécessaire pour une si juste entreprise. Après cela, le prince, impatient de rejoindre son aimable troupe, sortit du château avec sa nombreuse suite : mais il n'eut pas fait quelques pas sur le pont, que le ciel paroissant tout en feu, ne donnoit de jour que par des éclairs, suivis d'un tonnerre épouvantable ; & des cris effrayans le firent regarder du côté du château. Il en vit sortir un nombre de démons que l'on ne pouvoit compter, lesquels, après avoir détruit ce palais funeste, prirent leur vol dans les airs, & causoient l'orage & la foudre, pour marquer la fin de l'enchantement. Les princesses tremblantes ne savoient quel parti prendre : mais le jour reparoissant avec plus d'éclat qu'avant la tempête, vint calmer leur crainte, & leur fit voir le plus

378 LES CHEVALIERS

bel objet du monde. Ce château, où tout ce que l'enfer avoit de plus affreux avoit régné si long-temps , se trouva changé en un palais magnifique. Les yeux ne pouvoient soutenir le brillant des pierres précieuses dont il étoit bâti , & l'on y voyoit sur le frontispice , dans un grand cartouche fait d'une seule escarboucle , ces paroles écrites en lettres de diamans.

Ce Palais enchanté , ce superbe édifice
Fut embelli par l'artifice
Pour immortaliser le vaillant Elmédor ,
L'honneur des chevaliers , la gloire & le modèle ,
Le portrait animé du fameux Almanzor ,
De l'empire amoureux l'amant le plus fidèle.

Une dame d'une beauté majestueuse parut sur la porte ; & s'approchant d'Alzayde : la fée des Grandeurs , madame , lui dit-elle , voulant laisser à la postérité une marque éternelle de la valeur de votre illustre amant , a élevé ce palais sur les ruines de celui qu'il vient de détruire par son courage héroïque. Venez l'honorer de vos regards , & , dans un temple dédié à la constance , consacrer l'anneau mystérieux qui cause votre liberté. Vous n'avez plus besoin de son secours magique ; rien ne peut plus troubler votre

félicité, vos jours seront comptés par l'amour,
& finis par les plaisirs.

Pour vous, prince, dit-elle à celui de Grenade, apprenez que rien ne pourra égaler votre gloire. Possesseur d'un grand empire, & d'une des plus belles & des plus vertueuses princesses de l'univers, vous surpasserez les plus grands héros de l'antiquité; & pour combler vos vœux, il naîtra de vous un fils qui se fera connoître par delà les poles les plus éloignés. Elmédor & Alzayde étoient si surpris du bonheur que cette savante fée leur annonçoit, qu'ils ne pouvoient lui répondre; quand les princesses Zalmayde & Zamée, & tous les chevaliers qui les accompagnoient, ayant vu la fin de l'enchantement, vinrent leur en témoigner leur joie. Le prince de Grenade prenant par la main Zalmador, pendant que les princesses embrassoient Alzayde, le présenta à la belle Almandine. Vous voyez, madame, lui dit-il, que je m'acquitte de mes promesses. La princesse, sans lui répondre, tendit la main à son amant, & reçut avec une satisfaction extrême les marques de son amour: mais l'obligeante fée, après avoir donné quelques momens aux premiers transports de toutes ces

admirables personnes , les obligea d'entrer dans le nouveau palais.

Que de beautés ils y trouvèrent ! Tout y brilloit d'or , d'argent , & de pierreries ; & dans le milieu de la cour l'on voyoit un trophée élevé , des débris du vieux château , à l'honneur du prince de Grenade. Après avoir admiré ce nouvel édifice , la fée les conduisit dans un temple de Turquoise. Et Constance s'y voyoit sur un autel de la même pierre , dont la baze étoit d'or. Alzayde prenant la bague du prince , la mit au pied de la déesse ; & après l'avoir prié de régner toujours dans le cœur d'Elmédor , elle vouloit sortir ; quand la fée la prenant par la main : Allons , madame , lui dit-elle , appaiser l'ombre du prince d'Arragon par quelques larmes de la princesse de Castille , dont Zalmandor ne sera point jaloux. Le prince de Grenade a souhaité qu'il eût un tombeau en ces lieux ; la fée des Grandeurs , qui veut lui marquer sa reconnoissance , lui en a fait élever un près de ce temple. En disant ces mots , la fée marcha à une pyramide de marbre gris-de-lin , où toutes les actions que l'amour avoit fait faire au malheureux Armande étoient représentées en bas reliefs ; & sur le haut de la pyramide , la figure de

ce prince , avec les mêmes armes qu'il portoit au combat , s'y voyoient si bien dépeintes , que les yeux y étoient trompés. Sur son écu , la déesse cruelle qui détruit toutes choses étoit représentée , tenant un cœur , d'où sortoient des flammes , & pour devise ces paroles : *Malgré la mort*. Alman-dine ne put voir un objet si triste , sans pousser des soupirs , & sans verser quelques larmes. Zalmendor même l'accompagna dans ce lugubre exercice : mais la fée qui ne vouloit donner que des plaisirs à toutes ces illustres personnes , les contraignit de quitter le tombeau , & de passer dans des appartemens superbes , où elle laissa tous ces amans heureux en liberté d'entretenir leurs charmantes princesses.

Le seul Salmacis n'étoit point tranquille : Le bonheur qu'il voyoit goûter à ces princesses lui donnoit une vive impatience de jouir des mêmes plaisirs ; quand un bruit de tymbales , de trompettes , & de hautbois , le retira de sa rêverie. Il courut à la fenêtre , pour voir d'où il venoit : mais quelle fut sa joie , d'appercevoir dans un char traîné par des licornes plus blanches que les chevaux du Soleil , sa charmante fée , suivie de toutes ses nymphes , dans d'autres petits

chars ! Il fut à ses pieds avant qu'elle fût descendue , & par des transports où l'amour seul paroïssoit , il lui exprimoit sa tendre passion. Elle le releva avec bonté , & lui fit voir dans ses yeux une langueur si touchante , qu'il pensa mourir de plaisir & de tendresse. Dans ce même temps , les princes & les princesses arrivèrent auprès de la reine ; & ravis de la voir , ils crurent que rien ne pouvoit plus troubler leur bonheur. La fée des Grandeurs embrassa toutes ces aimables héroïnes ; & se tournant du côté du prince de Grenade : Il est juste , généreux Elmédor , lui dit-elle , que je vienne vous remercier du soin que vous avez eu d'épargner le sang de Salmacis , & de me le rendre fidelle. Je veux , pour vous en récompenser , achever votre bonheur dans ce palais consacré à votre victoire. Dans peu nous aurons des nouvelles du roi votre père , & j'ai pris soin d'avertir tous les princes , dont le consentement est nécessaire , pour finir les aventures de tous ceux qui vous accompagnent. Goûtez , en attendant , la douceur de connoître combien vous êtes aimé de votre belle princesse. Et vous , aimable fée des Plaisirs , dit-elle à celle qui avoit paru sur la porte du nouveau palais , n'épargnez rien

pout nous faire passer d'heureux jours, en attendant celui où se célébreront tant d'illustres hyménées.

Après que la reine eut achevé de parler, Elle donna la main au prince de Grenade, & entra dans l'appartement qui lui étoit préparé. Tous les murs en étoient revêtus d'agate blanche, avec des veines vertes & couleur de feu. Les meubles étoient d'une étoffe d'or brodée de perles, de rubis, & d'émeraudes, & l'on voyoit, sous un dais soutenu par quatre amours de turquoise, une couronne de cœurs entrelassés. Un trône, de la même agathe que les murs, étoit élevé de six marches, couvertes d'un tapis magnifique, où la reine fut se placer, & toutes les princesses s'affirent des deux côtés du trône, sur de riches carreaux.

Jamais rien n'avoit paru si beau que ce que l'on voyoit dans cette chambre, & jamais tant de beautés n'avoient été assemblées dans un même endroit. Alzayde y brilloit de tant de charmes, que tout le monde lui donna le prix, après la fée des Grandeurs, sans que la discorde eût le pouvoir d'animer les autres contr'elle : aussi n'avoient-elles pas sujet de se plaindre. Elles avoient tant lieu de se louer des grâces que la nature leur avoit

données, qu'il falloit voir Alzayde auprès d'elles, pour croire qu'il y eût quelque chose de plus parfait que ce qu'elles possédoient chacune en particulier.

Une partie de la journée étoit déjà passée dans de si grands événemens, quand la fée des Grandeurs, craignant que les louanges dont on combloit l'adorable princesse de Léon ne donnassent à la fin quelque petit chagrin aux autres princesses, dit à la fée des Plaisirs, qu'ils ne pouvoient ignorer plus long-temps l'aventure qui avoit changé leurs jours destinés à la joie, en une longue tristesse; & qu'elle la prioit de le lui apprendre devant cette aimable compagnie. La charmante fée obéit à sa souveraine, & commença son histoire en ces termes.

HISTOIRE

DE LA FÉE DES PLAISIRS, & du cruel Amerdin.

VOUS savez, madame, dit-elle, en s'adressant à la reine, que je suis fille d'une savante fée, qui tient sa cour dans une isle proche de la vôtre, que l'on nomme l'isle
du

du Bonheur. Ma mère se promenant un soir sur le bord de la mer , vit sortir de l'onde Vénus , suivie du dieu des Plaisirs , qui l'appercevant , quitta la déesse pour venir lui témoigner l'amour qu'elle venoit de lui inspirer. La fée ne fut point insensible à sa passion , & leur union me procura le jour.

Ma mère , charmée de me voir ressembler si parfaitement au dieu mon père , me combla de tous les dons qui étoient en sa puissance ; & consultant ses livres sur ma destinée , elle connut que j'étois menacée d'un grand malheur , si j'étois aimée d'un prince qui sût l'art magique. Pour éviter cette infortune , elle bâtit un palais dans ce lieu fatal , rempli de tout ce qui pouvoit plaire , & me donna pour compagnie les plus aimables personnes de l'un & de l'autre sexe ; & le dieu mon père , voulant faire connoître que je lui étois chère , y renferma les Plaisirs , jeunes enfans d'une beauté divine , & qui donnent toujours par leur présence un air de joie aux choses les plus ennuyeuses ; leur permettant de sortir tous les jours du palais , pour se montrer aux mortels ; mais leur commandant de revenir tous les soirs dans ma délicieuse prison.

C'est ce qui fait que les hommes sont si tôt privés de leur aimable présence.

L'approche de ce palais étoit défendue par des monstres , & un nuage épais le rendoit invisible. Je passois d'heureux jours dans cette charmante retraite ; tout favorisoit mes desirs. L'amour même avoit fait naître un prince qu'il me destinoit , âgé de cinq ans plus que moi , qui , par une tendre & constante passion , me faisoit trouver de nouveaux plaisirs dans les plaisirs les plus ordinaires. Il se nommoit Constant , & jamais amant n'a mieux mérité ce nom. Mais que servent toutes les précautions de la prudence contre l'ordre du cruel destin ?

Un jour que je me promenois sur une terrasse , qui régnoit devant le palais , j'aperçus un homme monté sur un griffon , qui fendoit les airs. Cette nouveauté me fit pousser un cri , qui fit arrêter cet inconnu. Il s'approcha doucement de terre ; & après m'avoir regardée quelque temps , il reprit son vol , & se perdit dans les airs. Effrayée de cette aventure , je retournai dans mon appartement , & le lendemain , étant dans les jardins , le même inconnu m'y vint aborder. Je n'ai jamais vu d'homme si désagréable & si propre à inspirer de la haine

& de la terreur. Belle princesse, me dit-il, ne foyez point étonnée de me revoir. L'on ne peut vous avoir vue un moment, sans vouloir passer sa vie auprès de vous. Je quitte volontiers le soin de faire trembler toute la terre sous ma puissance, pour vous persuader que rien ne peut approcher de l'amour que j'ai pour vous. Vous ne pouvez faire une plus glorieuse conquête. Je suis aussi redoutable que les dieux ; & le ciel & la terre obéissent à ma voix. Seigneur, lui dis-je, mon ambition ne me fera point envier le bonheur de vous plaire. Contente de régner dans ce palais, & sur le cœur du prince Constant, je n'en demande pas davantage. Portez votre cœur à quelque belle qui en saura reconnoître le prix, & laissez-moi jouir d'un repos que votre seule présence peut troubler. En achevant de parler, je voulus le quitter pour aller au-devant de Constant, que j'aperçus au bout de l'allée ; mais m'arrêtant par ma robe : princesse, me dit-il, vous ne pouvez plus avoir de bonheur qu'en répondant à ma passion. Je ne souffrirai pas que vous me préfériez un jeune adonis ; si vous êtes sage, acceptez l'offre de mon cœur, ou craignez que je ne vous

punisse de m'avoir fait connoître une tendresse si contraire à mon naturel. Je puis tout ce que je veux , je vous l'ai dit , prenez garde de me forcer à vous haïr autant que je vous aime. Demain je viendrai apprendre votre résolution , & régler votre sort & le mien ; en finissant ces cruelles paroles , il remonta sur son griffon , & l'ayant perdu de vue , je fus dire à Constant ce nouveau malheur. Nous passâmes la nuit à nous plaindre ; & le lendemain le cruel Amerdin (car c'étoit lui , madame ,) parut dans ma chambre. Hé bien ! princesse , me dit-il avec un visage où la fureur & l'amour étoient dépeints , avez-vous fait réflexion à la gloire que je vous ai offerte ? Etes-vous disposée à recevoir un cœur qui n'a jamais soupiré que pour vous ? Seigneur , lui dis-je , l'on ne dispose pas de sa tendresse comme l'on veut. J'avoue que vous méritez celle des plus grandes princesses de la terre : mais l'amour ne m'a pas réservé cet heureux sort. Je suis toute au prince Constant ; je l'aime dès ma plus tendre enfance , ne troublez point de si douces chaînes. Elles ne peuvent vous offenser ; je ne vous connoissois pas , quand j'ai reçu ses vœux , pourquoi voudriez-vous me contraindre à

rompre de si beaux liens ? Je me garderai bien de les rompre, reprit le perfide Amerdin, il faut qu'ils servent à faire votre plus grand tourment. C'en est fait ; mon cœur peu accoutumé à l'amour, se rend à la haine qui lui est naturelle. Tremblez, malheureuse princesse, tremblez des soupirs que vous m'avez fait pousser. Ils vous préparent des infortunes, qui seront d'autant plus terribles, qu'elles ne vous coûteront pas la vie. En même temps il frappa ce palais d'une baguette qu'il tenoit à sa main, & il le changea en une affreuse prison ; & prenant le prince Constant, qui vouloit me défendre, il l'enferma dans une tour, où il n'y avoit ni entrée, ni sortie. Il chassa tous les plaisirs ; & redoublant l'amour que j'avois pour le prince, je passois les jours à tourner autour de sa prison, pour y trouver une entrée.

Depuis ce moment, le perfide Amerdin, ennemi de tous les amans heureux, a cherché à troubler leurs plaisirs, & à remplir cette fatale tour de tous ceux qu'il a pu avoir en sa puissance ; inventant de nouveaux tourmens, pour faire couler leurs larmes, dont il formoit un ruisseau qu'il recevoit dans un bassin de marbre noir ;

R iij

& de ces chaudes eaux de la douleur , il en faisoit ses enchantemens les plus terribles.

Un jour , ayant consulté ses livres , il connut qu'un prince chéri du ciel devoit venir détruire son pouvoir ; désespéré de cet ordre du destin , il chercha à attirer dans son château tous les chevaliers qui étoient en réputation de courage & de valeur. Il faisoit trouver dans la forêt , & sur les grands chemins des démons sous la figure de belles personnes , qui leur demandoient secours contre lui. C'est par un de ces fantômes , que le prince Almanfon fut conduit ici ; & c'est encore sous la trompeuse promesse de lui rendre la belle Almandine , que l'infortuné prince d'Arragon a perdu la vie. Enfin , le prince de Grenade , sous vos glorieux auspices , madame , est venu rompre nos chaînes , & m'a rendu mon cher prince , aussi fidelle qu'avant nos malheurs. J'ai reçu en même temps vos ordres d'élever ce nouveau palais à la gloire de notre invincible protecteur. J'y ai employé toute la puissance que la fée ma mère m'a donnée , & le prince Constant est parti pour ramener dans cet heureux séjour les plaisirs que le cruel magicien en avoit chassés. La fée n'eut pas fini son histoire , que l'on vit

entrer dans la chambre le prince Constant ; avec ces aimables enfans , si nécessaires au bonheur de la vie. Ils vinrent se prosterner aux pieds de l'adorable reine , & lui dirent qu'ils accompagneroient dorénavant tous ses pas. La fée des Grandeurs reçut leur hommage avec un air de joie , qui ne pouvoit naître que de leur présence ; & la nuit étant déjà très-avancée , après un repas , qui fut magnifique , la reine se retira dans son appartement , & toutes nos princesses , ayant donné le bon soir à leurs amans , furent se mettre au lit.

Tous les jours suivans furent employés à des fêtes galantes ; & les ambassadeurs des rois de Grenade , de Tune , de Mauritanie & de la reine de Fez étant arrivés , la fée des Grandeurs voulut unir tous ces héroïques amans d'un lien éternel. Elle fit consentir la fée des Plaisirs au bonheur du prince Constant , & ordonna aux Plaisirs d'en préparer la fête. Salmacis auroit bien voulu être de ces amans fortunés , mais la reine lui dit que dans la juste appréhension où elle étoit que son inconstance naturelle ne lui fût trouver le dégoût si ordinaire dans l'hymen , elle vouloit qu'il fût encore amant quelques années. Elle accompagna cette dure

R iv

loi de tant de flatteuses promesses de l'aimer toujours, qu'il se crut trop heureux d'expier sa légèreté par une si douce espérance.

Cette journée, si souhaitée de nos princes, & peut-être de nos princesses, étant arrivée, Alzayde conduite par Elmedor, la fée des Plaisirs par le prince Constant, Zalmayde par Alinzor, Almandine par Zalmandor, & Zamée par Almanfon, parurent dans le temple de la Constance, où la fée des Grandeurs les attendoit avec Salmacis, plus brillante que l'aurore quand elle quitte la couche de son vieux mari. Une musique charmante commença la cérémonie, & les reconduisit au palais quand elle fut achevée : un repas somptueux les y attendoit. Après le dîné, un théâtre parut au fond de la salle, où les Plaisirs dansèrent un ballet, qui représentoit la destruction de l'enchantement d'Amerdin. Le soir il y eut bal, où la reine voulut que la princesse de Léon tint sa place ; & la nuit étant prête de céder au jour, elle conduisit ces heureux amans dans leur appartement, où ils se dédommagèrent de toutes les peines qu'ils avoient souffertes dans le cours de leurs amours.

Salmacis ne fut pas tranquille dans cette

heureuse nuit. Il attendit avec impatience que la fée des Grandeurs fût éveillée, pour lui en faire des reproches ; mais cette aimable majesté, qui est toujours répandue sur son visage, l'empêcha de se plaindre, & il se contenta de lui marquer par ses soupirs, qu'il méritoit un bonheur plus parfait. La fée prit soin de l'en consoler par des regards tendres & passionnés, & par la parole qu'elle lui donna, qu'elle ne seroit jamais qu'à lui.

Ces jours heureux étant passés, la reine voulut retourner dans son isle, & partit du palais des Plaisirs avec toute son illustre cour : elle fut coucher au château de porcelaine ; Zamée & Zalmayde furent étonnées qu'il disparût aussitôt qu'elles en furent sorties, ce qui leur fit connoître que cette charmante fée ne l'avoit fait trouver sur leur route, que pour leur marquer sa bonté. Ce soir même elle arriva aux cabanes, où elle passa la soirée à mille jeux agréables, & le jour suivant elle arriva dans son isle. La reine y apprit à Elmedor, & à toutes les princesses, que la fée Désirée, au désespoir du bonheur du prince de Grenade, avoit détruit son palais enchanté, & s'étoit retirée dans un désert proche de Grenade,

pour y voir quelquefois ce prince, qu'elle ne pouvoit oublier, quoiqu'elle eût effayé si la fontaine de l'Oubli seroit aussi fidelle pour elle que pour ceux qu'elle avoit obligé d'en boire.

La fée des Grandeurs, après cette nouvelle, & après avoir comblé de dons nos princes & nos princesses, leur donna des équipages magnifiques & commodes, pour les mener dans leurs royaumes. Ce ne fut pas sans larmes que cette royale troupe se sépara de cette adorable reine. Elle leur promit de les honorer toujours de sa protection, & les vit sortir de son palais & de son isle. Tous nos héros & nos héroïnes se séparèrent à quelques journées de l'isle des Grandeurs. Les princesses, en s'embrassant, se jurèrent une amitié éternelle, & les princes se promirent de s'unir contre tous les rois qui voudroient les attaquer, & de se donner de leurs nouvelles dès qu'ils seroient arrivés : Elmedor fut celui qui fut le premier dans son royaume. Le roi & la reine de Grenade, charmés de revoir un fils qui leur avoit coûté tant de larmes, l'accablèrent de caresses aussi bien que sa charmante épouse. Elmédor, toujours plus content des vertus qu'il trouvoit en elle,

goûtoit mille plaisirs, dans le temps qu'il apprit que tous les princes compagnons de sa fortune, étoient paisibles possesseurs de leurs couronnes & de leurs aimables princesses ; que la reine de Fez avoit fait couronner Zamée & Almanfon, après la mort du roi son père ; que le prince de Numidie avoit voulu demeurer dans les Canaries, de peur que le sabbat de son pays ne le fût inconstant malgré lui ; que Zalmandor, pour être plus proche de Grenade, étoit en Castille, & que la fée des Plaisirs étoit arrivée dans l'isle du Bonheur. Tant de joie fut encore augmentée par un fils, que la belle Alzayde mit au jour un an après son mariage, qui ne laissa pas douter dans la suite qu'il ne fût ce prince fameux par ses exploits, prédit par la fée des Plaisirs,

Fin des Chevaliers Errans.

L E

GÉNIE FAMILIER ,

NOUVELLES PERSANES ,

Traduites de l'Arabe.

UNE jeune Persane, d'une beauté surprenante, lisant un jour un livre qui traitoit des Silphes & des Silphides, & regardant avec plaisir la complaisance de ces amans aériens, souhaita avec empressement d'en avoir un, pour se désennuyer de l'affreuse solitude où la jalousie de son époux la contraignoit de vivre. Elle pria son faux prophète de lui faire cette grâce, & sans que cette idée flatteuse l'eût quittée d'un moment, elle fut se coucher, dans l'espérance d'être aussi heureuse que celles dont elle avoit lu les histoires, sans être épouvantée des châtimens dont ils punissent les infidelles. Sur le milieu de la nuit, elle entendit un grand bruit. Une joie secrète s'empara de son cœur, ne doutant pas que ce ne fût ce qu'elle souhaitoit avec tant d'empresse-

ment. Pour s'en éclaircir, elle ouvrit son rideau, & vit à la lueur d'une lampe, que l'on traînoit une chaise dans sa chambre. Si vous êtes Silphe, dit-elle sans s'effrayer, montrez-vous à moi, je vous en conjure; car je me sens capable de vous aimer avec constance, si vous êtes aussi aimable que l'on vous dépeint. Après que la belle Persane eut beaucoup parlé, on ne lui répondit point, le bruit cessa; & comme elle désespéroit de voir le Silphe, elle aperçut un fil qui étoit attaché au haut de son pavillon, où pendoit une clef qui venoit lui toucher le visage, & qui s'en retournoit aux pieds du lit, dès qu'elle y portoit la main. Curieuse de voir si elle ne se trompoit point, elle se leva pour mettre une lampe auprès d'elle, & se remit dans la même situation où elle avoit été. Le jeu de la clef recommença, & cela dura plus d'une heure, sans que, par toutes les prières qu'elle pût faire, l'on voulût se montrer. Enfin, l'on prit les bouts de son pavillon, & après les avoir secoués avec violence, on les jeta sur le dôme, & du reste de la nuit elle ne vit plus rien. Elle se leva aussitôt que l'aurore, pour passer dans son cabinet, afin de rêver avec liberté à son aventure. Comme elle s'ap-

puyoit en rêvant sur sa table, elle apperçut un papier, écrit d'une écriture inconnue, qu'elle prit & y lut ces paroles :

Je suis le Silphe que vous demandez, belle Zayde. Il y a plus d'un an que j'attends, avec impatience, ce moment heureux. Je vous aimerai d'une constance que vous ne trouverez point dans les hommes ; mais je veux être aimé de même. Pour cela, j'éprouverai votre fidélité avant que de me montrer ; & cependant j'aurai soin de vous désennuyer par une tendre conversation. Si votre cœur sait goûter la différence de notre amour d'avec celui des mortels, je vous rendrai la plus heureuse personne de toute la Perse.

Oui, charmant Silphe, oui, s'écria l'aimable Zayde, vous me trouverez délicate & tendre, & vous n'aurez jamais lieu de vous repentir des bontés que vous aurez pour moi. Elle passa le reste de la journée dans une impatience très-vive d'être à la nuit. Elle se coucha de très-bonne heure, dans l'espérance que son amant viendrait la voir. Elle ne se trompa point. A peine ses esclaves étoient-elles retirées, qu'elle entendit une voix qui lui dit : Il est juste,

aimable Zayde, que je récompense le soin que vous avez de vous débarrasser de tout ce qui pourroit empêcher nos conversations; je viens vous assurer d'un amour éternel, d'une complaisance à toute épreuve, & que tout ce qui est en ma puissance fera dans la vôtre. Ce n'est pas peu de chose. Nous pouvons tout ce que nous voulons; & nous ne trouvons rien d'impossible pour plaire à ce que nous aimons : mais, comme je vous l'ai écrit, nous sommes jaloux & délicats; la moindre infidélité nous rebute, & nous punissons aussi sévèrement que nous aimons. Notre amour est la mesure de notre haine. C'est à vous de connoître si vous êtes capable d'un si dangereux engagement. Ah! mon cher, répondit la tendre Persane, ne craignez rien dans mes sentimens qui vous déplaîse; mon cœur ne sera jamais qu'à vous, je ne penserai qu'à ce qui pourra vous plaire; & je suis certaine que ma constance égalera la vôtre. Je le souhaite plus que vous, reprit le Silphe. Mais l'inconstance de votre sexe nous est si connue, que pour n'être pas contraint de punir ce qui peut faire mon seul bonheur, je veux éprouver si vous dites ce que vous pensez être. Je vous parlerai à tous les momens

que vous serez en liberté ; je vous apprendrai toutes les plus belles aventures , pour vous donner une occupation digne d'une femme que je veux rendre parfaite ; & pour vous délasser de ce pénible travail , je vous instruirai de tout ce qui se passera de plus caché dans toutes les parties du monde : mais vous ne me verrez qu'après que je n'aurai plus rien à craindre de votre cœur. Et pour commencer à vous donner une preuve que je cherche tout ce qui peut vous plaire , apprenez que cette charmante sœur , que vous pleurez tous les jours , n'est point morte. Ah ! mon cher Silphe , s'écria Zayde , que me dites-vous ? Quoi ! Isthérie s'est sauvée du terrible naufrage qui fit périr tous ceux qui étoient avec elle , sans que nous ayons jamais pû apprendre ce qu'elle étoit devenue ? Ah ! s'il est vrai que vous m'aimez , faites que je puisse la voir encore une fois en ma vie , & lui conter tout ce que sa fausse mort m'a coûté de larmes. Je ne puis présentement vous donner cette marque d'obéissance , reprit le Silphe ; mais pour ne vous laisser rien ignorer de tout ce qui lui est arrivé depuis votre séparation , je le puis tout-à-l'heure , si vous n'avez besoin de repos. Le som-

meil, reprit Zayde, ne peut me faire un aussi sensible plaisir que celui que vous me promettez ; ainsi, je vous conjure de ne pas tarder un moment à me le donner. Le Silphe, sans lui répondre, commença l'histoire d'Istherie en ces termes.

HISTOIRE D'ISTHERIE,

NOUVELLE PERSANE.

Vous savez avec quelle joie Istherie étoit attendue du prince de la Zodianie & que cette belle personne, touchée sensiblement de son mérite, ne ressentit à son départ que le chagrin de s'éloigner de vous. Vous la vîtes embarquer avec un vent favorable ; mais cette bonace ne dura pas long-temps. Sur le soir il s'éleva une tempête si violente, qu'au point du jour elle fit briser le vaisseau contre un rocher, qui formoit une petite isle, où la belle Istherie se sauva à la faveur de quelques planches. Tout le reste de ceux qui l'avoient accompagnée, fut englouti sous les ondes. D'abord qu'Istherie fut revenue de la crainte que lui avoit donné un si grand péril, elle remercia

le ciel de l'avoir conservée ; mais quand elle se vit seule dans une isle inhabitée, exposée aux bêtes sauvages, & sans espoir d'en pouvoir sortir, elle regretta de n'être point du nombre des malheureux qu'elle voyoit étendus sur le sable. Elle passa le jour & la nuit dans cette cruelle situation ; mais l'aurore lui fit concevoir quelque espérance. Elle apperçut un vaisseau en pleine mer ; & montant sur le plus haut d'un rocher, elle fit tant de signes, qu'ils furent apperçus. L'on détacha un esquif, qui vint prendre cette belle personne ; mais elle connut bien qu'elle ne sortoit d'un malheur que pour rentrer dans un plus grand, puisque ses protecteurs étoient des Turcs, & que la guerre qui est entre le Sophi & le Grand-Seigneur, lui fit juger qu'elle alloit être esclave, son habit l'ayant fait connoître pour Persane, & pour une personne de très-grande naissance. Elle ne se trompa point dans ses conjectures ; on la conduisit au Bacha, qui étoit un homme cruel, & d'un regard farouche. A peine la regarda-t-il, & sans dire un mot, il ordonna qu'on la menât avec les autres esclaves. Seigneur, lui dit un homme de sa suite, cette fille est Persane, elle ne doit pas être traitée

comme les autres esclaves. A ces mots le Bacha leva les yeux, & se trouvant ébloui de cette beauté surnaturelle, il fit signe qu'on la conduisît dans une des plus belles chambres du vaisseau, qu'on lui donnât des esclaves pour la servir, & qu'on la gardât avec soin.

Istherie souffrit ce dernier malheur avec la même constance qu'elle avoit souffert l'approche de la mort. Le lendemain le Bacha, qui se nommoit Acmar, la vint voir dès qu'il sût qu'elle étoit éveillée. Belle personne, lui dit-il, quoique le sort te rende mon esclave, je viens t'apprendre que je le suis plus que toi, & que je ne puis vivre sans être aimé; songe bien au bonheur que je t'offre, je romps tes fers, & je te fais la maîtresse absolue de tout ce que je possède. Seigneur, lui répondit la belle Persane, je vous suis très-obligée de vos offres. Prévenue d'une passion pour un des plus aimables princes de toute la Perse, je suis incapable de changer. Istherie, reprit Acmar, c'étoit assez de me dire que vous ne pouviez répondre à ma tendresse, sans m'en donner une si cruelle excuse. L'espérance de vaincre votre insensibilité m'auroit contraint à souffrir sans me plaindre; mais puis-

qu'un rival aimé cause mon malheur, je dois vous regarder comme mon ennemie, & sur ce pied vous accabler de toute ma haine. Votre haine, seigneur, est bien moins à craindre pour moi, lui dit Istherie, que votre amour. Hé bien, lui répondit le désespéré Bacha, nous verrons si votre constance ne vous coûtera point quelques larmes. En disant ces dernières paroles, il sortit de sa chambre, avec des yeux où la fureur étoit peinte, & laissa la belle Persane très-affligée de ce nouveau malheur. Tant que la navigation dura, l'amoureux Acmar, sans se ressouvenir des résolutions qu'il avoit prises, ne la quitta point, tantôt soumis, & tantôt furieux. Il tâchoit vainement d'ébranler sa constance. Enfin elle arriva à Alexandrie, dont il étoit sultan. Il la fit conduire dans le plus bel appartement de son serrail, & lui donna un nombre infini d'esclaves pour la servir, des habits magnifiques, & des pierreries d'un prix inestimable. Tout cela ne toucha point votre aimable sœur. Les momens qu'elle étoit seule étoient tous employés à se plaindre d'être séparée pour toujours du prince de la Zodianie. Un jour, que, plus accablée que de coutume, elle s'en étoit vengée sur le malheureux

Bacha , & qu'outré de ses mépris , il sortit de sa chambre , en jurant de ne plus employer les vœux & les prières , quand il pouvoit tout ce qu'il vouloit ; une jeune esclave s'approcha d'elle. Madame , lui dit-elle , si vous aimez le prince , ménagez le Bacha. Il est dans les mêmes chaînes que vous , & même plus malheureux. Ah ! Fatime , s'écria Istherie , que m'apprenez-vous ? mon cher prince est dans ce palais ! le même sort nous accable ! Mais non , cela n'est pas possible , & tu me dis une chose que je ne puis croire. Le même orage qui vous a mis au pouvoir du Bacha , reprit l'esclave , nous a mis dans ses chaînes. J'eus le bonheur d'être des filles choisies pour vous servir. Le lieu où l'on vous avoit trouvée , vos habits , & cette beauté qui ne se rencontre aussi parfaite que sur votre visage , ne me laissèrent pas douter que vous ne fussiez Istherie. Je fus l'apprendre au malheureux prince ; mais je lui cachai l'amour du Bacha , de peur d'augmenter ses chagrins. Je lui ai toujours parlé , tant qu'a duré la navigation ; mais depuis que nous sommes dans ce palais , je n'avois pu apprendre de ses nouvelles qu'hier , que traversant ce nouveau parterre , je m'entendis

nommer ; je reconnus le prince , qui un cordon à la main , traçoit un dessein. Fatime, me dit-il , que fait Istherie ? est-elle toujours fidelle à un malheureux ? & les grandeurs dont mon rival l'accable ne l'ont-elles point fait changer ? Seigneur , lui dis-je , puisque vous savez que le cruel Acmar aime Istherie, vous ne devez pas ignorer les cruautés dont elle l'accable. Sa constance ne peut être ébranlée , ni par les menaces , ni par les complaisances. S'il est vrai que ma chère Istherie ait des sentimens si avantageux , tu peux , Fatime , me donner le plaisir de la voir demain. Je vais tracer un parterre devant les fenêtres de son appartement ; le sultan me l'a commandé dès ce matin. J'ai le bonheur de lui plaire , il est content de mes ouvrages , & peut-être pourrions-nous trouver le moment de sortir d'esclavage : va , ma chère Fatime , va demander à la charmante Istherie un moment de conversation. Après ces mots , j'ai quitté le prince , & suis venue , madame , m'acquitter de ma commission. Ah ! Fatime , lui dit Istherie , que je te veux de mal de m'avoir caché que le prince étoit si près de moi ! J'avois peur , reprit l'esclave , de quelque mot échappé , qui eût fait connoître au Bacha

une aventure si fâcheuse pour lui, & dont le prince auroit été la victime ; c'est ce qui m'a obligée de me taire. Mais, madame, sans me reprocher le passé, que résolvez-vous pour le présent ? Que je verrai le prince, & que, pour avoir plus de liberté de le faire, je traiterai Acmar avec moins de dureté, & lui laisserai espérer que sa confiance pourra m'obliger à quelque retour. Comme elle achevoit de parler, le Bacha entra, qui, pénétré de la crainte de lui avoir déplu, venoit lui demander pardon de son emportement. Istherie, dans l'espérance qu'un peu de douceur lui feroit voir son amant, reçut ses excuses avec moins de fierté ; & ce crédule amant, charmé, lui dit, qu'il avoit un esclave qui avoit un génie tout particulier pour les parterres ; qu'il lui en feroit tracer un à la Persane sous ses fenêtres. J'aurois une grande envie de voir travailler cet homme, reprit Istherie, & vous me ferez plaisir de m'en donner la liberté. Vous êtes libre dans tout le palais intérieur, madame, lui dit l'amoureux Bacha, & tout est ici sous vos loix. Commandez tout ce qu'il vous plaira, sans craindre que l'on vous refuse, que la liberté de m'abandonner. En achevant de parler,

il présenta la main à l'aimable Persane , pour descendre dans les jardins , & la conduisit où travailloit le prince. Si Fatime n'avoit couru lui annoncer son bonheur , il n'auroit pu s'empêcher de donner des marques de sa joie ; mais cette habile esclave ayant devancé sa maîtresse , lui donna le temps de se remettre. Soliman , lui dit le Bacha , voilà la souveraine de ce palais ; obéissez-lui dans tout ce qu'elle voudra vous ordonner. Seigneur , lui répondit le prince , sans oser regarder Istherie , je fais mon unique affaire de vous plaire , & dès que vous m'ordonnerez d'obéir à cette dame , je le ferai , jusqu'à lui sacrifier ma vie. Je ne vous demanderai point de services si violens , reprit l'aimable Persane ; celui de me tracer sous mon appartement un parterre semblable à ceux du ferrail du Sophi , fera le plus pénible où je vous emploierai. J'espère que je réussirai si bien au premier ordre que vous me faites la grâce de me donner , dit le faux Soliman , que j'en mériterai quelques louanges. Après cela , Istherie pria le sultan de continuer de se promener , de peur qu'une plus longue conversation ne fût soupçonner quelque chose ; & après avoir beaucoup loué la magnificence de ces
beaux

beaux lieux , elle se retira à son appartement. Elle n'y passa pas la nuit sans parler de son amant avec Fatime ; & le matin , dès que le soleil fut levé , elle ouvrit ses fenêtres , & vit ce prince déjà occupé à son travail. Comme il étoit seul en ce lieu , qu'il étoit si matin , qu'à peine distinguoit-on la lumière d'avec les ténèbres , Istherie lui fit signe de s'avancer ; où , pendant que la fidelle Fatime étoit sur les avenues de l'appartement , pour n'être point surpris , nos deux amans se dirent tout ce que l'amour fait sentir de plus tendre dans les cœurs bien touchés de ses traits. Après avoir donné quelques momens à leurs premiers transports , ils songèrent comment ils pourroient faire pour se tirer des mains du cruel Bacha. Ils résolurent que Soliman donneroit de l'argent à quelqu'un des siens pour racheter sa liberté , avec ordre de les avertir du premier vaisseau marchand qui seroit prêt de faire voile pour la Perse ; que la belle Istherie iroit se promener tout le jour sur le bord de la mer , qui flotloit autour d'une grande terrasse au bout des jardins ; & qu'au moment favorable ils descendroient avec une échelle de corde , dont Soliman auroit soin de se fournir. Fatime , qui vint

410 LE GÉNIE FAMILIER.

dans cet instant les avertir qu'elle voyoit paroître quelques esclaves , fit cesser leur conversation. Le prince , impatient d'avancer son bonheur , fut chercher les gens entre tous ceux qui avoient subi le sort de l'esclavage avec lui , qu'il crut les plus capables d'exécuter son dessein. Tout réussit comme nos amans le souhaitoient , & ils sortirent des mains barbares du Bacha quinze jours après leur entretien. Mais à peine goûtoient-ils le plaisir d'être en liberté , que leur vaisseau fut attaqué par des corsaires , qui , étant beaucoup plus forts qu'eux , malgré la généreuse résistance du prince , les contraignirent de se rendre , & leur donnèrent de nouveaux fers. La beauté d'Istherie donna envie à ces mercenaires de la conduire à Constantinople , pour la présenter au Grand-Seigneur. C'est ce qui leur fit mépriser les propositions que le malheureux prince leur fit , de leur payer pour cette belle personne , & pour lui , telle rançon qu'ils voudroient. Ils ne changèrent point de dessein ; & après un long voyage , votre aimable sœur fut renfermée dans le ferrail du Grand-Seigneur , sans espérance de revoir jamais son cher prince. Elle y passa ses jours infortunés à se plaindre , pendant

LE GÉNIE FAMILIER. 411

que son malheureux amant, qui a été vendu au grand-visir, cherche en vain les moyens de la voir encore une fois en ses jours. Je ne vous ai point parlé de la rage du Bacha quand il apprit la fuite d'Istherie; j'ai cru que vous pouviez aisément la comprendre, & que je vous ferois plus de plaisir de ne pas vous laisser plus long-temps ignorer le lieu qu'habitoit cette infortunée Persane. Je vous remets, dit Zayde, à un autre temps, que je serai moins sensible à de si cruelles aventures; mais je vous avoue que le plaisir de savoir vivante une sœur que l'on a pleuré si long-temps, me rend plus capable de donner dans ce moment des soupirs à ses infortunes. Je vais m'intéresser à tout ce qui arrivera de fâcheux ou d'agréable à Constantinople, & je vous serai redevable si vous voulez m'apprendre tout ce qui s'y passera de secret. Je puis vous satisfaire, reprit l'obligeant Silphe; & le détronement du Grand-Seigneur m'en donnera une triste matière.



HISTOIRE

DE LA SULTANE VALIDÉ.

LA jeunesse du Grand-Seigneur, quand il fut reconnu pour souverain, ayant donné beaucoup d'autorité à la sultane sa mère, qui est une princesse d'un esprit ambitieux, elle songea bien plus à conserver sa puissance, quand ce prince feroit en âge de gouverner son état, qu'à lui donner des leçons nécessaires pour un règne glorieux. Elle lui chercha dans toutes les parties du monde les plus belles personnes, pour remplir son ferrail ; & dans ce grand nombre de jeunes beautés, elle choisit celle dont l'esprit lui parut le plus convenable à ce vaste dessein : elle se donna les soins de l'instruire de tout ce qui pouvoit lui donner un pouvoir absolu sur le jeune sultan ; & parlant souvent à son fils des charmes de cette belle esclave, elle lui donna envie de la voir. Ses yeux firent l'effet qu'elle en attendoit, le Grand-Seigneur l'aima tendrement, & la déclara sultane favorite. Dès que la Validé se vit maîtresse par ce moyen

de l'esprit de son fils , elle voulut encore être unie d'intérêts avec le grand - visir ; & n'épargnant rien pour se l'affujettir , elle devint inséparable de ce premier ministre de l'empire Ottoman : les seuls Janissaires lui faisoient ombrage , leur humeur belliqueuse ne pouvoit s'accommoder de la vie molle & efféminée qu'elle faisoit mener au sultan ; & le gouvernement d'une femme ne pouvoit convenir à ces généreuses troupes : ils se plaignoient tout haut , de ne point voir leur prince aller porter le croissant dans les pays ennemis. Quoi ! disoient-ils , nous demeurerons inutiles dans le temps que toute l'Europe est en guerre , & que nous n'avons qu'à nous présenter pour faire la conquête de la Hongrie. Les mécontents nous attendent , & cette conquête ne nous coûteroit que la peine de l'aller chercher : que le sultan nous y mène , ou nous choisirons un prince digne de nous commander. Des murmures si dangereux effrayèrent la sultane Valide : elle conseilla au Grand-Seigneur de quitter Constantinople , pour se mettre en sûreté dans Andrinople , pendant que les Mustis appaiseroient ce désordre naissant , ne pouvant y remédier par les voies ordinaires , qui étoient de leur

414 LE GÉNIE FAMILIER.

doubler la paie, le trésor de l'empire ayant été employé par cette princesse & par le visir à se faire des créatures. Le sultan partit donc pour ce voyage, si secrètement, que l'on n'apprit son départ que quand il ne fut plus temps de l'empêcher; mais cela augmenta la sédition au lieu de l'éteindre. Les Spahis se joignirent aux Janissaires, & furent en bon ordre trouver le Mufti, pour lui dire que si le Grand-Seigneur ne revenoit pas dans son ferraïl, pour les mener contre leurs ennemis, & qu'il ne leur donnât pas la tête de la Validé, celle du grand-visir & celle du grand testédere, ils iroient l'affiéger dans Andrinople, & qu'ils éliroient en sa place Selim son frère. Le mufti, pour se sauver de leur fureur, leur promit tout ce qu'ils voulurent, & fit partir en leur présence un homme pour le Grand-Seigneur; mais les troupes, animées contre le mauvais gouvernement, sans attendre réponse, changèrent tous les officiers qui commandoient dans cette ville; & après avoir laissé autant de monde qu'ils jugèrent nécessaire pour la garde, marchèrent droit à Andrinople. Cependant le courrier du mufti donna beaucoup d'alarme au sultan: il se plaignit, mais trop tard, d'avoir cru les conseils de sa

mère. Dans une si grande extrémité, il voulut se montrer maître, & aller avec lui pour se plaindre à ses troupes de leur insolence ; mais les pleurs de la sultane favorite l'arrêtèrent ; les avis de la Validé & du grand-visir furent encore suivis : ils envoyèrent un officier de la part du prince vers ces mutins, pour leur dire que le Grand-Seigneur étoit prêt d'oublier leur révolte, & de leur faire payer le double de leur paye, s'ils s'en retournoient dans leurs demeures, & qu'il seroit aussitôt qu'eux à Constantinople, où l'on résoudroit si c'étoit le bien de l'empire d'aller en Hongrie. Les Janissaires ne donnèrent pas le temps à cet envoyé d'achever sa commission, ils le mirent en pièces, & envoyèrent tirer de prison le jeune prince Ottoman, qu'ils reconnurent pour sultan à la tête de l'armée, & prirent leur route à grandes journées vers Andrinople. Ce fut le dernier coup de malheur pour le Grand-Seigneur : il leur envoya la tête du grand-visir & du testedere, & leur promit de renfermer la Validé dans une prison perpétuelle ; mais ces victimes furent immolées trop tard, leurs maux n'appaisèrent point ces mutins ; ils continuèrent leur marche, & sont devant cette

ville. Voilà l'état du ferrail, qui pourra peut-être servir au bonheur de votre sœur. Ah! mon cher Silphe, lui dit Zayde, ne pourriez-vous point aider le malheureux prince de la Zodianne, à rompre ses fers & ceux de l'infortunée Ithérie? Quelle preuve d'amour pourriez-vous me donner qui me touchât plus sensiblement? Il faut vous satisfaire, reprit le Silphe, & demain je vous dirai ce que j'aurai fait. Voilà, continua-t-il, en laissant tomber un cahier de papiers sur son lit, de quoi vous amuser pendant mon absence, & tenez-moi compte d'être tout un jour éloigné de vous. Zayde voulut lui répondre; mais elle connut qu'il n'y étoit plus : elle donna le reste de la nuit au sommeil, & le lendemain elle passa dans son cabinet, où elle ouvrit le cahier que son amant lui avoit laissé, qu'elle trouva rempli du conte que voici.

LA PRINCESSE PATIENTINE,
dans la Forêt d'Erimente,

IL y avoit un ogre nommé Infacio, qui faisoit sa demeure dans un antre, où jamais les rayons du soleil n'avoient pénétré. Il

étoit cruel & sans justice , & les furies de l'enfer , qui avoient présidé à sa naissance , ayant répandu de l'écume de cerbère sur sa langue , elle en fut pour toujours tellement pénétrée , que , dès qu'il touchoit une personne de sa langue , elle en perdoit la vie , sans qu'aucun remède pût la sauver. Posséder toutes les richesses de la terre étoit la seule passion qui occupoit son cœur ; jamais l'amour ni l'amitié n'y avoient trouvé de place : le soin dévorant dont il étoit tourmenté d'amasser , des richesses , lui donnoit une inquiétude qui ne lui laissoit point de repos. Il avoit deux sœurs qui approchoient beaucoup de son humeur : elles demeuroient avec lui : l'aînée se nommoit Aigredouce ; elle avoit de la beauté & quelque douceur dans l'esprit , ce qui lui faisoit quelquefois prendre le parti des malheureux que l'ogre tourmentoit avec cruauté ; surtout elle empêchoit souvent qu'il ne touchât de sa langue perçante ceux qui étoient assez infortunés pour entrer dans son antre ; mais avec cette bonté , elle ne laissoit pas d'avoir une aigreur sur son visage & dans toutes ses paroles , qui déplaisoit beaucoup : la cadette , qui se nommoit Bizarrine , étoit d'une humeur si capricieuse , si impérieuse & si cha-

118 LE GÉNIE FAMILIER.

grine, que l'on ne pouvoit inventer des tourmens plus insupportables, que d'obliger quelqu'un de vivre avec elle : son amitié n'étoit pas moins à craindre que sa haine, ne donnant pas plus de repos à ceux qu'elle aimoit qu'à ses ennemis. L'ogre alloit souvent prendre des leçons de la déesse de l'Avarice, qui faisoit sa demeure proche de son antre : & la consultant un jour sur sa destinée, elle lui dit que, s'il se pouvoit faire aimer d'une princesse nommée Patientine, fille de Licaon, & l'avoir en sa puissance, il seroit le plus riche de tous les ogres de son temps. Il remercia l'Avarice d'un si bon avis ; & retournant chez lui, il disposa son équipage avec diligence. Il quitta sa forme naturelle, de peur d'épouvanter Patientine, il prit celle d'un jeune homme bien fait, de bon air, & changea sa chevelure hérissée en cheveux blonds, les plus beaux du monde. Sous cette nouvelle métamorphose, il parut à la cour de la reine de Lidie, mère de Patientine, qui étoit veuve depuis quelques années. Il y fut reçu sous le nom du prince de Thrace, & fut si bien se contrefaire, qu'il gagna en peu de temps le cœur de la reine & de la princesse. Patientine avoit une amitié très-forte pour une fille de sa cour,

nommée Espritée. Elle tenoit le premier rang dans son cœur, comme elle le tenoit par son rang auprès de la reine, & elle n'avoit rien de caché pour elle. Elle lui confia la tendresse naissante qu'elle sentoît pour Infacio. Espritée, qui, par un pressentiment dont elle ne savoit pas la cause, craignoit que la princesse ne fût malheureuse en épousant le faux prince de Thrace, tâcha de la détourner de cette alliance. Mais voyant à la fin que la reine le souhaitoit autant que Patientine, elle ne s'y opposa plus. Ce mariage fut donc conclu dans peu de jours, & cette aimable princesse, dont la beauté, la douceur & la vertu avoient fait soupirer tous les princes ses voisins, fut livrée au barbare Infacio. L'ogre impatient de retourner dans son antre avec sa proie, & de sortir d'une cour dont la magnificence blessoit si fort son humeur, partit avec son épouse, & avec Espritée, qui ne voulut point quitter Patientine, quelque opposition que fît Infacio.

Après quelques jours de marche, la princesse arriva dans la forêt d'Erimente, & peu de temps après à l'antre terrible. Elle y trouva Aigre-Douce & Bizarrine, qui par des soins empressés s'efforçoient de lui plaire.

S vj

420 LE GÉNIE FAMILIER.

Qui peut représenter l'étonnement de la princesse, quand elle se vit dans un lieu si affreux ? Elle pensa mourir de douleur ; & tout le pouvoir qu'Espritée avoit sur son esprit ne put la consoler. L'ogre qui avoit repris, avec sa forme ordinaire, sa cruauté naturelle, ne fut point touché des pleurs de Patientine. Aigre-Douce voulut lui faire comprendre qu'elle avoit tort de s'affliger d'être unie avec Infacio ; que toutes les princesses envieroient son bonheur, s'il leur étoit connu ; que si, par sa complaisance, elle pouvoit gagner son cœur, rien ne manqueroit à son bonheur. Bizarrine, qui se trouva dans son humeur pitoyable, croyant que sa présence pourroit adoucir les chagrins de Patientine, ne la quittoit point, & l'impatientoit si fort par les conseils qu'elle lui donnoit sur sa conduite, qu'elle augmentoit de beaucoup la douleur de la princesse. Espritée employoit tout l'esprit que les dieux lui avoient donné à gagner l'amitié de l'ogre, & celle de ses sœurs, afin de pouvoir diminuer les chagrins de Patientine. Elle crut y avoir réussi ; mais elle connut dans la suite que rien ne touchoit ce cœur insensible à la pitié. Cependant Infacio voulant profiter du bonheur d'avoir Patientine en sa puis-

fance , pour devenir riche , commença de mettre en pratique les leçons de l'Avarice. Il faisoit lever cette malheureuse princesse avant le jour , & la forçoit d'aller dans la forêt chercher des herbes , qu'il lui faisoit mettre dans de grandes chaudières sur le feu , pour en tirer le suc. Ensuite il les lui faisoit porter dans ses étables , pour les donner à des monstres qu'il y retenoit. Les bêtes étant engraisées du suc de ces herbes , étoient d'un prix infini , & cela lui valoit beaucoup d'argent. Les marchands de la Thrace & de la Bocine venoient lui en acheter souvent. Quand Patientine revenoit d'un si pénible emploi , pour la délasser , on lui présentoit une quenouille ; & lui faisant filer de la laine pour faire la pourpre dont tous les rois de l'Orient s'habilloient , l'on ne lui donnoit point de repos qu'elle n'eût fait plusieurs fusées. D'autres fois elle employoit ses tristes journées à chercher dans les montagnes voisines , cette graine si merveilleuse dont on faisoit la couleur de pourpre , & on lui faisoit passer les soirées à en faire la teinture. Cette pauvre princesse n'avoit pas un moment de repos. Encore si avec tant de peines elle avoit pu gagner le cœur cruel de l'ogre , elle se seroit consolée ;

mais Infacio, toujours tourmenté de l'envie d'un gain fardide, ne trouvoit jamais qu'elle eût assez travaillé, & la grondoit incessamment de ne pas faire davantage. La princesse souffroit tous ces reproches, & lui obéissoit avec une douceur qui auroit touché tout autre qu'Infacio. Aigre-Douce lui disoit quelquefois, qu'il devoit être content de Patientine; mais Bizarrine disoit que son frère faisoit très-bien de n'être pas sensible au malheur de son épouse, qu'il falloit profiter de l'occasion de s'enrichir, & que, si l'on donnoit quelque relâche à Patientine, elle trouveroit ensuite le travail plus insupportable. Du moins, disoit Aigre-Douce, je lui donnerois une nourriture qui pût la soutenir dans de si pénibles emplois; car elle ne peut vivre du peu de pain de gland, & du petit morceau de chevreau que vous lui donnez pour toute sa journée. Vous devez songer qu'elle n'a pas été élevée avec tant de pauvreté, & vous devez craindre que bientôt elle ne succombe à ses fatigues. Ma sœur, reprit l'ogre en colère, cette fille nourrie dans une cour superbe, est déjà corrompue; mais je me garderai bien de suivre des avis si pernicioeux; je ne prétends pas manger en un jour, par une chère déli-

eate; tout ce que j'aurai amassé avec tant
 de peine. L'inquiétude naturelle à Infacio
 ne lui permit pas une longue conversation;
 il quitta sa sœur, & fut voir dans la mon-
 tagne, s'il y trouveroit Patientine cueillant
 de la graine. Il la trouva couchée au pied
 d'un arbre, qui s'entretenoit avec sa chère
 Espritée. L'ogre en fureur vomit contre
 cette malheureuse princesse toutes les inju-
 res les plus horribles; & jura de lui ôter
 la seule consolation qu'elle avoit, en faisant
 partir Espritée. Il l'auroit fait sur le champ,
 s'il n'avoit craint que cette jeune personne
 n'eût dit à la reine tous les malheurs de sa
 fille. Patientine, sans répondre à ce barbare
 une seule parole, essuya ses larmes, & ayant
 achevé de dépouiller la terre de ses cantons
 de ces précieuses graines, retourna dans
 l'ancre. Elle y trouva Bizarrine, qui lui fit
 un crime de sa tristesse; & Aigre-Douce
 voulant la consoler, le fit avec un air si
 affecté, qu'elle pensa pousser sa patience à
 bout. Tous les sujets de l'ogre éprouvoient
 sa cruauté; & pour contenter la soif insa-
 tiable qu'il avoit des richesses, il les faisoit
 travailler, nuit & jour, à fouiller la terre
 dans un vallon proche de son ancre, où
 l'Avarice lui avoit dit qu'il pourroit trou-

ver un trésor. Ce fut un nouveau malheur pour Patientine. Il vouloit qu'elle fût toujours auprès de ces infortunés pionniers, afin de les empêcher de se reposer un moment. Cette pauvre princesse, n'étant pas dispensée par ce nouvel emploi de filer sa tâche, prenoit sa quenouille ; & tantôt brûlée d'un soleil ardent, tantôt percée de pluie & de brouillards, demeurait toute la journée exposée aux injures du temps. Quel cœur n'auroit pas été sensible aux traits de la pitié, en voyant les maux que souffroit cette jeune princesse ?

Un jour qu'elle étoit avec ses travailleurs ; Courageux, prince de la Bocine, qui l'avoit vue à la cour de la reine de Lydie, & qui avoit toujours eu pour elle une inclination que toute la raison avoit eu bien de la peine à vaincre, passa auprès d'elle. Surpris d'une rencontre si peu attendue, il descendit de cheval, & vint avec empressement l'aborder. Il la trouva belle, malgré le changement que tant de malheurs avoient apporté à ses appas ; il lui témoigna, en termes respectueux, le plaisir qu'il avoit de la revoir. La princesse, honteuse d'être trouvée dans un état si différent de celui où ce prince l'avoit vue, demeura quelque temps sans parler ;

mais la crainte d'être trouvée avec lui par Infacio , fit qu'elle prit la parole pour le prier de s'éloigner d'elle. Comme elle achevoit de parler , un lion furieux sortit de la forêt , & vint se jeter sur Patientine. Le prince tira son épée , & se mit en devoir de la défendre ; & par un cri menaçant , & un coup qu'il porta au lion en même-temps , il obligea la furieuse bête de tourner sa rage contre lui. Courageux se défendit long-temps ; mais ce ne fut pas sans recevoir une large blessure au ventre , des griffes du lion ; & si les pioniers n'étoient accourus à son secours , peut-être auroit-il péri dans ce combat : mais ils accablèrent ce lion de tant de blessures , qu'il tomba aux pieds de Patientine. Infacio , attiré par les cris de la princesse , arriva comme ce prince s'affoiblissoit de sa blessure , & se laissoit tomber sur l'herbe ; & touché de pitié , pour la première fois de sa vie , il le fit porter dans sa sombre demeure , & ordonna que l'on prît soin de ses blessures. Patientine , pénétrée de reconnoissance , le pansa de ses belles mains , & prit la peine d'aller , avec Espritée , chercher des simples pour mettre sur sa plaie. Que le prince Courageux étoit sensible aux bontés de la princesse ! Sen

226 LE GÉNIE FAMILIER.

amour en prit de nouvelles forces : il ne pouvoit assez lui témoigner combien il étoit sensible aux marques de sa reconnoissance , & louoit , cent fois le jour , les deux blessures qu'il avoit reçues pour lui sauver la vie.

Dans ce temps-là l'ogre fut obligé de s'absenter avec ses sœurs pour quelques jours. Courageux profita de ces heureux momens , pour dire à la princesse tout ce qu'il sentoit pour elle ; mais Patientine , quelques sujets qu'elle eût d'être mécontente de son cruel mari , lui répondit avec tant de sagesse , qu'elle mérita beaucoup de tendresse du prince. Infacio revint plutôt que l'on ne l'attendoit , & trouvant sa femme auprès du malade , il entra en fureur , & l'accabla de reproches outrageans : il se repentit d'avoir fait porter Courageux chez lui , & son avarice se joignant à sa jalousie , lui fit défendre à Patientine de plus fournir les choses nécessaires à la vie du prince , & de ne plus entrer dans la caverne où il étoit. Patientine reçut cet ordre avec douleur ; mais elle n'en murmura pas , & recommença ses pénibles ouvrages. Le prince amoureux souffrit avec impatience les malheurs de sa princesse : sa caverne étoit si près de celle de

l'ogre , qu'il entendoit tous les mauvais traitemens qu'il faisoit à la belle Patientine , & ne voulant pas les augmenter , il fit en sorte , dès qu'il put se porter à cheval , de s'éloigner d'un lieu qui lui étoit si cher : ce ne fut pas sans avoir consulté avec Espritée ce qu'il devoit faire pour tirer la princesse d'un si dur esclavage : ils prirent d'abord la résolution d'avertir la reine de Lydie ; mais Espritée lui dit qu'elle n'avoit pas le pouvoir de rompre les chaînes de sa fille ; qu'il falloit qu'elle allât trouver une fée parente très-proche de Patientine , qui par sa science leur donneroit les moyens d'arracher la princesse des mains de l'ogre ; qu'elle partirait le lendemain dès le point du jour avec lui , pour aller trouver la fée sans en avertir la princesse , qui ne voudroit pas consentir à son bonheur. Après avoir pris toutes leurs mesures , Courageux prit congé d'Infacio & de la charmante Patientine , & partit le lendemain avec Espritée. La princesse n'apprit pas sans chagrin le départ de son amie , & ne pouvoit comprendre ce qui l'avoit obligée à s'éloigner d'elle , sachant la tendre amitié qu'elle lui portoit ; mais pendant que Courageux & Espritée font leur voyage , il arriva un prince très-puissant avec son épouse ,

428 LE GÉNIE FAMILIER.

à un château très - près de la forêt d'Erimente : il s'appeloit Entreprenant , & son épouse se nommoit Froidine. L'ogre fut par la déesse de l'Avarice , qu'il auroit besoin du secours d'Entreprenant , pour se garantir du grand malheur qui le menaçoit , & comme il ne connoissoit d'infortune que celles qui regardoient la perte des richesses , il suivit le conseil de cette déesse ; il fut voir le prince nouveau venu , & mena avec lui Patientine. Froidine sortant de son humeur naturelle , reçut parfaitement bien la belle princesse , & Entreprenant ne put la voir , sans payer de la perte de son cœur le plaisir de la regarder. Il fit mille amitiés à l'ogre , pour avoir la liberté de voir son aimable épouse , malgré l'aversion naturelle qu'il conçut pour lui dès le premier moment qu'il le connut. Entreprenant alloit souvent chez Infacio , & n'étant pas maître de cacher long-temps sa passion , il en parla à Patientine : cette belle personne , abandonnée aux fureurs de l'ogre , écouta sans colère une déclaration qu'elle n'auroit pas souhaitée dans un temps plus heureux , pour s'assurer d'un secours contre les cruautés d'Infacio ; & le prince , charmé de n'être pas rebuté , obligea Froidine de voir sou-

lent Patientine , & de lui témoigner de l'amitié ; mais l'ogre voyant que cela dé-
 ournoit Patientine de ses travaux ordinaires ,
 lui ordonna de ne plus aller si souvent
 chez Froidine , & lui faisoit un crime de
 ce qu'il lui avoit ordonné. Il lui chercha
 les ouvrages nouveaux : la princesse , avec
 la douceur ordinaire , lui obéit. Souvent
 Entreprenant la surprenoit cassant des ro-
 seaux , dont elle tiroit un coton qui étoit
 très-rare dans cette contrée , & qui servoit
 à faire des toiles dont elle s'habilloit. Elle
 auroit bien voulu cacher à tout le monde
 les mauvais traitemens qu'elle recevoit de
 l'ogre ; mais cela n'étant pas possible , elle
 tâchoit de les excuser. Entreprenant ne per-
 doit point de temps pour faire comprendre
 à Patientine que son mari ne méritoit pas
 cette tendresse. Ses soins furent inutiles ;
 cette vertueuse personne lui répondit que
 les dieux lui ayant donné Infacio pour époux ,
 elle devoit lui obéir , & l'aimer avec la
 même fidélité que si c'étoit le plus aimable
 de tous les hommes. Bizarrine venoit sou-
 vent rompre ces conversations , & en aver-
 tissoit l'ogre : elle le mit si fort de mau-
 vaise humeur , que , malgré les conseils de
 l'Avance , il se brouilla avec Entreprenant

30 LE GÉNIE FAMILIER

& Froidine, & renferma la princesse dans son antra, sans lui plus permettre de sortir de la forêt. Sa fureur n'en demeura pas là : il ne donnoit plus de repos à Patientine ; tous les jours pour elle étoient employés à lui fournir de nouveaux tourmens, que cette aimable personne souffroit avec une patience admirable. Infacio craignant de perdre Patientine, non par quelques sentimens d'amitié, mais par les grands biens qu'elle lui amassoit par son travail, entourait son antra de nuages si épais, qu'il le rendoit invisible aux yeux de tout le monde ; & changeant ses deux sœurs en monstres, il les mit à la porte de la caverne, pour en défendre l'entrée à ceux qui pourroient pénétrer les nuages dont elle étoit entourée. Ayant si bien pris ses mesures pour s'ôter l'inquiétude de perdre Patientine, il goûta quelque tranquillité. Cependant le prince Courageux & Espritée arrivèrent au palais de la fée Clémentine, & furent reçus d'elle avec cet air de bonté qui la fait aimer de tout le monde. Elle les fit entrer dans son cabinet, & les ayant fait asseoir auprès d'elle : Je fais le sujet de votre voyage, charmante Espritée, lui dit-elle ; Patientine a besoin de mon secours, elle est au comble

LE GÉNIE FAMILIER. 431

Des malheurs ; & les dieux , qui ont voulu donner un modèle aux hommes par l'exemple de sa vertu , la tireront par mon art de la tyrannie de l'ogre cruel. Il me faut quelques jours pour me préparer à ce voyage : passez-les ici dans tous les plaisirs que l'on peut y prendre. Après ce peu de mots , la fée congédia le prince & Espritée ; ils trouvèrent dans la salle une troupe de nymphes qui les vinrent aborder , & qui les conduisirent dans un appartement superbement meublé. Après s'y être reposés quelques heures , les nymphes firent passer Espritée dans un cabinet , où elles l'habillèrent d'un habit de gaze d'argent & couleur de rose , & parèrent sa tête d'une capeline de plumes de la même couleur. Dans ce nouvel ajustement , elles la ramenèrent dans la chambre du prince Courageux , & l'on y servit une collation de fruits & de confitures sèches. Après la collation , elles les menèrent dans un jardin qui répondoit à la beauté du palais ; & les laissant dans un cabinet de jasmin & de grenade , elles leur donnèrent la liberté d'écouter une musique charmante , qui étoit dans un salon de myrthe auprès de leur cabinet. Courageux & Espritée donnèrent quelques momens au

432 LE GÉNIE FAMILIER.

plaisir d'une si aimable symphonie ; mais comme rien ne pouvoit les empêcher de songer aux malheurs de Patientine , ils parlèrent si long - temps de cette belle personne , qu'il étoit nuit quand ils retournèrent au palais. On leur servit à souper , & étant heure de prendre quelque repos , Courageux laissa Espritée dans son appartement. Le lendemain , au lever de l'aurore , les nymphes vinrent éveiller l'aimable Espritée , pour la mener dans le parc de la fée : elles lui donnèrent un habit de chasse tout des plus galans , & la conduisirent dans la cour du palais. Elle y trouva un petit char d'ébène avec des soleils d'or , tiré par quatre tigres , où elle monta. Les nymphes la suivoient dans d'autres chars de la même beauté , & le prince Courageux , monté sur un cheval noir superbement harnaché , les vint joindre au rendez-vous. Toute la journée se passa le plus agréablement du monde. Les cerfs ne se faisoient courre , qu'autant de temps qu'il en falloit pour donner du plaisir sans fatiguer les dames , & la nuit les contraignant de prendre le chemin du palais , elles y arrivèrent avec toute la joie que leur avoit inspiré un si charmant amusement. Ensuite la fée envoya
dire

dire à Espritée & à Courageux de la venir trouver : ils y furent avec empressement. Espritée, dit-elle, mes charmes sont prêts ; il ne faut pas une moindre puissance que la mienne pour tirer Patientine des fers d'In-facio. Il a employé tout l'art des enfers à former un enchantement qui la rend invifible à nos yeux, l'Avarice lui a donné ce conseil ; mais je rendrai son pouvoir inutile, & vous rendrai la princesse ; partons dans ce même moment, pour arriver au lever du foleil à fon féjour ténébreux. Et vous, prince Courageux, oubliez votre valeur, & fans vous fervir de votre bras pour vaincre des monftres contre lesquels il feroit impuiffant, remettez fur moi le foin de rompre les chaînes de Patientine. La fée, fans attendre de réponfe, préfenta la main au prince ; & difant à Espritée de prendre un flacon qui étoit fur fa table, & de la fuivre, elle paffa fur une grande terraffe qui étoit au bout de fon appartement, où ils trouvèrent un char traîné par des aigles. La fée s'y étant placée, fit entrer le prince & Espritée, & les aigles prenant leur vol dans les airs, ils arrivèrent, au premier rayon du foleil, au nuage qui cachoit l'antre de l'ogre. Clémentine dit à

434 LE GÉNIE FAMILIER.

Espritée de répandre quelques gouttes de l'essence du flacon sur le nuage , & aussitôt il se dissipa , & laissa voir à Espritée & au prince la porte de l'ancre , gardée par les deux monstres. Sourvenez - vous , dit la fée à Courageux , voyant qu'il portoit déjà la main sur son épée pour aller combattre les gardiens de sa princesse , que votre courage est inutile , & que ma seule puissance suffit pour détruire l'enchantement. Le prince , honteux d'avoir désobéi au commandement de la fée , s'arrêta , & présenta la main à Clémentine pour descendre de son char ailé. Espritée la suivit , impatiente de revoir la princesse ; & la fée s'approchant des monstres , les toucha de sa baguette enchantée ; lesquels contraints de reprendre leur forme naturelle , & craignant la présence de Clémentine , s'enfuirent dans la forêt ; mais la fée méprisant des sujets indignes de sa co'ère , entra dans la caverne , & en chassant l'obscurité par sa présence , elle y vit la belle Patientine qui ôtoit un chauderon plein d'herbes de dessus le feu. Honteuse d'être surprise dans un exercice si peu sortable à sa naissance , & éblouie de l'éclat de la fée , elle laissa tomber la chaudière , dont l'eau & les herbes qu'elle

contenoit, n'eurent pas plutôt touché la terre, que l'on vit la caverne pleine d'or brillant, à la place de ce qui étoit dans la chaudière. Patientine plus étonnée que jamais fit un grand cri; l'ogre, qui étoit dans l'étable, & qui attendoit Patientine, accourut pour voir ce qui lui étoit arrivé. Charmé de voir sa caverne pleine d'un métal qui lui étoit si cher, sans appercevoir la fée, ni le prince, ni Espritée qui tenoit la princesse dans ses bras, il s'abassa avec empressement pour ramasser cet or précieux; mais à mesure qu'il le touchoit, il redevenoit ce qu'il avoit été; & l'eau coulant de ses mains avides, formoit un ruisseau dans sa caverne. L'étonnement de l'ogre ne se peut exprimer à la vue d'une chose si extraordinaire; & levant ses yeux hagards, il vit la fée qui, avec un visage sévère: Tremble; malheureux Infacio, lui dit-elle, & reconnois la justice des dieux, par les tourmens auxquels ils te condamnent. Tu vas perdre cette malheureuse princesse, que tu t'es rendu indigne de posséder, par les maux que ton avarice lui a fait souffrir. Je veux la ramener dans son royaume, où elle trouvera la récompense de ses vertus, pendant que tu emploieras tes jours

infortunés à amasser des richesses qui dis-
paroîtront de tes mains, dès que tu les
 auras touchées, sans que tu puisses te cor-
 riger de vouloir amasser, par l'expérience
 que tu feras à tous les momens de ta vie
 de ne les pouvoir posséder. Tu serviras
 d'exemple à tous ceux qui verront ton
 supplice; & pour t'ôter le seul plaisir qui
 pourroit te rester en te servant de ta lan-
 gue empoisonnée, pour te venger de ceux
 qui t'approcheront en les faisant mourir,
 tu n'auras plus ce pouvoir dangereux;
 ce venin ne pourra se répandre que sur
 ceux qui te ressembtent; le mal même que
 ta langue prononce contre les mortels ne
 leur en fera point, & ne servira qu'à don-
 ner un nouvel éclat à l'innocence que tu
 auras opprimée. L'ogre cruel frémit de
 rage aux discours de la fée, Mais l'or re-
 prenant la place du ruisseau, sans se souvenir
 de son supplice, il se baissa pour le prendre.
 Clémentine se servit de ce moment pour
 enlever Patientine; & la faisant entrer dans
 son char avec Courageux & Espritée, elle
 se mit auprès d'elle; & les aigles ayant
 repris leur vol, les firent bientôt éloigner
 de l'autre fatal. Pendant qu'ils faisoient leur
 voyage dans les airs, l'ogre, sans se sou-

venir de Patientine , étoit occupé à ramasser l'or liquide ; mais l'enchantement de la fée ayant son effet , il changeoit de nature dès qu'il l'avoit touché , & s'écoylant , comme la première fois , il devenoit or dès qu'il étoit sur le plancher de la caverne. Depuis ce moment terrible , l'ogre éprouve un supplice conforme aux vices affreux qui lui avoient fait commettre tant de crimes ; & sans se donner un moment de repos , il passe ses jours infortunés dans une rage continuelle. Tel est dans les enfers le malheureux Tantale , persécuté d'une soif continuelle qu'il ne peut contenter , ne pouvant approcher de l'eau , qui se recule de lui quand il veut la prendre. Tous ses voisins & ses sujets , charmés d'un tourment si juste , le vont voir tous les jours , & lui font connaître , par le peu de pouvoir que le venin , dont sa langue étoit abreuvée , a sur ceux dont il veut se venger , que la fée est véritable dans ses paroles. Cependant Clémentine , avec la belle Patientine , arriva en Lydie , & descendant dans la cour du palais de Sardice , surprit agréablement la reine par sa présence. Elle embrassa mille fois sa chère fille , & se jeta aux pieds de la fée , pour la remercier d'avoir délivré Patientine

438 LE GÉNIE FAMILIER.

du joug cruel d'Infacio. Elle accabla Espritée de caresses, & assura Courageux d'une estime éternelle. La fée, après avoir comblé de biens la charmante Patientine, s'en retourna dans son palais. Courageux demeura à la cour de la reine de Lydie ; &, réglant sa passion sur la vertu de la princesse, l'adore en secret. Espritée partageant les dons de la fée avec Patientine, & charmée d'être avec elle, ne connoît point de plus grand bonheur que d'être aimée de Clementine & de sa chère princesse.

Fin du sixième Volume.

T A B L E

D E S C O N T E S

du Tome Sixième.

L A F O R C E.

<i>PLUS BELLE QUE FÉE ,</i>	page 5
<i>Perfiette ,</i>	43
<i>L'Enchanteur ,</i>	57
<i>Tourbillon ,</i>	88
<i>Vert & Bleu ,</i>	115
<i>Le Pays des Délices ,</i>	141
<i>La Puissance d'Amour ,</i>	156
<i>La Bonne Femme ,</i>	183

D' A U L N O Y.

<i>LES CHEVALIERS ERRANS ,</i>	221
<i>Histoire de la Princesse Zamée, & du Prince</i> <i>Almanzon ,</i>	224
<i>Histoire du Prince Elmédor de Grenade , &</i> <i>de la Princesse Alzayde ,</i>	242
<i>Histoire de Zalmayde, Princesse des Cana-</i> <i>ries , & du Prince de Numidie ,</i>	268

<i>Histoire du Prince de Numidie ,</i>	page 303
<i>Histoire du Prince de Mauritanie , & de la</i> <i>Princesse de Castille ,</i>	311
<i>Histoire de la Fée des Grandeurs , & du Prince</i> <i>Salmacis ,</i>	340
<i>Histoire de la Fée des Plaisirs , & du cruel</i> <i>Amerdin ,</i>	380
<i>Le Génie Familier , Nouvelles Persanes , tra</i> <i>duites de l'Arabe ,</i>	39
<i>Histoire d'Istherie , Nouvelle Persane ,</i>	4
<i>Histoire de la Sultane Validé ,</i>	4
<i>La Princesse Patientine , dans la Forêt d'E</i> <i>mente ,</i>	4

Fin de la Table du Tome sixième.

188

2

de P

du

res,

it d E

187

THE BORROWER WILL BE CHARGED
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT
RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.



